

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

THÉÂTRE
DE SCHILLER.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

THÉÂTRE
DE SCHILLER,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par LAMARTELIÈRE, membre de plusieurs
sociétés littéraires.

TOME SECONDE.

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue
Saint-André-des-Arcs, n°: 42.

AN VIII.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayrische
Staatsbibliothek
München

SUR CARLOS.

CETTE pièce, écrite en vers, est la quatrième et dernière qu'on connoisse jusqu'à présent de Schiller. Beaucoup de personnes prétendent qu'elle doit être regardée plutôt comme un poëme historique sur la cour de Philippe II, que comme un ouvrage destiné au théâtre, vu que par son étendue elle excéderoit de beaucoup la durée d'une représentation ordinaire. Je ne me permettrai pas de juger cette question. Je me borne à dire que cet ouvrage, très-intéressant à la lecture, et susceptible d'un très-grand effet sur la scène, a été cité comme un chef-d'œuvre, même avant d'être publié, et qu'on lui assigna, dès qu'il fut connu, le premier rang parmi les ouvrages dramatiques de Schiller.

En effet, l'auteur joint ici aux charmes d'une poésie extrêmement variée, la plus grande fidélité historique. La contexture de cette pièce offre aussi moins d'épisodes et plus de régularité que les précédentes. La versification en est tantôt facile, tantôt nerveuse, remplie d'images neuves et pittoresques, souvent hardies, quelquefois sublimes. Mais ce qui constitue particulièrement

le mérite de cet ouvrage, c'est la vérité des caractères. Ceux de Philippe, de Carlos, d'Elizabeth, du duc d'Albe et du marquis de Posa, sont autant de portraits tracés d'après nature et avec un art qui décèle à-la-fois l'écrivain judicieux et le profond historien. On voit agir tous les personnages qu'il fait paroître sur la scène; on converse avec eux, on pénètre leurs secrets, on devine leurs pensées. En un mot, pour peu qu'on soit familiarisé avec l'histoire d'Espagne, on conviendra que telle devoit être la cour de Philippe II, de ce despote farouche et voluptueux, qui réunissoit à l'ambition dévorante d'un conquérant, toute la bassesse d'un esclave de l'inquisition.

Le lecteur me saura gré peut-être de donner ici une courte récapitulation des Œuvres dramatiques de Schiller. On connoît sa première pièce, intitulée *les Brigands*, par une imitation qui en a été faite, et par la traduction qui termine le douzième volume du théâtre de MM. Friedel et Bonneville. Le héros du sujet est, comme on sait, un jeune homme d'un caractère impétueux et entreprenant, qui, abandonné de sa famille, persécuté par des créanciers inhumains, révolté par les injustices sans nombre dont il est la victime, conçoit l'idée extravagante de se mettre à la tête d'une troupe de jeunes gens armés, et de

suppléer ainsi par la force à l'insuffisance des loix. Il falloit et l'imagination et le talent de Schiller, pour concevoir et rendre intéressant un semblable sujet. On sait à quel point il y a réussi.

Sa seconde pièce a pour titre *la Conjuratiôn de Génes*. L'auteur nous présente ici le revers de la médaille, ou, pour mieux dire, le même personnage, mais sous un autre point de vue et placé dans des circonstances absolument différentes. Le projet du premier est conçu et mûri dans la solitude et le silence des forêts ; celui de Fiesque, au milieu d'une cour fastueuse, parmi le tumulte et la joie des festins. L'un, pauvre, déshérité, proscrit, entreprend, à la tête d'une poignée de téméraires, de changer les loix d'un grand empire ; l'autre, jeune, riche, aimable, veut, au sein des plaisirs, renverser celles de sa patrie. Tous deux ont le même dessein, tous deux sont grands, généreux, magnanimes ; mais l'un veut obtenir par la force des armes ce que l'autre ne veut devoir qu'à la souplesse de son caractère.

Son troisième ouvrage, intitulé *l'Amour et l'Intrigue*, offre le tableau d'une lutte continue entre l'ambition d'un vieux courtisan et l'amour d'un jeune homme passionné. Un intérêt tout-puissant, des situations déchirantes, une profonde connoissance du cœur humain :

voilà ce qui constitue le mérite, et ce qui a déterminé le succès de cette pièce sur tous les théâtres où elle a été représentée. J'ai cru ces trois sujets également intéressans, et je les ai transportés sur notre scène, où le public sera bientôt à même de les juger.

Nous avons déjà parlé de *Don Carlos*, dont nous donnons ici la traduction. C'est par cet ouvrage que M. Schiller a terminé sa carrière dramatique. Je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit dans ma préface; sur le choix des sujets qu'il a traités. Personne ne sait mieux varier son style et ses couleurs, personne ne sait mieux parler le langage des passions, nuancer les caractères et prendre le ton qui convient à la position où se trouvent ses personnages. Son génie flexible se plie à tous les genres, connoît tous les chemins qui conduisent au cœur; mais, pour y arriver plus sûrement, il semble choisir de préférence ceux qui paroîtroient impraticables à des écrivains ordinaires. C'est cette originalité qui dans peu de temps auroit fait de Schiller le plus grand tragique de sa patrie, s'il n'eût préféré à cette gloire celle d'en devenir un jour le premier historien.

DON' CARLOS,
INFANT D'ESPAGNE,

tragédie en cinq actes,

PAR M. SCHILLER.

P E R S O N N A G E S.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.

ÉLIZABETH DE VALOIS, son épouse.

DON CARLOS, prince héréditaire.

ALEXANDRE FARNÈSE, prince de Parme, neveu du roi.

CLARA EUGENIA, infante, âgée de trois ans.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, grande-maitresse de la cour,

LA MARQUISE DE MONSÉCAR,
LA PRINCESSE D'EBOLI,
LA COMTESSE DE FUENTES, } dames de la reine.

LE MARQUIS DE POSA, chevalier
de Malte,
LE DUC D'ALBE,
LE COMTE DE LERME, colonel
des gardes-du-corps,
LE DUC DE FÉRIA,
LE DUC DE MEDINA-SIDONIA,
amiral, } grands d'Espagne.
DON RAYMOND DE LAXIS, grand-
maître des postes,

DOMINGO, confesseur du roi.

Le Grand-Inquisiteur du royaume.

Le Prieur d'un couvent de Chartreux.

Un Page de la reine.

DON LOUIS MERCADO, médecin de la reine.

Plusieurs Dames et Grands, Pages, Officiers, Gardes, et autres personnages muets.

D O N C A R L O S ,

I N F A N T D ' E S P A G N E .

A C T E P R E M I E R .

Le théâtre représente le jardin royal d'Aranjuez.

S C È N E P R E M I È R E .

D O N C A R L O S , D O M I N G O .

D O M I N G O .

LES beaux jours d'Aranjuez sont à leur fin. Les plaisirs de cette cour n'ont pu dissiper votre ennui. Vous allez la quitter, et la même tristesse est empreinte sur votre front. D'où vient ce morne silence? Parlez, Prince; épanchez votre cœur dans le sein paternel. Le Roi ne saurait acheter trop cher le bonheur de son fils, — de son fils unique. Les rois sont bien puissans. Est-il encore un vœu que vous ayez à former, et que le ciel n'ait pas exaucé? Avec quel plaisir je me rappelle le jour, où, dans les murs de Tolède, le fier don Carlos reçut

l'hommage des grands, où je vis la foule des princes se disputer l'honneur de baiser sa main, et six royaumes tomber à-la-fois à ses pieds! Alors une noble rougeur colora son front, son ame sembla méditer de grandes entreprises. Son regard attendri parcourut l'assemblée, et ce regard dit à tous : « Je suis satisfait. » — Le sombre et cuisant souci, qui depuis huit mois se peint sur votre front, dont la cour ignore le sujet, et qui inquiète l'Espagne, a coûté bien des nuits au Roi, bien des larmes à votre mère.

CARLOS se retourne brusquement.

Ma mère?

DOMINGO.

Prince!

CARLOS.

Dieu! puissé-je pardonner à qui l'a fait ma mère.

DOMINGO.

Prince!

CARLOS réfléchit, et passe la main sur son front.

Suis-je assez malheureux! Ma première infortune, lorsque je vis le jour, fut de donner la mort à celle qui me donnoit la vie.

DOMINGO.

Vous ne pouvez vous imputer ce malheur.

CARLOS.

Et ma seconde mère, — ne m'a-t-elle pas ravi l'amour de mon père? A peine daigna-t-il jamais

me sourire. Tout mon mérite à ses yeux fut d'être fils unique. Elle lui donna une fille. — Qui sait ce que l'avenir renferme dans son sein!

D O M I N G O.

Quoi, Prince! lorsque toute l'Espagne adore sa reine, pouvez-vous la haïr? La plus belle des femmes, à la fleur de son âge, fille d'un roi, reine maintenant, et dont la main vous fut promise! Non, don Carlos ne peut haïr ce que tout le monde aime. Prenez garde, Prince, que la Reine n'en soit informée. Cette nouvelle affligeroit son cœur sensible.

C A R L O S.

Vous croyez?

D O M I N G O.

Ne vous souvient-il plus du dernier tournoi de Saragosse, où l'éclat d'une lance atteignit le Roi? La Reine, environnée des dames de sa cour, étoit dans la tribune du palais. Tout-à-coup l'on s'écrie: Le Roi est blessé. — On court, on se heurte, un murmure sourd et confus parvient jusqu'aux oreilles de la Reine. — Est-ce le Prince? demande-t-elle, et elle veut se précipiter du haut de la tribune. — Non, dit-on, c'est le Roi lui-même... Qu'on lui porte des secours, répondit-elle en reprenant ses sens. (après un moment de silence) Vous êtes pensif?

C A R L O S.

J'admire la gaîté d'un confesseur du Roi, si

bien instruit des anecdotes de la cour. Cependant, (d'un air sérieux et sombre) j'ai toujours entendu dire que les observateurs des actions d'autrui, et les colporteurs de nouvelles ont causé plus de maux au monde, que le poison et le poignard dans la main de l'assassin. Vous pouviez vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciemens, retournez vers le Roi.

D O M I N G O .

Vous faites bien, Prince, d'être prudent avec les hommes; mais sachez faire une distinction entre les flatteurs et vos amis : je suis le vôtre.

C A R L O S .

Gardez-vous d'entretenir mon père de ce qui s'est passé ici : vous y perdriez la pourpre romaine.

D O M I N G O .

Comment?

C A R L O S .

Oui. — Mon père ne vous a-t-il pas promis le chapeau de cardinal que doit donner l'Espagne?

D O M I N G O .

Prince, vous vous moquez de moi.

C A R L O S .

Que le ciel me préserve de me moquer de celui qui peut sauver ou damner mon père!

D O M I N G O .

Je ne me permettrai pas, seigneur, de chercher

à pénétrer le sujet de votre chagrin. Je vous prie seulement de vous souvenir que l'église ouvre, aux consciences troublées, un asyle dont les secrets sont cachés aux monarques, et que leurs délits même, absous par elle, y restent ensevelis sous le sceau du sacrement. Vous m'entendez, Prince; — j'en ai dit assez.

CARLOS.

Non; je me garderai bien d'éprouver la discrétion des dépositaires de mystères pareils.

DOMINGO.

Prince, cette défiance! — Vous méconnoissez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS, le prenant par le main.

Cessez donc cet entretien. Vous êtes un saint homme, tout le monde le sait; mais vous allez trop vite. Le chemin que vous prenez, révérend Père, pour parvenir au Saint-Siège, est le plus long; trop de savoir pourroit embarrasser votre marche. Dites cela au roi qui vous a envoyé ici.

DOMINGO.

Moi!

CARLOS.

Vous. — Je sais, je ne sais que trop que je suis trahi à la cour; que tous les yeux m'épient, me surveillent; que Philippe a vendu son fils au plus vil de ses valets, et qu'il paie largement au délateur chaque mot échappé de ma bouche, tandis qu'il n'a jamais su récompenser une bonne action.

Je sais.... Mais c'en est assez; mon cœur est trop plein; il pourroit s'épancher, et je n'en ai déjà que trop dit.

DOMINGO.

Le Roi part ce soir pour Madrid : déjà la cour se rassemble. Puis-je avoir l'honneur, Prince...

CARLOS.

Il suffit; je le suivrai. (Domingo sort). (Après quelque silence) O déplorable Philippe! déplorable autant que ton fils! — déjà ton âme est dévorée du plus noir soupçon; ta malheureuse prévoyance hâte la plus terrible des découvertes, et tu frémiras quand tu l'auras faite. Ton or peut s'épuiser, tes flottes s'engloutir; tu vois sans crainte les flots de la rébellion se briser contre les marches de ton trône. Il est bien affermi. Cependant....

SCÈNE II.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS.

O CIEL! mon cher Rodrigue!

POSA.

Mon cher Carlos!

CARLOS.

Est-il possible! est-ce toi? Oui, c'est toi. Je te

serre dans mes bras, je sens palpiter ton sein contre le mien. Maintenant, je suis plus tranquille; cet embrassement rend le repos à mon ame attristée : je suis dans les bras de Rodrigue.

P O S A.

Moi! le repos — à votre ame attristée! — Que voulez-vous dire?

C A R L O S.

Et qui vous ramène si inopinément des murs de Bruxelles? à qui dois-je cette surprise? — Puis-je le demander? ô dieux! — Pardonne-moi ce blasphème, divine Providence! ¹ tu voyois Carlos malheureux, sans guide, sans appui; tu m'envoies un ami, et je le demande encore!

P O S A.

Pardonnez, cher Prince, si, à des transports si vifs, je ne répons que par un froid étonnement. Ce n'est pas ainsi que Carlos me recevoit jadis: une rougeur peu naturelle vient de colorer ses joues pâles, et ses lèvres sont tremblantes. Que dois-je croire? Ce n'est pas ce jeune homme intrépide, audacieux, à qui un peuple de héros opprimé daigne m'adresser. Ce n'est plus Rodrigue, compagnon des jeux de votre enfance, qui se présente

¹ In dieser umarmung heilt mein krankes herz.
Dans cet embrassement mon cœur malade guérit.

² Du wüsstest das Carlos ohne engel war.
Tu savois que Carlos étoit sans ange (tutelaire.)

à vous; c'est Rodrigue, l'envoyé de l'Univers, qui vous embrasse ici; ce sont les provinces flamandes qui, avec moi, gémissent à vos pieds, et vous demandent ardemment leur délivrance. Le temps est arrivé, ce temps désastreux qui va pour jamais river leurs chaînes: Philippe exerce sa tyrannie jusque dans le cœur du Brabant. C'en est fait de ce beau pays, c'en est fait de sa liberté, * si le duc d'Albe, cet ardent protecteur et complice à-la-fois des crimes du fanatisme, s'avance vers Bruxelles armé de loix espagnoles. C'est sur vous, sur le petit-fils de l'empereur Charles, que repose tout l'espoir de ces belles contrées. Il est déçu, si votre grande ame ne respire plus pour l'humanité.

C A R L O S.

Il est déçu. Je ne puis donner que des pleurs, et j'en ai besoin pour moi-même. Le ciel m'a abandonné. Eh! que m'importe désormais le bonheur des nations?

P O S A.

Je ne reconnois plus Carlos à ce langage. — Est-ce ainsi que parloit jadis le grand homme, l'homme unique peut-être, dont le cœur resta pur et intact au milieu de la contagion générale de l'Europe? qui, repoussant d'une main hardie la doctrine empoisonnée du papisme, dont, depuis deux mille

* Wenn Alba des fanatismus ranher henkersknecht.
Si d'Albe, l'âpre valet de boyreau du fanatisme.

ans, l'univers est infecté, sut toujours opposer de l'autre, aux foudres des prêtres, à l'astucieuse dévotion d'un roi, et à l'ivresse d'un vulgaire servile, les droits sacrés de l'humanité expirante?

C A R L O S.

Parles-tu de moi? tu te trompes, ami. Oui, il me souvient aussi d'un Carlos, dont l'ame s'enflammoit au seul mot de liberté. Mais il n'est plus! il n'est plus ce Carlos que tu as connu dans les murs d'Alcala; qui, lorsqu'il se sépara de toi*, avoit formé le noble projet de devenir les délices de son peuple, et de gouverner l'Espagne en Dieu! Projet d'un enfant, — mais projet sublime. Ces songes ont disparu.

P O S A.

Des songes, Prince! — ce n'étoient que des songes?

C A R L O S.

Laisse-moi pleurer, ami, seul ami qui me reste au monde, laisse-moi pleurer. Par-tout où s'étend le sceptre de mon père, par-tout où ses flottes abordent, dans l'univers entier, il n'est pas un espace, pas un lieu, pas un seul où je puisse verser des larmes: c'est ici le seul. Cher Rodrigue, par tout ce qu'il y a de sacré, ne me repousse pas.

* Der sich behertz getraute das paradies dem schöpfer abzu-sehn und dermaleinst als unumschränkter fürst in Spanien zu pflanzen.

Qui se croyoit sûr de dérober le paradis au créateur, et de le planter, en prince absolu, en Espagne.

Posa s'appuie sur lui avec une sensibilité profonde.) Imagine-toi que je suis un orphelin que tu as accueilli au pied du trône. Je ne connois pas le doux nom de père. — Je suis fils d'un roi! — Ah! s'il est vrai, ce que mon cœur me dit, que d'un million d'êtres tu es le seul fait pour me comprendre; * s'il est vrai que la nature bienfaisante a formé nos ames sur le même modèle, et, à l'aurore de la vie, les a unies par des rapports intimes; s'il est vrai qu'une larme qui me soulage, t'est plus précieuse que la faveur de mon père....

P O S A .

Ah! plus précieuse que l'univers.

C A R L O S

Je suis tombé si bas, — je suis si misérable, que je ne puis m'empêcher de te rappeler les jours de notre enfance, et de te prier de me payer la dette que, dès-lors, tu contractas envers moi. Lorsque tous deux élevés loin du faste de la cour, nous croissions ensemble, je n'avois d'autre chagrin que celui de me voir éclipsé par ton esprit. A la fin, je résolus de te vouer une amitié sans bornes, parce que j'avois perdu l'espoir de t'égalier: alors je commençai à te fatiguer, à te tourmenter

* Wenn's wahr ist das die schaffende natur den Rodrigo im Carlos widerhohlte und unsrer seelenzartes saiten spielh am morgen unsresleben gleich bezog.

S'il est vrai que la nature créatrice renouvela Carlos dans Rodrigue, et à l'aurore de notre vie monta sur le même ton le tendre instrument de nos ames.

par mille caresses, tu me répondois froidement. J'étois souvent devant toi, et cependant — tu ne me voyois pas. De grosses larmes rouloient dans mes yeux, quand je te voyois passer devant moi, et serrer dans tes bras des enfans de vassaux. Pourquoi ceux-ci seulement? m'écriois-je tristement : ne m'es-tu pas aussi cher qu'à eux? — Mais toi, d'un air froid et sérieux, tu te prosternois à mes pieds : Voilà, disois-tu, ce que l'on doit au fils d'un roi.

P O S A.

Ah, Prince! cessez de me rappeler ces jeux de notre enfance, qui me font rougir maintenant.

C A R L O S.

Je n'avois pas mérité cela de toi. Tu pouvois affliger, déchirer mon cœur, mais jamais l'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince, et trois fois il se remontra à tes yeux humble et suppliant; te demandant ton amitié, et t'offrant la sienne. Un événement fit ce que Carlos ne put faire. Il arriva une fois dans nos jeux que ton volant tomba sur les yeux de ma tante, la reine de Bohême. Elle crut le coup prémédité, et s'en plaignit amèrement au Roi. Aussi-tôt toute la jeunesse du palais est obligée de paroître et de nommer le coupable. Le Roi jure qu'il le fera punir d'une manière terrible, fût-ce même son propre fils. Tu étois alors à quelque distance de moi, pâle, et tremblant. Je perce la foule, et me jetant aux

pieds du Roi : Voici le coupable , m'écriai-je ,
accomplis ta vengeance sur ton fils.

P O S A.

Ah ! que me rappelez-vous ?

C A R L O S.

Elle le fut. Ton ami fut traité comme le plus vil esclave , en présence de tous les valets de la cour attendris de pitié. Je te regardois et ne pleurois point. La douleur me faisoit grincer les dents , je ne pleurois point. Mon sang jaillissoit sous les coups redoublés ; je te regardois et ne pleurois point. Mon courage irrita le Roi : ce dernier crime , il me le fit expier par douze heures de cachot. — Telle étoit l'obstination que je mettois à obtenir ton amitié ! Tu vins , tu te jetas à mes pieds , pleurant amèrement , et t'écriant : Oui , oui , mon orgueil est vaincu ; je m'acquitterai quand tu seras roi.

P O S A. Il lui donne la main.

Oui , je m'acquitterai , Carlos. Le vœu que fit l'enfant , l'homme le renouvelle aujourd'hui. Je paierai ; peut-être aussi mon heure va-t-elle sonner.

C A R L O S.

Oui , oui , dans ce moment — elle vient de sonner. Le temps est venu , où tu pourras t'acquitter. J'ai besoin d'amitié.

P O S A.

D'amitié , cher Carlos ? C'est en ce point seule-

ment que le fils de Philippe ne pourra jamais l'emporter sur moi.

C A R L O S.

Un secret terrible pèse sur mon cœur, ce cœur que je veux l'ouvrir. Je veux lire dans tes traits ma condamnation. Écoute, — frémis, — mais ne réponds pas. Je brûle d'amour pour ma mère.

P O S A.

O Dieu !

C A R L O S.

Non, ne m'épargne point. Parle, dis qu'il n'est pas, dans ce monde, de malheur égal au mien. Parle : ce que tu peux me dire je le devine sans peine. Les préjugés, l'ordre de la nature, les loix de Rome condamnent cette passion. Elle blesse les droits de mon père. Je le sens, et cependant j'aime, j'aime sans espoir, avec inquiétude, et au péril de ma vie. Ma passion est extravagante, insensée ; elle peut me conduire à l'échafaud. Je le sais, et cependant j'aime.

P O S A.

Et la Reine connoît-t-elle ce penchant ?

C A R L O S.

Pouvois-je le lui découvrir ? Elle est épouse de Philippe, elle est reine, et nous sommes en Espagne. Surveillée par mon père, asservie aux usages d'une étiquette rigoureuse, comment peut-elle être abordée sans témoins ? Huit mois se sont écoulés

depuis que le Roi m'a rappelé des écoles, depuis huit mois je suis condamné à l'entendre, à la voir chaque jour, et à me taire; depuis huit mois mortels ce feu embrase mon sein. Mille fois l'aveu de mon amour, prêt à s'échapper de ma bouche, expira sur mes lèvres et rentra dans le fond de mon cœur. O Rodrigue! obtiens-moi d'elle une seule minute, un seul instant d'entretien.

P O S A .

Et votre père, Prince.

C A R L O S .

Malheureux! pourquoi me le rappeler? Parle-moi de la terreur, du remords qui précède et suit le crime; ne me parle pas de mon père, les liens de la nature sont à jamais brisés entre nous.

P O S A .

Vous haïssez votre père!

C A R L O S .

Non, non, je ne le hais point. Mais, — je frémis à ce seul nom. Est-ce ma faute, à moi, si une éducation servile a détruit dans mon cœur jusqu'au germe de la tendresse filiale? — J'avois à peine six ans, lorsque, pour la première fois, cet homme terrible qu'on appeloit mon père, s'offrit à mes yeux. C'étoit un matin; il signoit, * debout, quatre

* Stehenden fuses.

N. B. Cette expression ne peut être rendue que par les mots latins : *stante pede*.

sentences de mort. Bientôt je ne le vis plus que quand on avoit à m'annoncer de sa part quelque punition : une faute de jeunesse, sa cruauté savoit la transformer en crime. — O Dieu ! je sens que je m'emporte ! Quittons, quittons ce lieu.

P O S A.

Non, il faut ici m'ouvrir votre cœur tout entier ; il est oppressé, il faut qu'il se soulage.

C A R L O S.

Souvent je combattois mon cœur, souvent à minuit, lorsque mes gardes dormoient, je m'agenouillois devant l'image de l'Eternel, et, les larmes aux yeux, je lui demandois un cœur filial : mais en vain. Ah, Rodrigue ! résouds, si tu peux, cette énigme de la providence. Pourquoi, entre mille pères, m'a-t-elle donné celui-ci ; ou pourquoi m'a-t-elle donné à lui, entre mille fils qui eussent été meilleurs que moi ? Comment la nature trouvait-elle dans son sein deux êtres si opposés ? Et comment put-elle unir par un nœud si sacré les deux extrêmes du genre humain, lui et moi ? Pourquoi deux hommes qui s'évitent sans cesse, se rencontrent-ils dans le même vœu, dans le même desir ? Rodrigue, tu vois ici deux astres ennemis qui dans le cours des siècles se touchent une seule fois, s'entrechoquent, se brisent, et se fuient pour jamais.

P O S A.

Un noir pressentiment me tourmente.

C A R L O S.

Et moi aussi. Les plus affreux songes me poursuivent comme les furies de l'enfer. Mon esprit agité, incertain, combat d'horribles projets. Mon malheureux génie s'égaré dans un labyrinthe de sophismes, jusqu'à ce qu'il s'arrête aux bords de l'abîme. O Rodrigue ! si je méconnoissois en lui mon père ; Rodrigue ! je le vois, ton regard m'a compris ; si je méconnoissois en lui mon père , qu'aurois-je à attendre du Roi ?

P O S A.

Puis-je vous faire une prière ? quel que soit votre projet, quelque ardente que soit votre passion, promettez-moi de ne rien entreprendre sans consulter votre ami. Me le promettez-vous ?

C A R L O S.

Oui, je te promets tout, tout ce que l'amitié me commandera. Je me jette dans tes bras.

P O S A.

Le Roi doit retourner à Madrid. Le temps presse. Si vous desirez avoir avec la Reine un secret entretien, ce ne peut être qu'au château d'Aranjuez. La solitude du séjour, les mœurs libres de la campagne pourroient peut-être vous favoriser.

C A R L O S.

C'étoit aussi mon espoir, mais il a été vain.

P O S A.

Il n'est pas encore déçu. Je vais la voir. Elle

connoît seule l'amitié qui nous unit. Si elle est en Espagne ce qu'elle fut à la cour de Henri, elle me recevra avec bonté, avec franchise. Je ferai tomber la conversation sur son fils.

C A R L O S.

Bien, très-bien.

P O S A.

Votre ame toute entière sera dans mes regards. Je lirai dans ceux de la Reine ce que Carlos peut espérer. — Mais êtes-vous prêt pour cet entretien? faut-il éloigner les dames qui accompagnent ses pas?

C A R L O S.

La plupart me sont dévouées, et sur-tout la marquise de Mondecar, dont le fils est mon page.

P O S A.

En ce cas ne vous éloignez pas, et vous paroîtrez au premier signal.

C A R L O S.

Oui, oui. Cours, vole.

P O S A.

Mais, quel sera ce signal? La distance est trop grande, et il seroit dangereux pour tous deux de vous approcher de trop près.

C A R L O S, après quelques réflexions.

Voici l'heure où elle a coutume de prendre le plaisir d'une promenade solitaire. Toutes les sources du jardin aboutissent à une fontaine de Néréides,

placée devant le château de plaisance de la Reine. Heureusement elles sont tranquilles maintenant. Si tu trouves un moyen d'ouvrir cette seule fontaine, les eaux jailliront à-la-fois de toutes les cascades d'Aranjuez : alors je connoîtrai mon sort.

P O S A.

Excellente idée ! je ne perdrai pas un instant. Nous nous reverrons, Prince.

S C È N E I I I.

Le théâtre représente une contrée champêtre coupée par une allée, et bornée par le château de la Reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'EBOLI et LA MARQUISE DE MONDECAR.

LA REINE à la Marquise.

JE veux que vous restiez près de moi, Mondecar. La joie de la princesse m'a tourmentée toute la matinée. Voyez ; à peine peut-elle cacher combien elle est ravie de quitter la campagne.

E B O L I.

Je ne le nierai pas, madame, je reverrai Madrid avec plaisir.

M O N D E C A R.

Et vous, madame, vous éloigneriez-vous à regret d'Aranjuez ?

L A R E I N E.

Oui : ce lieu est pour moi l'univers ; je lui ai donné la préférence, et il me semble la mériter. Ici me sourit la simple nature que j'aimois dans ma jeunesse ; ici je retrouve les jeux de mon enfance , et je crois respirer l'air de mon pays. Ne m'en voulez point ; chacun est partial quand il s'agit de sa patrie.

M. O N D E C A R.

Pense-t-on de même en France ?

E B O L I.

Que ce lieu est solitaire et triste !

L A R E I N E.

Madrid est cent fois plus triste à mes yeux. Qu'en dit la duchesse ?

O L I V A R È S.

Je pense que, depuis que l'Espagne a des rois, il a toujours été d'usage de passer un mois au château d'Aranjuez , un autre au Pardo, et l'hiver à Madrid.

M O N D E C A R.

Qu'il va être brillant sous peu de jours ! Déjà la place Mayor est préparée pour un combat de taureaux , et l'on nous a promis un autodafé.

Un autodafé! et c'est la douce Mondecar qui me l'annonce!

MONDECAR.

Et d'où vient cette surprise, madame? Ce sont des hérétiques qu'on livre aux flammes du bûcher, et qu'on doit voir périr sans pitié.

LA REINE.

Sans doute Eboli ne pense pas ainsi?

EBOLI.

Moi, madame! — Me croyez-vous moins attachée aux principes du christianisme que la marquise de Mondecar?

LA REINE.

Ah ciel! je m'oubliois, — je ne me croyois plus en Espagne. Cessons cet entretien. Nous parlions de la campagne. Le mois que nous y avons passé, s'est écoulé bien rapidement, ce me semble. Je me promettois beaucoup de plaisirs dans ce séjour, et mon attente a été frustrée : ainsi s'évanouit l'espoir de l'homme.

OLIVARÈS.

Princesse Eboli, pourrons-nous bientôt vous féliciter sur votre hyménée? l'espoir du comte de Gomez est-il fondé?

LA REINE, à la Princesse.

On m'a priée d'intercéder près de vous pour lui. Mais est-il digne de vous?

O L I V A R È S.

Il l'est, madame; il est digne d'elle, puisque le Roi l'honore de ses bontés.

L A R E I N E.

Sans doute. — Mais il importe encore plus de savoir s'il sait aimer, et s'il mérite qu'on l'aime. Eboli, vous seule pouvez répondre.

EBOLI, muette et troublée pendant quelque temps, les yeux fixés en terre, se jette à la fin aux pieds de la Reine.

Grande Reine! ayez pitié de moi; par tout ce que vous avez de plus sacré, ne souffrez pas qu'on me sacrifie.

L A R E I N E.

Qu'on vous sacrifie! C'en est assez: relevez-vous. Non, je ne le souffrirai jamais. Il en coûte trop d'être sacrifiée. Depuis quand cet éloignement pour le Comte?

E B O L I, se relevant.

Depuis plusieurs mois. Le prince Carlos étoit encore à l'université.

L A R E I N E l'examine avec des yeux pénétrants.

Quels sont vos motifs?

E B O L I, avec vivacité.

Mille pour un. Jamais je n'accomplirai ce fatal hyménée.

L A R E I N E, d'un air sérieux.

Un seul motif suffit. Vous ne pouvez l'estimer: c'est assez. (aux autres dames) Je n'ai point encore

embrassé l'infante d'aujourd'hui. Marquise, amenez-la moi.

OLIVARÈS, regardant sa montre.

Madame, il n'est pas encore l'heure.

LA REINE.

Il n'est pas l'heure encore où je puis être mère ? Cela est bien malheureux ! N'oubliez pas du moins de m'avertir lorsque cette heure sera venue. (Un page paroît et parle à l'oreille de la grande-maitresse, qui se tourne vers la Reine.)

OLIVARÈS.

Madame, le marquis de Posa....

LA REINE.

Le marquis de Posa !

OLIVARÈS.

Il arrive de France et des Pays-Bas ; il desireroit vous remettre des lettres de la Reine-mère.

LA REINE.

Mais est-il permis de recevoir....

OLIVARÈS, après quelques réflexions.

Ce cas particulier n'est pas prévu dans mes instructions ; elles ne portent pas si un Grand-d'Espagne peut remettre à la Reine, dans son jardin, des lettres d'une cour étrangère.

LA REINE.

Je hasarderai donc ?

OLIVARÈS.

Je vous prie, madame, de me permettre du moins de m'éloigner pendant ce temps.

LA REINE.

Je vous le permets. (La grande-maîtresse s'en va, et la Reine fait un signe au page, qui sort aussi-tôt.)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE EBOLI, LA MARQUISE DE MONDECAR et LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

CHEVALIER, je vous revois donc enfin en Espagne.

POSA.

Que je n'ai jamais nommée ma patrie avec autant d'orgueil que maintenant.

LA REINE le présente aux deux dames.

Le marquis de Posa, qui, dans le tournoi de Reims, rompit une lance contre mon père, et fit trois fois triompher mes couleurs; le premier de sa nation qui me fit sentir la gloire d'être Reine des Espagnols. (se tournant vers le Marquis) Lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, vous ne pensiez pas alors, Chevalier, * que je vous reverrois en Castille.

* Das sie mein gast sein wurden in Kastilien.

Que vous seriez mon hôte en Castille.

P O S A.

Non, grande Reine. — Je ne pouvois penser alors que la France eût pu se priver, pour l'Espagne, du seul bien qu'elle lui envioit.

L A R E I N E.

Du seul bien ? fier Espagnol ! Et vous dites cela devant une fille de la maison de Valois ?

P O S A.

Je puis le dire maintenant, puisque vous nous appartenez.

L A R E I N E.

Votre voyage, m'a-t-on dit, vous a conduit en France. Quelles nouvelles m'apportez-vous de ma mère et de mes frères chéris ?

P O S A lui remet des lettres.

La Reine-mère, que j'ai trouvée succombant sous le poids des maladies, ne formoit plus de vœux que pour le bonheur de sa fille.

L A R E I N E.

Le souvenir de sa fille, celui de tant de proches si chers, ne devoit-il pas la rendre heureuse ? Celui de... Chevalier, vous avez vu plusieurs cours de l'Europe, parcouru la moitié du nord ; vous vous êtes arrêté long-temps à Londres.

M O N D E C A R l'examine avec surprise.

A Londres !

E B O L I.

A Londres ! Le Marquis a donc vu la reine d'un peuple hérétique ?

P O S A.

Oui, madame; et elle est aussi belle de près, que le seroit la princesse Eboli sur — un trône.

E B O L I.

Belle! — Entendez-vous, Mondecar?

L A R E I N E.

Et maintenant vous êtes résolu à vivre dans votre patrie, entièrement à vous-même; en prince plus puissant dans vos paisibles domaines, que le roi Philippe sur son trône; en sage, en philosophe? Je doute fort que le séjour de Madrid ait des attraits pour vous. La ville de Madrid — est très-tranquille.

P O S A.

C'est un bonheur dont le reste de l'Europe ne jouit pas.

L A R E I N E.

J'ignore, je le vois, jusqu'aux querelles qui divisent la terre. Je ne me serois jamais imaginée qu'il fût si facile d'être reine.

P O S A.

Oui, quand on est né pour l'être.

L A R E I N E le regarde avec fermeté.

Le monde vous a corrompu, Marquis. Je ne reconnois plus en vous le philosophe qui, jusqu'aux pieds du trône, ose faire entendre la voix inflexible de la vérité.

Il est encore un plus grand courage, madame ; celui de la dire là où nul flatteur n'oseroit même se montrer.

LA REINE , à la princesse Eboli.

Quelle est cette fleur magnifique qui brille avec tant d'éclat à l'ombre de ces arbres ? Princesse , voulez-vous me l'aller cueillir ? (La princesse s'en va ; la Reine parle plus bas au Marquis.) Je me trompe , chevalier , ou votre retour a fait un heureux de plus à cette cour.

P O S A.

Je l'ai retrouvé bien triste , bien abattu , — et le bonheur dans ce monde. — (La princesse Eboli revient avec la fleur.)

E B O L I.

Comme le Chevalier a parcouru tant de pays , il a sans doute des événemens remarquables à nous apprendre.

P O S A.

Il est vrai. Le devoir des chevaliers est de courir après le merveilleux ; — le plus saint de tous est de protéger les dames.

M O N D E C A R.

Contre les géans , sans doute ? mais il n'en est plus.

P O S A.

L'homme puissant est toujours un géant pour le foible.

LA REINE.

Le Chevalier dit vrai : il est encore des géans ,
mais il n'est plus de chevaliers.

P O S A.

Tout récemment , à mon retour de Naples , je
fus témoin d'un événement touchant , que l'amitié
m'a rendu commun. — Si je ne craignois pas de
vous fatiguer , madame....

LA REINE.

Vous ne pouvez refuser de satisfaire la curiosité
de la princesse. Parlez.

P O S A.

Deux familles illustres de Mirandole , fatiguées
de la jalousie , de la longue inimitié qui , depuis la
guerre des Guelfes et des Gibelins , avoient divisé
leurs maisons , résolurent de cimenter leur union
par les nœuds d'une étroite alliance. Fernando , le
neveu du puissant Pietro , et la belle Mathilde ,
fille de Colonna , devoient être les gages de cette
union. Jamais la nature n'avoit formé deux cœurs
mieux faits l'un pour l'autre ; jamais choix ne pa-
rut aussi beau , aussi heureux. Jusque-là , Fernando
n'avoit adoré son amante que dans son portrait.
Oh ! que Fernando trembloit d'avance , de voir
tout ce que , dans cette image , l'attente et ses pro-
pres transports lui faisoient trouver de beautés et
de charmes ! A Padoue , où ses études l'enchaî-
noient , il attendoit le moment fortuné où il devoit

voir Mathilde, et balbutier, à ses pieds, l'hommage de son premier amour. (La Reine devient plus attentive. Le Marquis, après quelque silence, continue la conversation avec la Princesse, autant que la présence de la Reine peut le permettre.) Cependant Pietro perd son épouse, et sa main devient libre. ¹ Le vieillard écoute avec avidité les mille voix de la renommée qui annonçoient la beauté de Mathilde : il vient, il voit, il aime; sa passion étouffe le cri de la nature; ² il obtient enfin l'aveu de ses parens, et ravit Mathilde à son neveu, en l'épousant lui-même.

L A R E I N E.

Et que fit Fernando ?

P O S A.

Porté sur les ailes de l'amour, ignorant ce changement affreux, il vole à Mirandole, ivre de joie et de bonheur. Il arrive aux portes de la ville. Une joie tumultueuse, le son des instrumens retentit à ses oreilles, un palais est éclairé de toutes parts; — il y monte, et se trouve dans le salon du festin, au milieu des conviés de Pietro. Une divinité étoit à ses côtés; une divinité que Fernando reconnoît à

¹ Mit jugendlicher glut verschlingt der kreis die stimmen des gerüchtes.

Le vieillard, avec le feu d'un jeune homme, dévore les mille voix de la renommée.

² Der oheim wirbt um seines neffen braut und heiligt seinen raub vor dem altare.

L'oncle fait la cour à la fiancée de son neveu, et fait bénir sa proie devant l'autel.

l'instant; et qui, dans ses songes, ne lui avoit jamais apparu aussi brillante : un regard, un seul regard, découvre le bien qu'il devoit posséder, le bien qu'il avoit perdu.

E B O L I.

Malheureux Fernando !

L A R E I N E.

Chevalier, l'histoire sans doute est à sa fin ?

P O S A.

Non, madame.

L A R E I N E.

Ne nous disiez-vous pas que Fernando fut votre ami ?

P O S A.

Je n'en eus jamais de meilleur.

E B O L I.

Poursuivez votre histoire, Chevalier.

P O S A.

La fin en est fort triste : — le seul souvenir renouvelé toute ma douleur. Dispensez-moi de vous dire le dénouement. (un silence général.)

L A R E I N E , se tournant vers la princesse Eboli.

Me sera-t-il permis enfin d'embrasser ma fille ?

Princesse, apportez - la - moi : (Celle - ci s'éloigne. Le Marquis fait signe à un page, qui paroît dans le fond et disparaît aussi-tôt. La Reine décachète les lettres, et craint d'être surprise. Pendant ce temps, le Marquis parle bas et familièrement avec la marquise de Mondecar. La Reine, après avoir lu ces lettres,

regarde le Marquis avec attention.) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde? Peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre.

P O S A.

Personne n'a pu encore approfondir le cœur de Mathilde. Les grandes âmes souffrent en silence.

L A R E I N E.

Que regardez-vous? que cherchent vos yeux?

P O S A.

Ah! que certain mortel, que je n'ose nommer, seroit heureux, s'il étoit un moment à ma place!

L A R E I N E.

Et qui l'en empêche?

P O S A, avec vivacité.

Comment? oserois-je vous déclarer.... Lui pardonneriez-vous, s'il paroisoit dans ces lieux?

L A R E I N E, troublée.

Ici! dans ce moment! que dites-vous?

P O S A.

Il pourroit espérer.... il pourroit....

L A R E I N E, avec un trouble croissant.

Vous m'effrayez, Chevalier. Il n'est sans doute pas....

P O S A.

Le voici.

SCÈNE V.

LA REINE, DON CARLOS.

(Le marquis de Posa et la marquise de Mondecar se retirent
au fond du théâtre.)

CARLOS se jette aux pieds de la Reine.

IL est donc enfin arrivé ce jour, ce jour où je
puis toucher cette main chérie. O moment, seul
moment fortuné dans tout le cours de ma vie!
maintenant je suis heureux.

LA REINE.

Imprudent! qu'avez-vous fait? quelle démarche
audacieuse et coupable! Relevez-vous. On peut
nous voir; ma cour n'est pas éloignée.

CARLOS.

Non, je ne me relèverai pas; je veux mourir à
vos pieds. * Frappé d'un magique enchantement je
resterai à jamais à cette place.

LA REINE.

Malheureux! ainsi donc ma bonté encourage
votre audace? Savez-vous que c'est à la Reine, à
votre mère que vous osez tenir ce coupable lan-

* Ich will versaubert liegen in dieser stellung angewurzelt.
Je resterai enchanté dans cette attitude comme si j'avois pris racine à
cette place.

gage? savez-vous que moi-même je rendrai compte au Roi de cette démarche?

CARLOS.

Et que Carlos doit périr. Eh bien! que de ces lieux même on m'entraîne à l'échafaud. Je ne saurois payer trop cher ce moment de bonheur.

LA REINE.

Et votre reine?

CARLOS se relève.

O Dieu! Dieu! je vous laisse, — je vous quitte. Ne le dois-je pas, puisque vous l'exigez? O ma mère, ma mère! quels soins prenez-vous à tourmenter mon ame en mille sens contraires? Un regard, un seul regard, un mot de votre bouche, m'élève au faite du bonheur et me replonge dans l'abîme, me donne la mort et me rend à la vie. Que me demandez-vous? est-il un sacrifice que je ne sois prêt à faire si vous le commandez?

LA REINE.

Fuyez.

CARLOS.

O Dieu!

* Ein augenblick gelebt im paradiese wird nicht zu theuer mit dem todt gebüßt.

Un moment passé dans le paradis n'est pas trop expié par la mort.

* Wirft zwischen höll und himmel mich herum, gebietet mir zur sein, und zu vergehn.

Me jette, me balotte entre le ciel et l'enfer, m'ordonne d'être et de disparaître.

L A R E I N E.

Fuyez ; c'est tout ce que je vous demande : je vous en conjure les larmes aux yeux. Fuyez — avant que les dames de ma cour, mes pages, mes geoliers ne nous surprennent dans ces transports violens, et n'en rendent compte au Roi. — O ciel ! vous hésitez encore ? Eh bien ! restez donc pour nous perdre tous deux.

C A R L O S.

Je suis prêt à tout ; à vos pieds j'attends ou la vie ou la mort. Aurois-je franchi en vain les mille obstacles qui me séparoient de vous, trompé tous les surveillans qui vous environnent ? N'aurois-je fondé toutes les espérances de ma vie sur cette entrevue, que pour les voir trompées, et me livrer à de vaines frayeurs, au moment où je vois s'accomplir le premier, le plus ardent de mes desirs ! Non, madame, * ce moment, ce moment unique ne se retrouvera plus, — plus jamais.

L A R E I N E.

Non, jamais je ne vous reverrai. Cruel ! que voulez-vous de moi ?

C A R L O S.

O Reine ! long-temps j'ai combattu ma funeste

* Die welt kann hundertmaht, kann tausendmahl um ihre pole treiben eh diese gunst der zufall widerholt.

Le monde peut cent fois, mille fois rouler autour des deux poles avant que le sort renouvelle cette faveur.

passion; je la combats encore, j'en atteste les dieux :
mais mon courage est épuisé; je succombe.

L A R E I N E.

N'en parlez plus, — pour mon repos.

C A R L O S.

Non, je dois parler. Je ne saurois plus long-
temps contenir ma juste douleur. Vous étiez à moi,
vous m'apparteniez par le vœu de deux grandes
puissances, manifesté en face de l'univers; vous
m'étiez destinée par le ciel et la nature, et Phi-
lippe, Philippe vous a ravie d'entre mes bras.

L A R E I N E.

Il est votre père.

C A R L O S.

Il est votre époux.

L A R E I N E.

Qui vous donne, pour héritage, le plus grand
empire du monde.

C A R L O S.

Et vous pour mère.

L A R E I N E.

O Dieu, vous frémissez!

C A R L O S.

Et connoît-il seulement le prix de ce qu'il pos-
sède? a-t-il un cœur assez sensible pour esti-
mer le vôtre? Je ne me plaindrai point. Je te par-

donne, divine Providence; j'oublie tout; j'oublierai jusqu'au bonheur dont j'aurois joui dans ses bras. Mais Philippe est-il heureux? Non, il ne l'est pas. Tu le sais, grand Dieu; c'est ainsi qu'il méconnoît tes dons les plus précieux. Il ne l'est pas, et ne le sera jamais. C'est-là mon tourment. O ciel! tu m'as ravi mon seul bien pour l'anéantir dans les bras de Philippe!

L A R E I N E.

Affreuse pensée!

C A R L O S.

Oh! je sais quel fut l'auteur de votre hyménée; je n'ignore pas comment Philippe sait aimer. Dieu! Elisabeth de Valois, le plus bel ouvrage qu'ait formé la nature, devenue le gage de fragiles traités; honteusement sacrifiée à la paix; proposée d'abord comme régente, dans un conseil composé de courtisans et de prélats, ensuite, comme une vile marchandise, mise à l'enchère, vendue et livrée! C'est ainsi qu'aiment les rois.

L A R E I N E.

Dieu!

C A R L O S.

Qui êtes-vous dans ce royaume? parlez. Êtes-vous régente? non. Albe régneroit-il ici, s'il vous restoit quelque pouvoir? feroit-il couler, dans la Flandre, des flots de sang pour la foi? Êtes-vous femme de Philippe? non, je ne puis le croire. Une épouse possède le cœur de son époux; — et à

qui a-t-il donné le sien ? Chaque sourire, chaque mot de tendresse qui lui échappe dans le délire de la passion, ne semble-t-il pas un vol qu'il fait à son sceptre, un outrage qu'il fait à ses cheveux blancs ?

L A R E I N E.

D'où vous vient l'audace de parler ainsi devant moi ? → Qui vous dit que l'épouse de Philippe est digne de pitié ?

C A R L O S.

Mon cœur, qui sent vivement que l'épouse de Carlos seroit digne d'envie.

L A R E I N E.

Quel orgueil ! Et si mon cœur me disoit le contraire ? Si la tendresse muette et respectueuse de Philippe me touchoit davantage que l'éloquence téméraire de son fils ? Si l'estime réfléchie d'un vieillard....

C A R L O S.

Je ne croyois pas, madame, — pardonnez, — je ne savois pas, — j'ignorois que vous l'aimiez.

L A R E I N E.

Je vous entends. Non, je ne l'aime point ; mais l'honorer est le vœu de mon cœur, et ma seule satisfaction.

C A R L O S.

N'avez-vous jamais aimé ?

L A R E I N E.

Que dites-vous ?

C A R L O S.

N'avez-vous jamais aimé ?

L A R E I N E.

Je n'aime plus.

C A R L O S.

Parce que votre cœur et votre serment vous le défendent ?

L A R E I N E.

Laissez-moi, Prince, et ne me revoyez jamais.

C A R L O S.

Parce que votre serment et votre cœur vous le défendent ?

L A R E I N E.

Parce que mon devoir.... Malheureux ! Et le sort, à qui nous devons obéir....

C A R L O S.

Nous, obéir !

L A R E I N E.

Dieu ! quelle fureur ! Que voulez-vous dire ?

C A R L O S.

Que Carlos ne s'y soumettra pas ; qu'il ne se résoudra jamais à être l'homme le plus malheureux de ce royaume, lorsqu'il ne lui en coûtera que le renversement de ses loix pour être le plus heureux.

L A R E I N E.

Je vous entends. Vous espérez toujours lorsque tout espoir est perdu.

* Ce n'est qu'au tombeau que toute espérance cesse.

L A R E I N E.

Vous osez prétendre à votre mère? vous avez encore de l'espoir? (Elle le regarde long-temps et avec attention; ensuite avec force et dignité:) Et pourquoi n'en auriez-vous plus? L'héritier de Philippe, devenu roi, peut tout oser. Il peut, dans ce moment, détruire par le fer et le feu, l'ordre établi par son prédécesseur, briser ses statues, défendre sous peine de la vie de prononcer jusqu'à son nom, rétablir ce qu'il renversa, et détruire ce qu'il construisit. Il peut plus; qui l'en empêchera? il peut arracher son cadavre aux tombeaux de l'Escurial, le faire traîner à travers les rues de Madrid, abandonner aux vents sa cendre profanée, et pour finir dignement....

C A R L O S.

Dieu! n'achevez pas.

L A R E I N E.

Conduire la mère aux marches de l'autel.

C A R L O S.

Fils exécration! (il est un moment muet, ses yeux sont fixes.) C'en est fait, j'ouvre les yeux, je vois tout. Vous êtes perdue pour moi, perdue à jamais. Le

* Ich gebe nichts verlohren als die todten.
Je ne donne pour perdu que les morts. . .

sort en est jeté, vous êtes perdue pour moi. O cruelle pensée ! * Il est affreux de vous perdre, affreux de vous posséder. Non, je ne le conçois pas ; — je frissonne d'horreur et d'effroi. — Je succombe à l'excès de ma douleur....

L A R E I N E.

Déplorable Carlos ! Cher Carlos ! je sens, je partage la douleur qui déchire votre sein. Elle est grande, elle est sans bornes, elle égale l'excès de votre amour ; mais la gloire de la vaincre est plus grande encore. Surmontez-la, jeune héros, le prix est digne de vous, digne de ce prince dont le cœur hérita des vertus de tant de rois ses aïeux. Songez-y, Prince ; le petit-fils du grand Charles commence à combattre courageusement, là, où les enfans du vulgaire finissent lâchement.

C A R L O S.

Il est trop tard, madame, trop tard....

L A R E I N E.

D'être homme ? O Carlos ! que notre vertu devient sublime quand notre cœur se brise sous les efforts qu'elle commande ! La Providence vous a placé bien haut, Prince. Sa main vous a prodigué ce qu'elle a refusé à tant d'autres. Et des millions d'hommes se demandent : Méritoit-il, en naissant,

* O in diesem gefühl liegt hölle, hölle liegt im anderen.
 Dans ce sentiment est l'enfer, et l'enfer dans l'autre.

d'être plus que nous ? Courage ! justifiez cette bonté du ciel, méritez de l'emporter sur tous, et sachez faire un sacrifice que nul d'entr'eux n'eût en le courage de faire.

CARLOS.

Je l'ai aussi ce courage ; — j'ai la force de vous combattre, je n'en ai plus quand il faut vous perdre.

LA REINE.

Avouez-le, Carlos ; c'est à la fierté, à l'aigreur, à l'orgueil peut-être, que je dois de vous voir adresser vos vœux à votre mère. Cet amour, ce cœur que vous m'offrez si généreusement, n'est plus à vous ; il appartient aux mondes que vous gouvernerez un jour. Vous ne pouvez disposer d'un bien dont vous n'êtes que le dépositaire. Aimer est le devoir des monarques. L'amour, le partage des grandes âmes, vous égara jusqu'ici vers moi ; reprenez-le, cet amour, réservez-le à vos peuples futurs, et au lieu de remords sentez le plaisir d'être Dieu. Elisabeth eut votre premier amour, que l'Espagne remplisse maintenant votre cœur. Avec quel plaisir je céderai mes droits à cette amante préférée !

CARLOS, profondément ému, se jette à ses pieds.

O Dieu ! quelle grandeur d'âme ! Oui, madame, je ferai tout, tout ce que vous m'ordonnerez. * Je

* Auch sterben, und weun sie wollen, nimmer selig werden. Je saurai aussi mourir, et si vous le voulez, ne jamais être sauvé.

mourrai s'il le faut. (il se relève) J'atteste ici le ciel!
Je vous jure!... Que dis-je? O ciel! — Non; je jure
un éternel silence, mais non pas un éternel oubli.

L A R E I N E.

Pourrois-je exiger de Carlos un serment que je
ne puis tenir moi-même?

P O S A remonte rapidement l'allée.

Le Roi!

L A R E I N E.

Ciel!

P O S A.

Eloignez-vous, Prince, éloignez-vous.

L A R E I N E.

Ses soupçons sont affreux. S'il vous voit....

C A R L O S.

Je reste. Qui, de lui ou de moi, a le droit de
rester? Je lui demanderai....

L A R E I N E.

Et qui sera la victime?

C A R L O S , frappé de ce mot, tire le Marquis par le bras
pour sortir.

Sortons, sortons. Viens, Rodrigue. (il revient sur
ses pas) Que dois-je emporter d'ici?

L A R E I N E.

L'amitié de votre mère.

C A R L O S.

L'amitié! ma mère!

Et ces larmes des Pays-Bas. (elle lui remet des lettres.)

CARLOS.

Ah ! j'entends. (Lui et le Marquis s'en vont. La Reine cherche des yeux des dames qui ne paraissent point. Au moment où elle va au fond du théâtre, le Roi paroît.)

S C È N E V I.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, quelques Dames et Grands qui restent dans l'éloignement.

LE ROI regarde de tous côtés avec surprise, et garde quelque temps le silence.

QUE vois-je, madame ? vous, seule dans ces lieux !

LA REINE.

Sire....

LE ROI.

D'où vient ce trouble. Cette pâleur qui couvre votre visage, que doit-elle m'annoncer ? pourquoi seule ici ? où donc est votre cour ? (à sa suite) Qu'on me rende le compte le plus sévère de cette conduite coupable. Où sont donc les femmes faites pour vous servir, et que leur devoir doit attacher à vos pas ?

LA REINE.

Ah, Sire ! pardonnez : c'est moi, moi seule qui

suis coupable ; c'est moi qui ai donné l'ordre à la princesse Eboli de s'éloigner de ces lieux.

L E R O I.

Vous ?

L A R E I N E.

Et de m'apporter l'Infante que j'attendois ici.

L E R O I.

Vous attendiez l'Infante pour l'embrasser ? La femme de Philippe est forcée d'attendre ! y songez-vous , madame ? La Castille est-elle si peu riche , si peu puissante , que je ne puisse vous environner d'une cour assez nombreuse , prête à obéir au moindre de vos signes ? Si la première de vos femmes n'est pas coupable , qui peut excuser l'autre ?

M O N D E C A R , qui , revenue pendant ce temps , s'est confondue avec les autres dames , et se présente ensuite.

Oui , Sire , je sens que je suis coupable.

L E R O I.

Je vous bannis pour dix ans de Madrid. (La Marquise se retire les larmes aux yeux. Un silence général. Toute la suite consternée , regarde fixement la Reine.)

L A R E I N E.

Si j'ai failli , Sire , du moins dans le rang que j'occupe , et que je n'ai jamais recherché , deviez-vous m'épargner la honte de rougir. Existe-t-il , dans ce royaume , une loi qui appelle devant les tribunaux les filles des monarques ? Est-ce à la contrainte seule que les femmes en Espagne doivent leurs vertus ? Est-il un autre garant de leur

vertu que leur vertu même? Pardonnez, Sire; mais je n'ai jamais laissé s'éloigner de moi sans regrets, celles qui me servoient avec plaisir. — Mondecar! (elle détache sa ceinture, et la remet à la Marquise.) souvenez - vous de moi , de ce moment : quittez ce royaume. Vous n'avez failli qu'en Espagne : en France, on essuie ces larmes avec plaisir. Oh! je m'en souviendrai toujours; (elle s'appuie sur la Grande-Maitresse de la cour, et se couvre le visage.) ce n'est pas ainsi qu'on est traité en France.

LE ROI, ému.

Est-il possible, Elisabeth? O ciel! qu'ai-je fait? Un seul reproche, un mot que m'a dicté mon amour, ma tendresse inquiète, peut-il vous affliger ainsi? (il se tourne vers les grands.) Vous voyez devant vous les vassaux, les soutiens de mon trône. * Le sommeil a-t-il jamais fermé ma paupière, avant que je fusse instruit du sort du moindre des sujets de mon vaste empire? et les soins de mon trône m'occuperoient davantage que l'épouse chérie de mon cœur! Mon courage peut veiller sur mon peuple, et — le duc d'Albe aussi; mais ma vigilance seule peut veiller sur l'amour de ma femme.

*Sanck je ein schlaf auf meine augenlieder, ich hätte den am abend jedes tags berechnet, wie die herzen meiner völker in meinen fernsten himpels strichen schlagen.

Jamais le sommeil ne tomba sur mes paupières que je n'eusse calculé le soir de chaque jour comment dans les climats les plus éloignés les cœurs de mes peuples battent.

LA REINE.

Si je vous ai offensé, Sire....

LE ROI.

Je suis le plus riche, le plus puissant des princes catholiques ; le soleil ne se couche pas dans mes vastes états. Cependant un autre, avant moi, en fut le maître, un autre le sera après moi. Ce que possède le Roi appartient à la fortune ; mais Elisabeth est à Philippe : c'est mon bien que je crains de perdre. C'est par-là seulement que je ressemble au reste des mortels.

LA REINE.

Sire.... ce doute affreux.... vous m'effrayez....
Craindriez-vous?...

LE ROI.

Pour ma personne ? non. Quand une fois j'ai commencé à craindre, j'ai cessé de craindre. — Mais je ne vois pas Carlos parmi les grands de ma cour. Où donc est-il ? où est l'Infant ? (personne ne répond) Ce jeune homme commence à m'être redoutable. Il fuit ma présence depuis qu'il est de retour des écoles d'Alcala. Son caractère est ardent, impétueux. Pourquoi son regard est-il devenu si froid, sa conduite si mesurée, ses manières si compassées ? D'où vient que je n'entends plus de plaintes sur son compte ? Duc d'Albe, prenez garde, l'orage se forme, le tonnerre gronde dans le lointain ; il approche, il est près d'éclater. Veillez, veillez, vous

dis-je. * L'héritier de tant de couronnes compte avec impatience les jours de son père : l'ambition peut enfanter des projets affreux. Soyez vigilant, je vous l'ordonne.

A L B E.

Je le suis. Tant qu'une goutte de sang coulera dans ces veines, Philippe peut être sans crainte : mon courage saura garantir son trône et lui des complots de l'univers conjuré.

L E R M E.

Sire, me sera-t-il permis de faire au plus sage des monarques une seule représentation ? Je révère trop mon Roi, pour porter sur le compte de son fils un jugement si sévère et si précipité. Je crains beaucoup de son impétuosité et rien de son cœur.

L E R O I.

Comte de Lerme, votre discours tend à séduire le père; le duc d'Albe sera l'appui du Roi. Nous nous reverrons demain. (il se tourne vers sa suite) Maintenant je vole à Madrid, où mon devoir m'appelle. La peste de l'hérésie infecte mes peuples, la sédition croît dans mes Pays-Bas. Le temps presse: un effrayant exemple convertira les rebelles. Le grand serment qu'ont prêté tous les rois chrétiens,

* Der Erbe so vieler kronen zählt die aderschläge des vatters ungedultig nach.

L'héritier de tant de couronnes compte avec impatience les pulsations du pouls de son père.

je l'accomplis demain. Le supplice est prêt, il sera terrible. Toute la cour est invitée à cette fête. (il donne la main à la Reine.) Et vous m'accompagnerez, madame.

LA REINE.

Sire, ayez pitié de moi, je ne puis soutenir. — Je suis femme, — sensible, — humaine.

LE ROI.

Et sans doute chrétienne, j'espère. Venez, venez me le prouver. (Il l'emmène. Les autres le suivent.)

SCÈNE VII.

DON CARLOS, des lettres à la main, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS.

NE me dis plus rien : je suis prêt à tout. Que la Flandre soit délivrée; elle le veut, c'est assez.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas un moment à perdre; le duc d'Albe vient d'être nommé gouverneur.

CARLOS.

Nommé! Mais il n'est point parti. Demain j'obtiens une audience de mon père, et je lui demande cet emploi. C'est la première prière que je lui aurai adressée; il ne me refusera point. Depuis long-

temps, d'un œil inquiet il me voit à Madrid : quel prétexte plus favorable peut-il avoir pour m'en éloigner ! et, dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère plus — peut-être, en voyant mon père seul, parviendrai-je à toucher son cœur, à rentrer en faveur. Il n'a jamais encore écouté la voix de la nature : laisse-moi essayer, Rodrigue, ce que la mienne pourra sur lui.

LE MARQUIS.

Je reconnois Carlos à ce langage. Vous êtes redevenu vous-même.

CARLOS.

Oui, je suis au-dessus de moi, tant un seul regard de la Reine a de pouvoir sur mon cœur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE LERME.

LE COMTE.

LE Roi vient de quitter Aranjuez. J'ai l'ordre, Prince....

CARLOS.

Il suffit ; je ne tarderai pas à le joindre.

LE MARQUIS affecte de se retirer. Avec quelque cérémonie :

Prince, vous n'avez rien autre chose à m'ordonner ?

CARLOS.

Rien. Nous nous reverrons à Madrid, et nous parlerons encore de la Flandre. (au comte de Lerme qui l'attend) Je vous suis. (Le comte de Lerme sort.)

SCÈNE IX.

DON CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS.

AMI, je t'ai compris; je te rends grâces. Cependant je t'avertis que la présence d'un tiers pouvoit seule, à mes yeux, excuser cette contrainte. Ne sommes-nous pas frères? Loin de nous ces puériles distinctions des rangs qu'inventa la sottise. Qu'elles soient bannies à jamais de notre traité. Imagine-toi que nous nous soyons trouvés tous deux dans un bal masqué, toi, couvert des haillons d'un esclave, et moi, enveloppé d'un manteau de pourpre. Tant que dure la fête, fidèles à nos rôles, nous jouons nos personnages avec un sérieux ridicule, dans la crainte de troubler l'ivresse insensée de la foule. Cependant, à travers le masque, Carlos t'aperçoit, te fait un signe; tu lui serres, en passant, les mains, et nous nous entendons:

LE MARQUIS.

Ce songe est beau, sans doute; mais ne sortira-t-il jamais de votre mémoire? Mon Carlos est-il

assez sûr de lui-même, pour pouvoir résister aux attraités séducteurs d'un pouvoir absolu ? Un jour viendra, un jour, — je vous le rappellerai, où ces grands sentimens seront mis à une rude épreuve. Philippe meurt; Carlos hérite du plus grand royaume de la terre. Une immense distance le sépare tout-à-coup du reste des mortels; et celui qui étoit hier un homme, est aujourd'hui un dieu. Il n'a plus les mêmes sentimens. L'humanité, ce grand mot, qui naguère frappoit son oreille, se vend elle-même, et rampe aux pieds de son idole. Sa sensibilité finit avec ses malheurs, sa vertu s'énerve au sein des voluptés, l'or du Pérou paie ses folies, la cour adore ses vices. * Il s'endort enivré au milieu des plaisirs que d'adroits esclaves ont su créer et multiplier autour de lui. Ce songe dure aussi long-temps que sa puissance. Malheur au téméraire qui oseroit l'éveiller ! Mais que feroit Rodrigue ? L'amitié est vraie et courageuse ; la majesté du trône avili ne pourroit soutenir son aspect foudroyant ; le prince ne souffriroit pas l'audace du citoyen, ni Rodrigue l'orgueil du souverain.

C A R L O S .

Il est vrai, sans doute, il est terrible, le tableau que tu viens de me faire du sort des monarques. Je te crois : cependant la volupté seule ouvrit leurs

* Er schläft berauscht in diesem himmel ein den seine sklaven listig um ihn schufen.

Il s'endort, enivré, dans ce ciel que des esclaves lui créèrent adroitement.

cœurs aux vices, le mien est pur encore. A peine ai-je atteint quatre lustres et demi. Ce que tant de milliers d'autres ont, au sein des plaisirs honteux, épuisé de force d'esprit et de corps, Carlos Infant se réserve pour Carlos un jour Roi. Elisabeth ne régnoit pas encore en ces lieux, et mon ame restoit inaccessible au poison de la volupté ; dois-je maintenant le craindre ? Parle, si la passion la plus impétueuse n'a pu affoiblir notre amitié, qui pourroit désormais te chasser de mon cœur ?

LE MARQUIS.

Moi-même. Pourrois-je vous aimer si je devois vous craindre ?

CARLOS.

Me craindre, moi ? jamais. As-tu besoin de moi ? As-tu quelque grace à mendier ? L'or peut-il te tenter ? Tu es un sujet plus riche que ne le sera jamais un roi. Ambitionnes-tu les honneurs ? Jeune encore tu en étois comblé ; tu les a fuis. Les services et la reconnoissance ne peuvent-ils pas être communs entre nous ? Tu te tais ! Crains-tu d'être tenté ? N'es-tu donc point sûr de toi-même !

LE MARQUIS.

Je le suis. Voici ma main. (Il lui présente la main.)

CARLOS la saisit.

Dans celle de ton ami.

LE MARQUIS.

Pour la vie.

CARLOS.

Le même dévouement que tu as aujourd'hui pour l'Infant, tu l'auras un jour pour le Roi?

LE MARQUIS.

Je vous le jure.

CARLOS.

¹ Alors aussi, si le poison de la flatterie se glisse jamais dans mon cœur, si mes yeux ne versent plus de larmes d'attendrissement, ² si je deviens sourd aux pleurs des malheureux, ³ alors, gardien sévère de ma vertu, me rappelleras-tu d'une voix terrible les devoirs de mon rang et la gloire de mes ancêtres que j'aurai oubliés?

LE MARQUIS.

Oui.

CARLOS.

Encore une prière. Appelle-moi ton frère. J'ai toujours envié à tes pareils cette prérogative de la confiance qui retrace l'âge d'or, et nous reporte si agréablement dans les beaux jours de la nature. Ce titre, en me trompant, charme mon oreille

¹ Dann auch, wenn der wurm der schmeichelei mein unbewachtes herz umklammerte.

Alors aussi, si le ver de la flatterie s'étoit cramponné autour de mon cœur.

² Dies ohr dem sehen sich verriegelte.

Si mon oreille se verrouilloit, ou se fermoit à verrou, aux pleurs.

³ Wilst du ein schreckenloser hüter meiner tugend mich kräftig fassen, meinen genias bey seinem großen nahmen ruffen.

Veux-tu, gardien terrible de ma vertu, me saisir vigoureusement, et appeler mon génie par son grand nom.

par les douces idées de l'égalité. Ne me réponds rien. Je devine ce que tu peux me dire. C'est peu pour toi, je le sais, mais c'est beaucoup pour le fils d'un roi. Veux-tu être mon frère ?

LE MARQUIS.

Je veux l'être.

CARLOS.

Maintenant je vais voir le Roi. Maintenant je ne crains plus ni la haine de mon père, ni la perfidie de ses courtisans. Quel que soit le sort que l'avenir prépare à l'un de nous, il sera commun à tous deux, et tous deux inséparables, attachés l'un à l'autre par une éternelle amitié, nous marcherons couverts de son égide, et parcourrons ensemble la carrière de la vie. (ils sortent en se tenant sous le bras.)

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E I I.

Le théâtre représente le palais royal de Madrid.

S C È N E P R E M I È R E.

LE ROI s'assied sous un dais, LE DUC D'ALBE, à quelque distance du Roi, la tête couverte, DON CARLOS, à qui le Comte de Lerme ouvre les portes de la salle.

CARLOS fléchit un genou devant le Roi, se relève, et se retire à quelques pas plus loin. Il règne pendant un moment un silence général. Le Prince regarde avec surprise le Duc et ensuite le Roi.

J'ATTENDS, Sire, que vous me fixiez une heure plus favorable pour écouter ma prière.

LE ROI.

Qu'importe l'heure, puisque votre demande me regarde? je vous permets de parler, et je prononcerai.

CARLOS.

L'état doit marcher avant tout. Volontiers je cède le pas au ministre; il parle pour l'Espagne: je ne suis que le fils du roi. (il se retire encore, et fait une révérence.)

LE ROI.

Que le Duc reste et que l'Infant parle.

CARLOS, se tournant vers Albe.

En ce cas j'ai recours, Duc, à votre magnanimité, pour obtenir de vous ce que mon père n'a pas daigné m'accorder. Un fils, vous le savez, est en droit de confier à son père ce qu'il ne conviendrait pas à un tiers de connoître. Que le roi soit à vous, je n'en suis point jaloux ; mais pour une heure seulement je réclame le père. (Le duc d'Albe interroge le Roi d'un coup-d'œil.)

LE ROI.

Vous voyez en lui son ami.

CARLOS, après quelque silence.

Puis-je croire aussi qu'il soit le mien ?

LE ROI.

Sans doute, quand vous voudrez le mériter. — Je n'aime point les fils qui font de meilleurs choix que leurs pères.

CARLOS.

L'honneur permet-il au duc d'Albe d'assister à cet entretien ? Aussi vrai que j'existe, je me garderois bien, dût-il m'en coûter un diadème, oui, je me garderois bien d'imiter l'importun qui ne rougit pas de chercher à pénétrer les secrets qui sont entre le père et le fils, et qui n'ayant nulle idée d'un sentiment délicat, peut demeurer ici spectateur froid et immobile.

LE ROI abandonne son siège en jetant un regard courroucé sur le Prince.

Duc, éloignez-vous. (Celui-ci veut sortir par la porte principale par laquelle Carlos est entré. Le Roi lui fait signe, et lui en indique une autre.) Attendez-moi dans ce cabinet.

SCÈNE II.

LE ROI, DON CARLOS.

CARLOS s'approche du Roi aussi-tôt que le Duc est sorti, et se jette à ses pieds.

AH, mon père ! je retrouve encore en vous mon père, vous m'êtes rendu ! — Que ne vous dois-je pas ? — Que je baise cette main chérie ; — depuis long-temps ce précieux avantage n'étoit point accordé à votre fils. Eh ! pourquoi non ? Pourquoi non ? — O mon Roi, que de plaies ce souvenir rouvre dans mon cœur ! Pourquoi m'avez-vous repoussé si long-temps ? qu'ai-je fait ? Malheureux soupçon, tourment éternel des rois, qui détruit les nœuds de l'instinct le plus sacré ! Est-il possible ? Depuis vingt-trois ans l'univers me nomme le fils de Philippe, et mon père seul ignore qu'il a un fils.

LE ROI.

Infant ! à quoi bon ces caresses artificieuses ?
Épargne-les-moi, je n'en veux point.

CARLOS, se relevant.

J'entends. Voilà, voilà le langage de vos courtisans, celui des prêtres et des moines. Ah ! pouvez-vous les croire ? Mon cœur n'est pas coupable ; non, mon père, il ne l'est point. Mes erreurs sont à ma jeunesse, mes imprudences à mon ardent caractère ; et quoique dans mon cœur il s'élève quelquefois des mouvemens impétueux, il est pur, il est bon, je vous le jure.

LE ROI.

Ton cœur est pur ! oses-tu ? . . .

CARLOS.

Que la foudre céleste m'écrase à l'instant sous vos yeux, si jamais ma bouche a démenti les sentimens de mon ame. Oui, j'aurai le courage de tout dire aujourd'hui ; — aujourd'hui ou jamais. — Nous sommes seuls ; la distinction des rangs, la gêne et la contrainte ont disparu, pour un moment, entre le père et le fils. Aujourd'hui ou jamais. Un rayon d'espoir me luit, et mon cœur est flatté d'un doux pressentiment : le ciel même semble prendre part à ce rapprochement. Mon père, réconcilions-nous. (il se jette à ses pieds.)

LE ROI.

Relève-toi et laisse-moi.

CARLOS.

Réconcilions-nous !

L E R O I veut se dégager de lui.

C'en est trop. Ton audace....

C A R L O S.

Audace, l'amour d'un fils!

L E R O I.

Quoi! des larmes? Perfide! — sors de ma présence.

C A R L O S.

Aujourd'hui ou jamais, — réconcilions-nous!

L E R O I.

Sors de ma présence. Reviens du champ de bataille, chargé d'opprobre; je pourrai te recevoir alors, et peut-être te punir. — Va, te dis-je, va te couvrir d'une nouvelle lâcheté, ou repens-toi de la première. — Je te rejette aujourd'hui; car celui qui rougit d'être repentant, ne rougira jamais d'être coupable.

C A R L O S regarde le Roi pendant quelque temps d'un air de surprise et d'étonnement.

Qu'entends-je, ô ciel! et que vois-je? Quel est-il, quel est cet homme placé parmi les hommes, et qui leur est étranger? L'humanité entière est condamnée aux larmes, et cependant son œil est sec et son cœur insensible. Non, jamais une femme ne le porta dans ses flancs; jamais il ne goûta le plaisir de répandre des pleurs; il ne connut jamais ce qui peut adoucir les peines de la vie, ce qui rend ces peines mêmes quelquefois dignes d'envie, et l'homme semblable aux immortels. Ah, mon père! apprenez

à pleurer; contraignez, s'il en est temps encore, contraignez ces yeux, jusqu'ici mornes et secs, à répandre des larmes. Il viendra un jour peut-être, un jour terrible où vous n'en verserez que trop.

LE ROI.

Penses-tu, par ces discours, détruire les soupçons de ton père?

CARLOS.

Des soupçons? je les anéantirai; je m'attacherai au cœur de mon père, je les en arracherai. Qui sont ceux qui m'ont ravi sa faveur? Qu'a pu vous offrir ce moine, qui valut l'amitié d'un fils? qu'a pu vous donner d'Albe, pour vous dédommager de la perte de ma jeunesse, consumée dans des jeux inutiles? Vous voulez de l'amour? Ah! vous en trouverez dans ce cœur une source plus pure, plus noble que dans ces âmes viles et abjectes, qui ne s'ouvrent qu'à l'or de Philippe.

LE ROI.

Téméraire! arrête. — Ceux que tu calomnies sont des hommes de mon choix, éprouvés par leurs services; ils sont l'appui de mon trône, et, — orgueilleux jeune homme, — tu les respecteras.

CARLOS.

Jamais. — Je sens ce que je puis. Ce que d'Albe a pu faire pour vous, Carlos le peut aussi, et peut-être plus encore. Quel intérêt peut prendre un mercenaire à la conservation d'un bien qui ne lui

appartiendra jamais? Que lui importe le trône de Philippe? que lui importe sa vieillesse? L'Espagne aura des rois quand Philippe ne sera plus; alors, comme aujourd'hui, il rampera lâchement aux pieds de ses successeurs; mais Carlos vous eût aimé pour vous-même. — Ah! je frémis d'avance à l'idée d'être seul et solitaire sur un trône.

LE ROI, frappé de ce mot, reste pensif. Après un moment de silence :

Je suis seul.

CARLOS, s'approchant de lui, avec vivacité :

Vous le fûtes jusqu'ici. Ne me haïssez plus; seulement ne me haïssez plus, et ma tendresse, mon sang, ma vie, tout est à vous. Qu'il est doux de se voir, de se sentir aimé, estimé; de savoir que les autres sont heureux de notre joie, que notre malheur fait couler leurs larmes, que notre crainte les fait trembler! Qu'il est heureux pour un père de marcher appuyé sur le bras d'un fils tendre et chéri, de retourner sur ses pas dans les sentiers fleuris de sa jeunesse, et de parcourir encore le songe de la vie! Qu'il est grand de se perpétuer dans les vertus de son fils, de vivre immortel, impérissable et bienfaisant jusque dans les siècles les plus reculés! Qu'il est beau, qu'il est sublime de jeter, à l'aurore de son fils, un regard vers la postérité; de ressembler au soleil qui, à son couchant, reparoît dans l'astre de la nuit! Qu'il est doux de semer ce qu'un fils doit moissonner, de cueillir ce

qu'il doit rendre avec usure, et de pressentir la reconnaissance qu'un jour il vous devra ! Ah, mon père, ils se sont bien gardés, vos flatteurs, de vous parler de ce bonheur !

LE ROI, foiblement ému.

O mon fils, mon fils ! tu te condamnes toi-même. Ce bonheur que tu me peins si bien, tu ne me le fis jamais sentir.

CARLOS.

O ciel ! — vous-même m'avez banni de votre cœur comme de vos conseils. Jusqu'ici, jusqu'à ce jour, je n'y fus point admis ; vous ne m'avez pas accordé la moindre part au gouvernement : jusqu'ici le prince héréditaire d'Espagne fut un étranger, un prisonnier sur le sol dont il doit un jour devenir le maître. Etoit-ce juste ? Que de fois, mon père, que de fois je baissai les yeux en rougissant, quand j'apprenois de la bouche de vos ambassadeurs ce qui se passoit de nouveau à la cour d'Aranjuez. « Ah ! disois-je en plaisantant, le cœur plein d'admiration, sans doute mon père ne met tant de secret dans les affaires d'état, que pour surprendre mieux son fils au jour du couronnement » !

LE ROI, jetant sur lui un regard sérieux.

Carlos, tu me parles souvent de ces temps où ton père ne sera plus.

CARLOS.

Non ; le ciel m'en préserve ! mais de ces temps

où il me sera permis d'être un homme. A qui la faute, si je ne puis l'être qu'à cette époque?

L E R O I.

C'est un emploi bien honorable , mon fils , que tu remplis auprès de moi. Tu sembles calculer les momens qui me restent encore à vivre , et par reconnaissance tu ne fais que rappeler la mort à celui qui te donna la vie.

C A R L O S , l'interrompant avec feu.

Occupez - moi , mon père , occupez - moi dignement , et que votre règne soit éternel.

L E R O I.

Il n'est pas temps encore. Ta jeunesse , ton ardent caractère ne feroient que mettre le trouble par-tout.

C A R L O S.

Occupez-moi , mon père. Bouillant , impétueux , dans la vigueur de l'âge , et fils du roi Philippe , je n'ai rien construit , rien détruit dans ce monde. Je suis éveillé , je me sens enfin ; le destin qui me fit naître pour le trône m'a tiré de mon sommeil léthargique , et les heures perdues de ma jeunesse m'accusent hautement. Il est venu ce beau moment , qui me redemande avec usure le temps que j'ai perdu ! L'histoire me rappelle la gloire de mes aïeux , et la voix tonnante de la renommée ne m'a point laissé ignorer la vôtre. Le temps est venu de m'ouvrir à mon tour les barrières de l'honneur. —

Mon Roi, oserois-je vous exprimer le vœu qui m'a conduit devant vous ?

LE ROI.

Encore une prière ! Parlez, quelle est-elle ?

CARLOS.

Chaque jour la sédition s'accroît dans le Brabant : l'opiniâtreté des rebelles demande une forte, une sage résistance. Pour les dompter, le Duc doit marcher vers la Flandre à la tête d'une armée, et muni des pouvoirs souverains de son roi. Que cet emploi est honorable ! et quel autre seroit plus propre à faire connoître le fils de Philippe, le petit-fils du plus grand empereur du monde ? Sire, confiez-moi cette armée : je suis aimé des Flamands, et ma tête vous répond de leur fidélité.

LE ROI.

Y songes-tu ? cet emploi exige un homme....

CARLOS.

Oui, mon père, un homme seulement ; mais un homme humain, et c'est ce que d'Albe ne fut jamais.

LE ROI.

La terreur seule peut arrêter les progrès de la rébellion : la compassion seroit imprudence. Ton ame est sensible, mon fils ; le Duc est craint : renonce à ta prière.

CARLOS.

Envoyez-moi en Flandre, à la tête de votre

armée. Le nom de Philippe, qui devancera ses étendards, triomphera d'avance, là où les bourreaux du Duc ne feront que dévaster. Je vous le demande à genoux, ne me refusez pas, c'est la première grace que je vous demande. Mon père, confiez à mes mains le sort de la Flandre.

LE R O I, après une longue pause, pendant laquelle il jette sur Carlos un regard pénétrant.

Et en même temps la meilleure armée à ton ambition. — Le poignard à mon assassin ?

C A R L O S, reculant épouventé.

O Dieu ! sont-ce-là les progrès que j'ai faits sur votre cœur ? Est-ce-là le fruit d'un entretien si long-temps désiré ? (après quelques réflexions, d'un air sérieux et radouci :) Parlez-moi avec plus de douceur ; ne me renvoyez pas ainsi. Blessé cruellement et par vos reproches et par vos soupçons, l'âme navrée de douleur, je ne saurois vous quitter dans cet état. Au nom du ciel ! parlez-moi avec plus de douceur ; faites quelque chose qui puisse ranimer ma tendresse filiale, qui puisse m'attacher éternellement à vous. Agissez envers moi avec plus de bonté ; c'est mon seul, mon dernier espoir. La reconnaissance seule peut sauver ma vertu.

LE R O I, l'interrompant d'un air sévère et impérieux.

Sauver ta vertu ?

C A R L O S, épouventé.

O ciel ! qu'ai-je dit ? — Ah, mon père ! pardonnez, j'étois hors de moi. — Non, je ne puis le con-

cevoir, je ne puis supporter avec la fermeté d'un homme ce refus, ce refus affreux. Maintenant, laissez-moi sortir. Trompé dans mon attente, déchu de mon espoir le plus doux, je sors de votre présence. Albe et Domingo vont triompher, tandis que votre fils a gémi en vain prosterné dans la poussière. La foule tremblante des courtisans et la pâle troupe des moines, étoient témoins de la promesse solennelle que vous m'aviez faite de m'entendre. Ne me faites pas rougir; ne blessez pas mon cœur jusqu'à me rendre le jouet de toute la cour; ne lui prouvez pas que d'autres jouissent de faveurs que Carlos seul n'a pu obtenir de vous. Pour preuve de l'estime que vous daignez m'accorder, envoyez-moi en Flandre avec l'armée.

L E R O I.

Ne renouvelle plus cette demande, ou crains toute ma colère.

C A R L O S.

Je m'y expose, et j'ose encore vous prier pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre. Je veux et je dois abandonner l'Espagne. Mon amé est atteinte d'un mal que personne ne soupçonne. Je ne puis plus respirer sous le ciel de Madrid; il pèse trop sur mon cœur. La fuite seule, un climat étranger, peuvent calmer la douleur de mon amé abattue. Envoyez-moi promptement en Flandre.

L E R O I, avec une modération affectée.

Des maux pareils aux tiens, mon fils, exigent

de grands soins , et ne peuvent se guérir que sous les yeux du médecin. Tu resteras en Espagne , et le Duc partira pour la Flandre.

C A R L O S , hors de lui-même.

Qu'entends-je ? Grand Dieu , venez à mon secours !

L E R O I .

Arrête. Que veulent dire ces traits , ces yeux enflammés de colère ?

C A R L O S , d'une voix tremblante.

Mon père , votre arrêt est-il irrévocable ?

L E R O I .

Il est émané du roi.

C A R L O S .

Tout est fini. (Il veut s'éloigner.)

L E R O I le regarde quelque temps en silence et le rappelle.

Infant , ton départ de ces lieux n'est ni respectueux ni modeste.

C A R L O S .

Non.

L E R O I .

Non !

C A R L O S .

Car il me sembloit voir à l'instant le testament de l'empereur votre père fumant sur un bûcher.

L E R O I , épouventé.

Que veux-tu dire ?

CARLOS.

Un grand homme, un empereur si accompli ! et j'oserois me plaindre, moi qui ne suis rien ? — Je reçois, mais il donna, lui. — Ah ! que je suis bien éloigné encore d'être un fils aussi bon qu'il fut un excellent père ! (il sort.)

LE ROI se couvre le visage et frappa sa poitrine.

Ta main, ô ciel, s'appesantit trop sur moi ! Mon fils ! mon fils !

SCÈNE III.

LE ROI reste quelque temps absorbé dans de sombres réflexions ; LE DUC D'ALBE s'approche.

L. E. R. O. I.

Du c, à chaque moment soyez prêt à partir pour Bruxelles.

A L B E.

Sire, tout est prêt.

L. E. R. O. I.

Vos pouvoirs, signés de moi, sont dans le cabinet. En attendant, prenez congé de la Reine, et montrez-vous, pour votre départ, à l'Infant.

A L B E.

Je viens de le voir sortir furieux de cette salle. Mais vous même, Sire, vous paraissez agité, profondément ému. — Peut-être cet entretien....

L E R O I , après avoir fait quelques pas .

Vous regardoit. (attachant ses yeux sur lui) Soyez tranquille , Duc. La première opinion que j'eus de vous , ne se démentira jamais. (Le Duc devient pensif, le Roi le regarde toujours avec beaucoup d'attention.) Le Prince n'est pas votre ami.

A L B E .

Je suis glorieux de partager ce sort avec mon roi.

L E R O I , sombre.

Je ne savois pas ce que je pouvois avoir à partager avec le duc d'Albe. — Je puis apprendre avec plaisir que Carlos hait mes conseillers , mais je vois avec peine qu'il les méprise. (D'Albe pâlit, et veut répondre.) Point de réponse maintenant. Je vous permets de vous réconcilier avec le Prince.

A L B E .

Sire, je suis soldat et chevalier.

L E R O I .

L'Infant est fils de votre roi. — Je vous laisse à vous-même le soin de juger lequel des deux doit céder à l'autre. — Mais, dites-moi, qui me parla le premier des projets coupables de mon fils? Je vous écoutai alors, et lui, je ne voulus point l'entendre. J'aurai des preuves, Duc. Désormais Carlos s'approchera plus près de mon trône. Allez.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un vestibule de l'appartement de la Reine.

DON CARLOS entre par la porte principale en parlant à UN PAGE. Les gens de la cour, qui se trouvoient dans l'antichambre, se retirent à son approche.

CARLOS.

UNE lettre à mon adresse! — Une clef! — et toutes deux remises avec tant de mystère! (au page) Approche. De qui les as-tu reçues?

LE PAGE, d'un air mystérieux.

D'une dame qui aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, reculant.

D'une dame? (il l'examine plus attentivement) Comment? — Qui es-tu donc?

LE PAGE.

Un page de la Reine.

CARLOS, épouvanté, marchant à lui, et lui mettant la main sur la bouche.

Ciel! arrête; tais-toi; je sais tout. (il rompt brusquement le cachet, et se retire à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps le duc d'Albe passe près du Prince sans être aperçu de lui, et entre dans l'appartement de la Reine.)

Carlos tremble, rougit et pâlit tour-à-tour. Après qu'il a lu, il est long-temps muet, et a les yeux fixés sur la lettre; enfin il se tourne vers le page :) Elle-même t'a remis cette lettre ?

LE PAGE.

Elle-même.

CARLOS.

Elle-même t'a remis cette lettre ? O ciel ! est-il possible ? Je n'ai jamais vu une ligne écrite de sa main. Parle : je dois te croire puisque tu me l'assures ; parle-moi avec franchise, ne me trompe pas.

LE PAGE.

Moi, vous tromper !...

CARLOS jette les yeux sur la lettre, et examine le page avec beaucoup d'attention ; il semble se défier de lui.

As-tu encore des parens ? Ton père sans doute sert le Roi, il est né en Espagne ?

LE PAGE.

Il tomba dans les champs de Saint-Quentin, colonel de la cavalerie du duc de Savoie, et se nommoit Alonzo comte de Hénarès ?

CARLOS prend le page par la main, et tient les yeux attachés sur lui.

Le Roi t'a remis cette lettre ?

LE PAGE, avec sensibilité.

Ah, Prince ! pouvez-vous soupçonner....

CARLOS.

Tu pleures ? ah ! pardonne-moi, (il lit) « Cette

» clef ouvre les appartemens intérieurs du pavillon
 » de la Reine. L'extérieur est voisin d'un cabinet
 » à l'abri de toute surprise. Ici l'amour peut fran-
 » chement et hautement avouer ce que jusqu'ici il
 » n'osa exprimer que par des regards ; ici l'amant
 » timide sera écouté, et l'amant discret récom-
 » pensé ». (comme revenu d'une espèce de stupeur) Non,
 ce n'est point un songe. Je suis aimé, je le suis ; je
 suis le plus fortuné de tous les mortels, je suis aimé.
 (comme hors de lui, et élevant les bras vers le ciel) Dieu !
 pourquoi, dans le transport de ma joie, ne suis-je
 pas maître de cet univers, pour le mettre à ses
 pieds !

LE PAGE.

Prince, venez : je vous conduirai....

CARLOS.

Ah ! laisse-moi respirer, Tous les frémissemens
 de la joie ont ébranlé mes sens. Aurois-je pu jamais
 me flatter d'un espoir aussi doux ? aurois-je pu y
 songer seulement ? quel mortel s'accoutumeroit si
 promptement à cet excès de bonheur qui le rend
 semblable aux dieux ? qui étois-je, et qui suis-je
 maintenant ? tout est changé autour de moi. Un
 autre ciel m'éclaire, un autre soleil me luit. Ce
 n'est plus ce monde que je voyois autour de moi,
 ce monde où je n'étois destiné qu'à verser des lar-
 mes ; un nouvel univers s'offre à mes regards. Ma
 vie n'étoit qu'un songe ; ce songe a disparu, je suis
 éveillé. Elle m'aime ! oh, laisse-moi, — laisse-moi,

par-tout, à Madrid, à la cour, dans le royaume, publier ma joie et l'excès de mon bonheur! (il veut s'en aller.)

L E P A G E.

O ciel! qu'allez-vous faire? vous oubliez donc....

C A R L O S , frappé d'une terreur soudaine.

Le Roi, mon père! (il regarde en rougissant autour de lui, et commence à se recueillir.) Ah! cela est affreux! — Oui, mon ami, tu as raison, je te rends grâce, je n'étois plus à moi-même. — Que je sois forcé de taire mon bonheur, de le renfermer dans le fond de mon ame, voilà, voilà qui est affreux. L'or, dit-on, n'est renfermé que dans les abîmes les plus cachés du sein de la terre. Oui, je me garderai de révéler le secret de mon cœur; je craindrai de respirer. (prenant le page par la main) Ecoute; que ce que tu as vu aujourd'hui demeure à jamais, comme dans un tombeau, enseveli au fond de ton cœur. Maintenant, pars. Je m'y trouverai. Sors, on pourroit nous surprendre. (le page veut sortir) Ecoute, encore un mot. (le page revient. Carlos lui pose une main sur les épaules, et le regarde d'un air sérieux.) Tu emportes de ces lieux un mystère semblable à ces poisons d'une force extraordinaire qui brisent le vase qui les reçoit. Ne t'approche pas de trop près du trône ni des regards curieux de l'oisif courtisan. Sache te contenir. Que ton esprit ignore ce que ton cœur recèle. Sois semblable au porte-voix qui reçoit le son, le rend, et n'entend rien lui-même. Tu es jeune, sois-le tou-

jours, et même affecte de l'être. Ah ! que celle qui m'écrit a agi sagement de t'avoir choisi pour ce message. Le Roi ne trouvera pas ici de délateurs.

L E P A G E.

Et moi, Prince, je serai fier de connoître un secret que le Roi ignore. Je suis plus riche que lui.

C A R L O S.

Jeune insensé ! voilà précisément ce qui doit te faire trembler. — S'il arrive que nous nous rencontrions en public, n'approche de moi que d'un air craintif et respectueux. Que la vanité ne te séduise jamais au point de faire remarquer les bontés que j'ai pour toi. Ton plus grand crime, mon ami, seroit de me plaire. Ce que tu auras désormais à me dire, ne l'exprime jamais par des paroles, ne le confie jamais à tes lèvres. Ne te sers pas de la voie ordinaire qui transmet la pensée, ne la laisse parvenir jusqu'à moi que par mille détours inconnus au reste des mortels. Tes gestes, tes signes, tes regards m'en apprendront assez. L'air que nous respirons, le ciel qui nous éclaire, tout, tout appartient à Philippe. Tout a des oreilles, des yeux qui sont payés par lui. — On vient. (L'appartement de la Reine s'ouvre. Le duc d'Albe paroît.) Sers, nous nous reverrons.

L E P A G E.

Prince, ne manquez pas de vous rendre à l'appartement indiqué. (il s'en va.)

C A R L O S.

C'est le Duc. — Non, non, je m'y trouverai.

S C E N E V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE.

PRINCE, deux mots.

CARLOS.

Je ne puis.... je ne puis.... une autre fois....
 (Il veut s'en aller.)

ALBE.

Ce lieu sans doute n'est pas le plus convenable.
 Peut-être préférez-vous, Prince, de me donner un
 moment d'audience dans votre appartement ?

CARLOS.

Pourquoi? Non.... ici.... parlez, expliquez-vous.

ALBE.

Vous n'ignorez pas, Prince, ce qui me conduit
 devant vous ; je viens vous rendre grace.

CARLOS.

A moi!... pourquoi?... le duc d'Albe me rendre
 grace!...

ALBE.

Oui, Prince, car à peine aviez-vous quitté l'ap-
 partement du Roi, que j'ai reçu ordre de partir
 pour Bruxelles.

CARLOS.

Pour Bruxelles! Oui, je sais.

A L B E.

A quel autre qu'à vous, Prince, pourrois-je
devoir cette faveur du Roi ?

C A R L O S.

Non pas à moi. Je le répète, non pas à moi,
vous vous trompez. Partez, Duc, partez, et que le
ciel vous inspire.

A L B E.

Vous n'avez rien de plus à me dire, Prince ?
vous m'étonnez. Vous n'avez point d'ordres à me
donner pour la Flandre ?

C A R L O S.

Quoi donc ? — Quels ordres pour la Flandre ?

A L B E.

Il sembloit, il y a peu de jours, que le sort de
ces pays exigeoit la présence de don Carlos.

C A R L O S.

Il est vrai. — Autrefois on pensoit ainsi, mais
aujourd'hui tout est changé, tout est bien, très-
bien, au mieux.

A L B E.

J'entends avec surprise. . . .

C A R L O S.

Vous êtes un grand général, tout le monde le
sait. L'envie même est forcée de l'avouer. Moi, —
moi je ne suis qu'un jeune homme. Le Roi a pensé
ainsi. Le Roi ne se trompe pas, ne peut se trom-
per. Je le vois maintenant, je suis content, et c'en

est assez pour cette fois. Vous pouvez partir; d'ailleurs je ne puis m'arrêter plus long-temps. — Je suis pressé, nous nous verrons demain, ou si vous voulez, lorsque vous serez de retour de Bruxelles.

A L B E.

Après dix ans ?

C A R L O S.

Partez. Je ne doute pas que le bruit de vos victoires ne retentisse bientôt à nos oreilles, et que vous ne vous rendiez digne de toute notre confiance.

A L B E, avec aigreur.

Digne de votre confiance ! moi ? qui n'ayant nulle idée d'un sentiment délicat....

C A R L O S, avec dignité et fierté.

Vous êtes sensible, Duc, — et avec raison. J'aurais dû, je l'avoue, avoir plus de ménagement pour vous, et ne point vous combattre avec des armes auxquelles vous étiez hors d'état de résister.

A L B E.

Moi, hors d'état ?

C A R L O S lui présente la main en souriant.

Duc ! je suis fâché que le temps ne me permette pas de terminer ce différent. Une autre fois, peut-être....

A L B E.

Prince, nous ne nous entendons pas; nous voyons les choses sous des rapports différens. Vous me

parlez comme si vous aviez vingt ans de plus, et moi je me reporte au temps où vous aviez ce même nombre d'années de moins.

CARLOS.

Eh bien !

ALBE.

Et je songe combien de nuits passées avec son épouse, votre mère, le Roi eût sacrifiées, pour avoir dès-lors à son service un bras tel que le mien. Le Roi n'ignore pas qu'il est plus aisé de perpétuer les monarques que les monarchies; qu'il est plus facile encore de donner des rois au monde, que des mondes aux rois.

CARLOS.

Il est vrai, Duc; j'en conviens. Cependant....

ALBE.

Il sait encore combien de flots de sang, de sang de ce peuple même il falloit verser, pour que vous pussiez un jour être son roi.

CARLOS.

Il est vrai, très-vrai; et vous avez dit en deux mots tout ce que l'orgueil du service peut opposer à l'orgueil de la fortune. Cependant, que voulez-vous dire, Duc?

ALBE.

Malheur à l'enfant d'un roi encore au berceau, qui se rit des protecteurs de sa foible existence! Il s'endort mollement au sein de nos victoires: il voit l'éclat du trône, et non les cicatrices des guerriers

qui le lui ont conquis. — Ce glaive dicta les loix espagnoles à des peuples étrangers; il précéda l'étendard de la croix, et traça dans des régions païennes et sauvages, des sillons sanglans, prêts à recevoir les semences de la foi. Dieu jugeoit dans le ciel, et moi sur la terre.

C A R L O S.

Dieu ou le démon du fanatisme, n'importe; vous étiez son bras droit, je le sais; mais n'en parlons plus. Je voudrois pouvoir me défendre de certains ressouvenirs. — J'honore le choix de mon père; il a besoin d'un duc d'Albe: ce n'est pas non plus parce qu'il en a besoin que je lui porte envie. Vous êtes un grand homme.... cela peut être; je veux le croire: je crains seulement que, pour le malheur de l'humanité, vous ne soyez venu de quelques milliers d'années trop tôt dans ce monde. Un homme semblable à d'Albe, n'y devoit paroître qu'à la fin des siècles; lorsque la fœule des crimes de toute espèce auroit lassé la longue patience du ciel, lorsque la mesure des iniquités humaines auroit été à son comble: lorsque le ciel irrité auroit eu besoin d'un vengeur, d'un ange exterminateur, il l'eût trouvé en vous, et vous, — vous eussiez été alors à votre place. Mais aujourd'hui! — O Dieu! ô superbes contrées! ô ma Flandre! il n'y faut plus penser. Cessons cet entretien.

A L B E.

Prince, il est plus généreux, plus humain de

sacrifier des hommes au genre-humain, que d'aimer des hommes qui le mettent en péril. Le ciel nous donna lui-même un exemple : pour purifier le monde, il le submergea ; il créa la peste.

CARLOS.

La peste est votre symbole, je le sais ; la terreur et la destruction vos maximes favorites, et les bases de votre puissance. On dit que vous partez muni de sentences de mort signées d'avance par le Roi ? Cette prévoyance est louable, sans doute, vous ne trouverez plus d'obstacles à vos projets. O mon père, que je compris mal tes intentions ! je t'accusais en secret parce que tu m'as refusé un emploi qui demande le cœur d'un tigre, la cruauté d'un bourreau. Je te rends grâce de ton refus ; un pareil poste n'appartenoit qu'à d'Albe.

ALBE.

Prince, ce mot mériterait....

CARLOS.

Quoi ?

ALBE.

Ce que votre rang me défend d'exiger.

CARLOS, s'armant.

Vengeance ? Je la demande moi-même. — Armez-vous, Duc.

ALBE, froidement.

Contre qui ?

CARLOS, se précipitant sur lui.

Défendez-vous, ou je vous perce le sein.

A L B E tire son épée.

Eh bien ! puisqu'il le faut. — (ils combattent.)

S C È N E V I.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

L A R E I N E , épouvantée, sort de sa chambre.

QUE vois-je ? des épées nues ! (au Prince, d'une voix impérieuse) Carlos !

C A R L O S , frappé par la présence de la Reine , laisse tomber le bras , et reste muet. Il se précipite ensuite vers le Duc , et l'embrasse.

Réconcilions-nous , Duc : que tout soit oublié. (Il se jette aux pieds de la Reine , se relève brusquement , et sort éperdu.)

A L B E reste immobile de surprise , et les observe avec la plus grande attention.

Tout cela est inconcevable !

L A R E I N E , après un moment d'irrésolution , se retire lentement vers sa chambre , et se retourne à la porte.

Duc d'Albe ! (le Duc la suit dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente un cabinet de la princesse d'Eboli.

LA PRINCESSE D'EBOLI, UN PAGE.

(La Princesse, vêtue avec beaucoup de goût, mais simplement, joue du luth et chante, lorsque le page vient.)

EBOLI.

VIENT-IL ?

LE PAGE.

Êtes-vous seule ?

EBOLI.

Vient-il ? parle, parle.

LE PAGE.

Je suis surpris de ne pas le voir déjà ici. Il doit paroître à l'instant.

EBOLI.

Est-il bien vrai ?....

LE PAGE.

Il suit mes pas. — Ah ! Princesse, que vous êtes aimée ; jamais personne ne le fut autant que vous. De quelle scène j'ai été témoin !...

E B O L I l'attire à elle avec impatience.

Tu lui as parlé ? qu'a-t-il dit ? réponds-moi. A-t-il deviné la personne qui lui a envoyé la clef ? en a-t-il deviné une autre ? parle. Ah ! que tu me fais languir !

L E P A G E.

Princesse, permettez donc.... je lui ai remis le billet et la clef dans l'antichambre de la Reine. Il a été surpris quand je lui ai dit qu'une dame m'envoyoit.

E B O L I.

Il a été surpris ? Continue, continue.

L E P A G E.

Je voulois en dire davantage ; mais alors, tout en pâissant, il a rompu le cachet de la lettre, il me regardoit avec des yeux menaçans, en disant : Je sais tout. Enfin il a lu la lettre, et a commencé à trembler.

E B O L I.

Je sais tout, je sais tout, a-t-il dit ?

L E P A G E.

Oui. Puis il a demandé plusieurs fois si vous m'aviez remis cette lettre vous-même ?

E B O L I.

Moi-même ? Il m'a donc nommée ?

L E P A G E.

Non, il n'a pas prononcé votre nom. Il crai-

gnoit, m'a-t-il dit, les espions qui rapportent tout au Roi.

E B O L I , surprise.

Les espions ?

L E P A G E .

Qu'il importoit beaucoup au Roi d'avoir connoissance de cette lettre.

E B O L I .

Au Roi ? As-tu bien entendu ? au Roi ! Est-ce-là l'expression dont il s'est servi ?

L E P A G E .

Oui ; il a appelé, cette lettre, un mystère dangereux, il m'a recommandé la plus grande prudence dans mes paroles, et même dans mes regards, afin que le Roi n'ait aucun soupçon.

E B O L I , après quelques réflexions, surprise et étonnée.

Tout concourt à me convaincre, — oui, — il sait sans doute, il connoît cette aventure. — Cela est étonnant ! — mais qui a pu l'en instruire ? comment a-t-il pu deviner ? Puis-je encore le demander ? rien n'échappe aux regards perçans de l'amour, mais parle, continue. . . . Que disoit-il encore ?

L E P A G E .

Que son bonheur étoit si grand qu'il en étoit effrayé, qu'il n'auroit jamais osé s'en flatter, et ce qu'il disoit encore de la clef, — mais malheureusement le Duc, en ce moment, est entré dans la salle, et nous a forcés. . . .

E B O L I,

Eh ! que nous fait le Duc ? parle de la clef ; qu'a-t-il dit de la clef ?

L E P A G E,

Qu'elle étoit celle du paradis,

E B O L I,

Où donc est-il ? pourquoi ne paroît-il pas ? ne t'a-t-on pas trompé ?

L E P A G E,

Peut-être le Duc....

E B O L I,

Encore le Duc ? Qu'a-t-il à faire ici ? qu'a de commun ma tranquille félicité avec le bruit éclatant des armes ? Ne pouvoit-il pas le laisser ou le renvoyer ? Ton Prince connoît aussi peu l'amour que le cœur des femmes , il ne connoît pas le prix de chaque minute....

L E P A G E, avec sensibilité.

Ah , Princesse ! vous outragez l'amant le plus tendre....

E B O L I, rougissant de plaisir, et le frappant sur les joues.

Jeune homme ! qui t'a si bien instruit ?

L E P A G E, avec enthousiasme.

Ah ! si vous saviez combien il est grand, généreux, et bon. Quel dommage ! qu'il soit destiné à régner sur un trône. — Il eût régné sur tous les

cœurs, et moi aussi un jour j'aurois peut-être trouvé en lui un frère.

EBOLI se détourne, et essuie quelques larmes pendant qu'elle serre les mains du page.

Et tu ne me parles pas de la récompense que je te dois pour ce service? (elle prend sur une table un ceinturon garni de brillans, et le remet au page.) Jeune homme, tu te souviendras de moi quand tu porteras les premières armes. Mais, on vient, c'est lui, sans doute. Sors, c'est le Prince. (le page sort) Où donc est mon luth? Il doit me surprendre; mon chant doit indiquer....

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE D'EBOLI, DON CARLOS.

(La Princesse se jette sur une ottomane, et joue une ballade. Carlos se précipite dans le cabinet, reconnoît la Princesse, et reste immobile comme frappé de la foudre.)

CARLOS.

O CIEL! où suis-je?

EBOLI laisse tomber le luth, et va au-devant de lui.

Ah, Prince! est-ce bien vous?

CARLOS, dans un désordre affreux.

Où suis-je! ô ciel! Affreuse méprise! je me suis trompé.

Trompé ! en pénétrant jusque dans l'appartement d'une femme que vous saviez être seule ?

CARLOS, hésitant.

Pardonnez, Princesse, il étoit ouvert.

EBOLI.

Vous vous trompez, Prince. Comment avez-vous pu parvenir jusqu'ici ?

CARLOS, troublé.

Le hasard m'a conduit en ces lieux. J'entends jouer du luth. N'étoit-ce pas un luth ? (il regarde de tous côtés) Oui ; le voici justement. J'aime cet instrument jusqu'à la fureur, je suis toute oreille quand je l'entends. Une clef, que je portois sur moi, me sert heureusement, et je me précipite dans ce cabinet, pour voir de près l'aimable personne dont les sons enchanteurs avoient pénétré jusqu'à mon ame.

EBOLI.

Charmante curiosité ! qui pourtant s'est bientôt affoiblie, comme je vois. (après quelque silence, et avec expression) Ah ! je dois estimer l'homme discret, qui cherche mille détours pour épargner au moins à une femme la honte de rougir.

CARLOS.

Princesse, je sens moi-même que j'aggrave mes torts au lieu de les diminuer. Laissez-moi un rôle que je suis malheureusement destiné à remplir.

Vous cherchiez dans ce cabinet une retraite à l'abri de toute surprise, vous vouliez, loin des hommes, y être quelques momens entièrement à vous-même. Né malheureux, je me montre, et aussitôt ce beau songe est troublé. Souffrez donc que par une fuite soudaine....

E B O L I , frappée de surprise , mais prenant bientôt un air assuré.

Prince, pouvez-vous à ce point?....

C A R L O S .

Je sens le motif de votre retraite dans ce cabinet, et je respecte infiniment votre modeste embarras. Malheur à l'homme dont le trouble d'une femme encourage l'audace. Je suis timide, moi, quand une femme tremble devant moi.

E B O L I .

Est-il possible! un jeune homme, le fils d'un roi, scrupuleux jusqu'à ce point! timide devant une femme! Oui, Prince! maintenant vous pouvez rester, je vous en prie moi-même. Ma vertu se rassure près de tant de vertus. De mille autres, sans doute, avec les mêmes moyens de s'introduire ici, nul n'auroit eu la même générosité. Mais cessons cet entretien, ne consomons pas en paroles ce moment précieux que le hasard vous a procuré. Savez-vous, Prince, que votre apparition soudaine m'a surprise au moment où je jouois mon ariette favorite. (elle le conduit vers le sofa, et reprend son luth.)

Je la jouerai encore. Votre punition sera de m'entendre.

CARLOS s'assied, avec quelque contrainte, à côté d'elle.

Cette punition est aussi douce pour moi que l'étoit ma faute. — Et vraiment le sujet en étoit si beau, si touchant, que je l'entendrois avec plaisir une seconde fois.

E B O L I.

Quoi? vous avez tout entendu? Cela est affreux. — L'amour, je crois, en étoit le sujet?

C A R L O S.

Et, si je ne me trompe, le bonheur d'une femme. Mais son cœur est-il aussi heureux que sa bouche a su l'exprimer?

E B O L I.

Et vous en doutez?

C A R L O S, d'un air sérieux.

Je doute que Carlos et la princesse Eboli s'entendent quand l'amour est le sujet de leur entretien. (la Princesse est interdite. Il s'en aperçoit et continue avec une légère galanterie.) Eh! qui pourroit croire qu'une passion profonde ait fait des ravages dans votre cœur, tandis que la fraîcheur et la beauté colorent ces joues! La princesse Eboli peut-elle soupirer en vain? Non, celui qui aime sans espoir connoît seul l'amour.

E B O L I, avec sa gaité précédente.

Ah, Prince! que dites-vous? — Quel malheur

semble vous poursuivre, et sur-tout aujourd'hui ? (le prenant par la main, et d'un air caressant) Prince, vous n'êtes pas content, votre cœur souffre. Est-il possible que vous ne soyez pas heureux ? Vous doué de tous les dons de la nature, vous qui pouvez prétendre à tous les plaisirs, à toutes les jouissances de la vie ? vous le fils d'un grand roi, et peut-être plus encore, puisque dès l'âge le plus tendre vous effaciez par tant de qualités naturelles l'éclat du trône qui vous est destiné ; vous qui avez captivé les suffrages de cette aimable moitié du genre humain, des femmes, dont le jugement décide sans appel et sans contradiction du mérite et de la gloire des hommes ; vous qui n'aviez qu'à paroître pour vaincre, qui par votre seule présence enflamiez tous les cœurs tandis que le vôtre restoit froid et insensible, qui n'aviez qu'à aimer pour jouir aussi-tôt de la félicité suprême ! et cet homme à qui la nature avare pour les autres a prodigué tant de dons, peut être malheureux ? O ciel ! toi qui lui donnas tout, pourquoi lui refusas-tu des yeux pour voir ses conquêtes !

CARLOS, qui pendant tout ce temps étoit absorbé dans ses réflexions, et que le silence de la Princesse fait revenir à lui, se lève tout-à-coup.

Princesse, cela est charmant, admirable ! Chantez-moi encore ce passage. . . .

E B O L I le regarde avec étonnement.

Carlos, où étiez-vous donc ? à quoi pensiez-vous ?

C A R L O S se lève encore.

Ah Dieu! vous me rappelez. — Je dois, — je dois partir à l'heure même.

E B O L I le retient.

Où donc allez-vous ?

C A R L O S , dans un trouble extrême.

Là, là, vous le savez bien. — Mais, non, non, vous ne savez pas. — Je vais sortir, — respirer librement. — Ma situation est affreuse.

E B O L I le retient avec violence.

Qu'avez-vous? pourquoi cette conduite extraordinaire? (Carlos reste et devient pensif; elle saisit ce moment pour l'attirer sur le sofa.) Vous avez besoin de repos, cher Carlos, vous êtes agité. Calmez-vous, chassez ces noires idées. Peut-être vous-même ignorez-vous ce qui accable votre cœur, et si vous le saviez, — aucun cavalier de la cour, aucune dame ne seroit-elle digne de le guérir, de connaître du moins....

C A R L O S , distrait.

Peut-être la princesse Eboli....

E B O L I , avec gaieté et promptitude.

Seroit-il possible ?

C A R L O S .

Donnez-moi une lettre pour mon père, une lettre de recommandation. On dit que vous pouvez beaucoup sur lui.

E B O L I.

Qui vous l'a dit ? (Ah ! c'est donc le soupçon qui t'a rendu muet ?)

C A R L O S.

Sans doute, déjà tout est connu. Je suis résolu de partir à l'instant pour le Brabant. Mon père ne le veut pas ; ce bon père craint que les fatigues de la guerre, et le commandement d'une armée, n'affoiblissent ma santé.

E B O L I.

Vous me jouez, vous voulez m'échapper par ces détours. Parlez, regardez-moi de près. Celui qui ne songe qu'aux exploits militaires, peut-il s'abaisser au point de dérober aux dames des rubans, et... pardonnez-moi, (elle écarte légèrement la fraise de son collet qui renfermoit un ruban.) de les conserver avec tant de soin ?

C A R L O S, reculant de surprise.

Princesse, c'en est trop. Je le vois, je suis trahi, on ne peut vous tromper. Votre pénétration....

E B O L I.

Et vous êtes étonné ? Je pourrais, Prince, vous rappeler nombre de faits, d'anecdotes qui peut-être sont sortis de votre mémoire. Si depuis longtemps aucun geste, aucune parole, aucun souris de votre part n'a échappé à mon œil pénétrant, devez-vous être surpris de la découverte que je viens de faire ?

Que voulez-vous dire? quels sont donc ces secrets que mon cœur recèle et que vous connoissez?

EBOLI, d'un air sérieux.

Non, Prince, jamais je ne les révélerai. Réfléchissez mieux, voyez autour de vous; vous n'êtes pas ici dans les appartemens de la Reine. Vous restez interdit? vous rougissez? Ah! sans doute, qui pourroit être assez téméraire pour observer Carlos quand il croit que personne ne l'observe? qui l'a vu, au dernier bal de la cour, laisser la Reine au milieu de la danse, et se précipiter tout-à-coup au milieu des danseurs pour offrir sa main à la princesse d'Eboli? C'étoit sans doute une erreur que le Roi, qui vint à paroître au moment même, n'a pas manqué de remarquer.

CARLOS, avec un sourire ironique.

Quoi! lui aussi? Ah, Princesse, croyez que ce n'étoit pas par rapport à lui.

EBOLI.

Et cette scène qui se passa dans la chapelle de la cour, et qui sans doute n'est plus présente à votre mémoire. Vous étiez prosterné aux pieds de la mère du tout-puissant quand soudain, — étoit-ce votre faute? les vêtemens de quelques dames firent un léger bruit derrière vous. On vit alors trembler le fils courageux de Philippe : la prière expira sur ses lèvres. Dans le transport de la pas-

sion, il y avoit vraiment quelque chose de touchant, vous saisîtes la main glacée de la mère de Dieu, et vos baisers brûlans s'imprimèrent sur le marbre.

C A R L O S.

Vous vous trompez ; c'étoit la piété.

E B O L I.

Etoit-ce aussi la crainte de perdre qui engagea Carlos, jouant aux cartes avec la Reine et moi, à me dérober avec une adresse infinie, ce gant (Carlos tressaille et paroît embarrassé) que bientôt après, avec tant de grace, il jeta sur la table au lieu d'une carte.

C A R L O S.

O Dieu ! Dieu ! qu'ai-je fait ?

E B O L I.

Rien que vous deviez désavouer. — Que je fus agréablement surprise lorsqu'inopinément il me tomba dans les mains un billet que vous aviez caché dans ce gant ? Ah, Prince ! c'étoit la romance la plus touchante.

C A R L O S, l'interrompant.

Un morceau de poésie, rien de plus. Mon imagination ardente se plaît quelquefois à rassembler des idées bizarres que le même moment voit naître et mourir. Voilà tout, n'en parlons plus.

E B O L I, reculant étonnée et l'observant quelque temps à une certaine distance.

Non, non, c'en est trop. Je suis confondue, tous

mes moyens sont épuisés. On ne peut approfondir l'abîme du cœur humain. Toutes mes preuves tombent, éludées par votre adroite dissimulation. (elle se tait quelques momens) Mais, quoi! — c'est sans doute la plus douce jouissance, c'est le triomphe des hommes, de multiplier le nombre de leurs conquêtes, de deviner nos faiblesses et de nous cacher les leurs! — (elle s'approche du Prince, et le regarde incertaine.) Prince, daignez enfin m'en instruire. Je suis ici devant un homme dont il m'importe de connoître les sentimens, mais dont le cœur, malgré tous mes efforts, demeure fermé et impénétrable à mes regards.

C A R L O S.

Comme le vôtre l'est aux miens.

E B O L I.

Et bien, Prince! je suis enfin résolue à parler. Soyez mon juge. Vous êtes un homme généreux, un prince, un chevalier. Je me jette entre vos bras. Vous me sauverez, et si ma perte est jurée, si vous ne pouvez l'empêcher, du moins vous me plaindrez. (le Prince s'approche d'elle avec une surprise mêlée de crainte et d'intérêt.) Un des favoris de Philippe demande ma main, c'est Gomez, comte de Silva. Je lui suis promise et vendue par le Roi.

C A R L O S, avec feu.

Vendue par le Roi, encore vendue! O ciel! n'en parlez plus, vous m'avez blessé au cœur.

E B O L I.

Ecoutez tout. Ce n'est pas assez qu'on m'ait sacrifiée à la politique, on en veut encore à ma vertu, à mon innocence. Depuis long-temps ce roi voluptueux me poursuit, me persécute par des offres honteuses, par son infâme amour. Lisez cet écrit, il pourra démasquer ce saint homme. (Carlos prend le papier, et écoute la Princesse avec attention sans se donner la peine de le lire.) Qui pourra me sauver, Prince ? jusqu'ici ce fut ma fierté qui défendit ma vertu ; mais enfin....

C A R L O S.

Enfin elle succomba ? elle succomba ? Ah ! non, non, Dieu ! j'espère que non !

E B O L I, avec noblesse et fierté.

Qu'entends-je ? ma vertu succomber ! misérable supposition ! O foiblesse des esprits-forts, de comparer le bonheur de l'amour à une vile marchandise qui s'achète ! L'amour est le seul bien sur la terre qui ne peut être apprécié que par lui-même. L'amour est le prix de l'amour, c'est cet inestimable diamant que je dois donner ou enfouir sans en avoir jamais joui, semblable à ce fameux négociant qui, méprisant l'or du Rialto et la honteuse avarice des rois, rendit ses perles à la mer, trop fier pour les vendre au-dessous de leur valeur.

C A R L O S, à part.

O Dieu ! quelle femme !

Soit caprice ou vanité, n'importe; je ne partage point mes plaisirs; je donne tout à l'homme seul que mon cœur a choisi; je donne une fois seulement, mais pour jamais: mon amour ne rendra heureux qu'un seul; qu'un seul, mais il sera un dieu pour moi et par moi. Cette touchante harmonie des âmes, le baiser de l'amour, ces plaisirs qu'on goûte à l'ombre du mystère dans les bras de la volupté, cette magie enchanteresse et céleste de la beauté, sont les couleurs du même rayon, sont les feuilles d'une même fleur. Et je pourrais, insensée! en arracher une de son superbe calice pour la donner à un autre? je pourrais moi-même mutiler le plus bel ouvrage de la divinité, dégrader la majesté de la femme pour adoucir les derniers jours d'un vieillard voluptueux!

C A R L O S , à part.

Dieu! Madrid possédoit une telle femme, et c'est aujourd'hui seulement que je l'apprends?

E B O L I.

Depuis long-temps j'aurois abandonné la cour, le monde même, pour m'enterrer vivante dans le tombeau d'un cloître; mais un seul lien me retient, m'attache au monde, lien chimérique peut-être, mais qui m'est cher. J'aime, et... ne suis point aimée.

C A R L O S , s'approchant d'elle avec feu.

Vous l'êtes, j'en atteste le ciel! vous l'êtes, je vous le jure, et au-delà de toute expression.

E B O L I.

Vous le jurez ? Ah ! quel son de voix enchanteur ! Si vous le jurez , Carlos , je le crois , je le sens.

C A R L O S la prend tendrement dans ses bras.

Ah ! femme charmante , femme sensible autant qu'adorable , mes oreilles ne se lassent pas de vous entendre ni mes yeux de vous voir. Mon ame est étonnée , attendrie. Quel mortel auroit pu vous voir une seule fois , et pourroit se vanter de n'avoir jamais aimé ? Cependant que deviendrez-vous à la cour de Philippe , à cette cour infectée de moines et de prêtres ? ce climat n'est pas fait pour une ame aussi pure ; ils pourroient la corrompre. Oui , oui , ils pourroient vous séduire. Mais , non , ils ne vous séduiront pas ; ils n'y parviendront jamais. Je vous porte dans mes bras à travers l'enfer , s'il le faut. Je serai votre guide , votre appui , votre défenseur.

E B O L I , d'un regard rempli d'amour.

O Carlos ! que je vous connoissois peu ! que votre belle ame sait payer dignement tout ce qu'il m'en a coûté pour la connoître ! (elle prend sa main et veut la baiser.)

C A R L O S retire sa main.

Princesse , que faites-vous ?

E B O L I , avec grace et finesse , pendant qu'elle regarde sa main.

Que cette main est belle ! qu'elle est riche ! Prince , cette main a deux précieux dons à faire encore ;

un diadème et le cœur de Carlos; tous deux à une seule mortelle, à une seule! Quel présent superbe, et trop grand peut-être pour une seule mortelle! Ah! Prince, si vous pouviez vous résoudre à le partager? Les reines ne savent pas aimer. La couronne n'est rien aux yeux d'une véritable amante. Daignez donc aujourd'hui le partager, aujourd'hui, dans cet instant même; ou, l'auriez-vous déjà partagé? Ah! quel bonheur pour vous et pour elle! Puis-je la connoître cette heureuse mortelle?

C A R L O S .

Oui, vous la connoîtrez : vous saurez tout. J'ouvrirai mon cœur à la pure, à la simple nature. De toutes les femmes qui brillent à la cour de Philippe, vous êtes la plus digne de ma confiance, la première, la seule peut-être dont l'ame soit faite pour connoître la mienne. Eh bien! je ne puis le nier.... j'aime.

E B O L I .

Cruel! et cet aveu vous a tant coûté? Ah! j'étois digne de pitié lorsque vous me trouviez digne d'être aimée?

C A R L O S , surpris.

Qu'entends-je? que dites-vous?

E B O L I .

Me tourmenter, m'accabler ainsi! pousser la dissimulation au point de renier la clef!

C A R L O S .

La clef! la clef! (après une réflexion) Ah! j'entends.

Maintenant, je vois, je devine tout. O Dieu! (ses genoux chancellent, il s'appuie contre un siège et se couvre le visage.)

E B O L I , après un silence, fait un cri.

Ciel! qu'ai-je fait!

C A R L O S , avec une explosion de douleur.

Je me croyois au comble du bonheur, et je suis tombé dans un abîme horrible!

E B O L I , se couvrant le visage.

Quel mystère affreux je découvre!

C A R L O S se jette à ses pieds.

Princesse, je ne suis point coupable. L'amour, — une malheureuse méprise, — j'en atteste le ciel! je ne suis point coupable.

E B O L I le repousse.

Retirez-vous.

C A R L O S.

Je ne puis, je n'ose vous abandonner dans ce désordre effroyable.

E B O L I le repousse de nouveau.

Par générosité, par pitié, laissez-moi. Voulez-vous me voir expirer, sous vos yeux, de honte et de douleur? Eloignez-vous; votre présence m'est odieuse. (Carlos veut s'en aller) Rendez-moi ma lettre et ma clef. — Qu'avez-vous fait de l'autre lettre?

C A R L O S.

Quelle autre lettre?

E B O L I.

Celle du Roi.

C A R L O S , effrayé.

Du Roi?

E B O L I.

Que je vous ai confiée tout-à-l'heure.

C A R L O S.

Du Roi! et adressée à vous?

E B O L I.

O Dieu! ma confiance m'a perdue. (avec violence)
Rendez-moi cette lettre, rendez-la-moi.

C A R L O S la cherche, troublé.

Une lettre du Roi? adressée à vous?

E B O L I.

Par tout ce qu'il y a de sacré, rendez-la-moi.

C A R L O S.

Cette lettre qui doit démasquer un homme....

E B O L I l'interrompt.

Je me meurs. Rendez-la.

C A R L O S.

Qui parle d'offres honteuses, d'un amour infâme? Cette lettre....

E B O L I, se tordant les mains de désespoir.

Insensée! qu'ai-je fait?

C A R L O S la retrouve.

Ah! la voici. Elle vient du Roi? Princesse! cette circonstance change tout. Cet écrit est pour moi

d'un tel prix, que pour toutes les couronnes de Philippe je ne m'en dessaisirois pas.

EBOLI se jette au-devant de lui.

Grand Dieu ! je suis perdue si vous avez la bassesse. . . .

CARLOS revient, et avec dignité.

Si j'ai cette bassesse, alors, mais alors seulement, je vous permettrai de rougir de cet entretien.

(Il s'en va.)

S C È N E I X.

LA PRINCESSE EBOLI, surprise et désespérée, court après lui et veut le rappeler.

PRINCE ! encore un mot, daignez. — Il s'en va, il me méprise. Me voilà abandonnée, repoussée, rejetée, — (elle tombe sur une chaise) et c'est pour une autre ! Il aime, je n'en puis douter, lui-même a fait l'aveu de son amour. Mais quelle est donc la mortelle fortunée qui a su dompter son cœur ? — Tout ce que je puis entrevoir, c'est qu'il aime ce qu'il ne peut aimer sans crainte. Il cache sa passion au Roi. — Ne seroit-ce pas l'époux qu'il craindrait dans son père ? Quand je lui ai appris l'amour, les desseins de Philippe, la joie éclatoit dans tous ses traits, il sembloit triompher. — D'où vient que sa vertu sévère ne condamnoit pas cette conduite ? Qu'a-t-il à gagner si le Roi infidèle à son

épouse.... (elle s'arrête comme frappée d'une idée, arrache de son sein le ruban que Carlos lui a donné, l'examine et le reconnoit.) O ciel ! insensée que j'étois ! Maintenant mes yeux sont dessillés. Elisabeth ! ce nom m'apprend tout, ils s'aimoient long-temps avant que le Roi l'eût choisie pour épouse. Carlos ne me vit jamais sans elle. C'est elle qu'il aimoit quand je me croyois adorée. O fourberie affreuse ! femme perfide , et j'ai pu encore lui confier ma flamme ! (après une pause) Mais que veut , qu'espère le téméraire ? régner dans un cœur que le plus puissant monarque de la terre n'a pu captiver ? Oui , sans doute. S'il aimoit sans espoir , auroit-il résisté à mes instances ? — Il reçoit une clef. Persuadé que la Reine la lui envoie , il part , il vole , il arrive ici. Il croit donc la femme de Philippe capable de cet excès d'audace ? Ah ! tout est connu. Elle l'écoute , elle l'aime , elle brûle pour lui. Crédule que je suis ! je tremblois devant ce fantôme de vertu. Elle me sembloit un être supérieur , son éclat m'éblouissoit. J'enviois à sa beauté ce doux repos d'une ame exempte des passions humaines ; et ce repos n'étoit que simulé. Elle cherchoit à multiplier ces mêmes jouissances qu'elle affectoit de dédaigner , elle vouloit savourer à-la-fois toute la gloire de la vertu , et tous les plaisirs secrets et honteux du vice ! Non , cette hypocrisie ne restera pas impunie , j'en atteste le ciel ! La perfide ! je l'aimois , je la révérois. Allons , que le Roi soit instruit de tout , c'est à lui à me venger. (elle sonne.)

S C È N E X.

LA PRINCESSE EBOLI, UN PAGE.

E B O L I.

Y a-t-il conseil ce soir à la cour ?

L E P A G E.

Oui, madame; déjà l'on se réunit.

E B O L I.

Si tu vois le chapelain....

L E P A G E.

Le chapelain Domingo ?

E B O L I.

Prie-le de ma part de m'attendre jusqu'au moment où je pourrai être libre. — Je veux l'entretenir en secret.

L E P A G E.

J'obéis. (il sort.)

S C È N E X I.

LA PRINCESSE EBOLI, seule.

Et moi aussi, je ne suis pas entièrement abandonnée. Il me reste un ami, un amant; et quel amant encore ! le plus puissant des rois. Quelle autre ne se seroit pas crue heureuse de posséder la

moindre des faveurs qu'il vouloit m'accorder! On s'enorgueillit d'obtenir un de ses regards, et moi, je puis disposer de son cœur. — Ce cœur sans doute est peu fait pour l'amour; mais est-il donc bien vrai que l'amour seul peut récompenser l'amour? Ce sentiment d'ailleurs convient-il encore à mon honneur outragé? ma fierté ne doit-elle pas l'emporter sur le vœu secret de mon cœur? Ce qu'un homme m'a ravi, un roi seul peut me le rendre. Le faste et les grandeurs du trône pourront seuls m'étourdir sur l'excès d'une passion que ma vertu... (elle s'interrompt tout-à-coup , puis avec sensibilité :) Ma vertu! Le cruel! pour lui seul je l'avois conservée, et il me dédaigne! C'en est fait : amour, espérance, chimères vaines et séduisantes qui m'avez trompée trop long-temps, je vous bannis pour jamais de mon cœur. (elle sort.)

S C È N E X I I.

Le théâtre représente un appartement foiblement éclairé.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO se rencontrent.

D O M I N G O.

EST-CE vous, Duc? .

A L B E.

C'est vous, Domingo? tout-à-coup vous avez disparu du conseil. Je vous cherchois par-tout.

DOMINGO.

Le Roi me demande-t-il ?

ALBE.

Non ; je voulois vous parler. Mais — vous attendez quelqu'un. — Puis-je savoir ?

DOMINGO.

Que vouliez-vous me dire ?

ALBE.

J'ai fait aujourd'hui une découverte importante. Je viens vous la communiquer et vous demander votre avis.

DOMINGO.

Quelle est-elle ?

ALBE.

L'Infant et moi, nous nous sommes rencontrés aujourd'hui dans l'antichambre du Roi. Nous nous parlons, son discours m'offense, je réplique, la dispute devient sérieuse et bruyante. Nous mettons l'épée à la main. Attirée par ce bruit, la Reine ouvre tout-à-coup son appartement, se met entre nous deux, et jette sur le Prince un regard impérieux et confiant à-la-fois. Carlos demeure interdit, laisse tomber ses armes, vole dans mes bras, m'embrasse et disparaît.

DOMINGO.

Tout m'est suspect. Depuis long-temps mon cœur nourrit des soupçons que je n'ai osé confier à personne : il est des glaives à deux tranchans, des

amis incertains dont il faut se défier. Un mot échappé par hasard, souvent d'un confident vous fait un ennemi. — Je garde ce secret jusqu'à ce qu'il soit temps de le révéler. Mes yeux d'ailleurs peuvent m'avoir trompé. Je suis homme, je suis prêtre, mon devoir est de prêcher la paix et non la discorde. D'autres sermens, d'autres devoirs. Ceux du duc d'Albe peuvent lui imposer des obligations que mon état me défend de remplir; et fussé-je encore cent fois plus sûr que je ne le suis de tout ce que j'ai vu, je dois me taire.

A L B E.

Parlez, qu'avez-vous vu? la vraisemblance suffit. Que ne donnerois-je pas pour avoir le moindre indice!...

D O M I N G O.

Un indice? j'en ai la conviction: mais que prouveroit-elle devant les tribunaux? un témoignage, un mot échappé, un écrit, pèse plus dans la balance de la justice que le sentiment intime. — Quel malheur que nous soyons en Espagne!

A L B E.

Pourquoi?

D O M I N G O.

Dans toute autre cour la passion peut s'oublier: ici elle est avertie par des loix terribles. Les reines d'Espagne ne peuvent faillir que difficilement, je le crois; mais pourquoi faut-il que ce soit préci-

sément ici, dans cette cour où nous pouvions si aisément la surprendre ?

A L B E.

Il est vrai : c'est pourquoi tous nos soins....

D O M I N G O.

J'ai formé un projet qui, s'il réussit. — Puis-je le communiquer à la princesse Eboli ?

A L B E.

Sans doute. Je venois lui parler sur le même sujet. Ecoutez, Domingo, il m'importe beaucoup qu'on perce ce mystère; il m'importe infiniment que le Roi en soit instruit. — Un événement a eu lieu aujourd'hui. — Domingo, nous sommes amis, j'espère.

D O M I N G O.

Vous savez ce que j'en dois penser. Rappelez-vous Tolède.

A L B E.

Non, je n'ai jamais cru que le péril qui me menaçoit, partît de-là. Mais il y avoit un homme que je pouvois craindre; c'étoit le jeune Prince.

D O M I N G O.

Duc, vous touchez-là une corde....

A L B E.

Ecoutez-moi. Un malheur nous menace; le Roi m'a dit un mot ce matin. Vous me connoissez, les mots ne me font pas trembler; mais, si je ne me trompe, ce mot avoit un sens profond. Déjà le

Roi balance entre nous et l'Infant, et c'est l'ouvrage d'une heure. La réconciliation du père et du fils n'est pas éloignée.

D O M I N G O .

Que le ciel nous en préserve !

A L B E .

Il veut l'approcher de son trône, il veut connoître les preuves de tout ce qu'on lui reproche. Il m'a ordonné de m'excuser près de lui de ce que je lui ai ravi la faveur de son père.

D O M I N G O .

Que dites-vous ?

A L B E .

L'audience a duré près d'une heure. Il lui demandoit avec instance le gouvernement des Pays-Bas. J'ai tout entendu d'un cabinet voisin ; Carlos à sa sortie avoit l'œil rouge, l'air furieux. Je le retrouve quelques heures après, il étoit tout changé. La joie éclatoit dans ses traits ; il sembloit triomphant de ce que le Roi m'eût préféré ; il l'en remercioit ; Carlos ne sut jamais dissimuler. D'où vient donc ce changement ? comment concilier ces contradictions ? Le Prince est content de me voir préféré, et le Roi m'accorde ce gouvernement avec toutes les marques de la colère. Que dois-je croire ? cette nouvelle dignité ressemble plutôt à un bannissement qu'à une faveur.

DOMINGO.

Et nous en serions venus là après tant de peines et de soins? un instant auroit détruit l'ouvrage de plusieurs années? et vous, pouvez-vous être si tranquille? connoissez-vous Carlos? ne presentez-vous pas le sort qui nous attend lorsqu'il sera tout-puisant? Il vous hait, vous le savez.

ALBE.

Qu'il me haïsse, je le lui rends avec usure; de ma vie je n'oublierai l'outrage qu'il m'a fait. Lorsque l'année dernière les états d'Aragon lui rendirent hommage, et que mon tour fut venu de me présenter, je parus trop tard parce que mon emploi de grand-maître des cérémonies de la fête m'avoit arrêté trop long-temps. Déjà le héraut m'avoit appelé trois fois, lorsque je m'approchai du trône. — L'Infant me repoussa, en présence de tous les députés des états; il me refusa la grace de baiser sa main. Tous les yeux étoient fixés sur moi, et pour la première fois je restai interdit, accablé. Alors je jurai de me venger de lui, et je tiendrai mon serment.

DOMINGO.

Je ne suis point son ennemi; d'autres soins occupent mon ame; ceux du trône, de Dieu et de son église. Je connois l'Infant, j'ai pénétré dans son ame, il forme le projet affreux d'être régent, et de renverser l'édifice de notre sainte religion. Il n'en fait aucun cas.

ALBE.

C'est qu'il ne sait pas encore combien elle est nécessaire.

DOMINGO.

Il recherche une autre vertu, qui, forte de ses propres lumières, n'en emprunte aucunes de notre sainte foi. Le vice procura des millions à l'église. Il méprise le vice, et n'a pas besoin de l'église. Il a la tête remplie de mille chimères. C'est un penseur; il honore l'homme. Duc, est-il fait pour être notre Roi?

ALBE.

Ces chimères passeront, quand un jour il sera appelé au gouvernement.

DOMINGO.

J'en doute. Il est fier de sa liberté, et l'ennemi de cette contrainte dont l'habitude dispose les autres à l'obéissance. Son génie audacieux entravera notre politique. En vain j'ai cherché à énerver son courage par les plaisirs de la volupté. Le secret que nous possédons de diminuer l'horreur des crimes par les indulgences, et de troubler les âmes par l'horreur des crimes, n'a produit aucun effet sur lui. — Il joint la vigueur de l'esprit à celle du corps, et Philippe a soixante ans.

ALBE.

Vos regards, Domingo, s'étendent bien loin dans l'avenir.

DOMINGO.

Carlos et la Reine pensent de même. Déjà l'esprit empoisonné des novateurs s'est glissé dans le cœur de l'un et de l'autre. Il peut s'étendre, et parvenir enfin jusqu'au trône. Je crains cette fille des Valois.

ALBE, sombre.

O ciel! qu'osez-vous me rappeler. — Falloit-il renouveler ma douleur!

DOMINGO.

Qu'avez-vous, Duc? pourquoi cette colère? Vos lèvres sont tremblantes.

ALBE.

La Reine a fait à mon cœur une blessure qui ne se fermera jamais. C'est elle, je le sais enfin, c'est elle qui déjoua le projet que j'avois formé d'enlever le prince de Bourbon du royaume de Navarre, projet qui devoit ajouter une nouvelle couronne à celles du roi d'Espagne. La Reine en prévint la France. Mon entreprise échoua, et mon nom fut vilipendé.

DOMINGO.

Craignez la vengeance de cette ennemie secrète, si Philippe devient foible. Le moment est encore favorable; si nous l'emportons, ils seront enveloppés dans le même piège. Que nous ayons des preuves ou non, il faut se hâter d'instruire le Roi. C'est déjà beaucoup si nous pouvons lui inspirer de l'incertitude. Quant à nous-mêmes, nous ne

doutons de rien. Pour convaincre un autre il suffit qu'on soit convaincu soi-même; nous ferons encore des découvertes si, d'avance, nous sommes sûrs d'en faire. Je dois suivre encore la trace d'un.... N'est-ce pas au nouvel an que la Reine est accouchée?—Justement, — et au mois d'avril de l'année précédente le Roi releva d'une grande maladie. Duc d'Albe, vous m'entendez. Ces présomptions formeront dans la suite une masse de preuves.

A L B E.

Mais qui se chargera d'instruire le Roi?

D O M I N G O.

Ni vous ni moi. Pour achever notre traité, il nous manque encore une personne, et la plus importante. C'est la princesse Eboli; le Roi l'aime, c'est lui qui m'envoie vers elle. Je nourris cette passion qui seconde mes vœux. Je l'instruirai de notre projet, et nous trouverons en elle notre alliée, notre Reine. Elle-même m'a mandé ici. J'espère beaucoup, — peut-être que dans une seule nuit les lys orgueilleux des Valois seront foulés aux pieds par une fille espagnole.

A L B E.

Ah! s'il est ainsi, notre triomphe est certain. Combien je t'admire, mon cher Domingo!

D O M I N G O.

Silence. J'entends quelqu'un.

A L B E.

Et il faut en venir à cette extrémité ! J'ai blanchi sous les armes, et il faut m'abaisser au point de mendier les secours d'une femme. Ah, Carlos ! tu me paieras cher la honte dont je suis forcé de me couvrir !

D O M I N G O.

Retirez-vous. C'est elle.

A L B E.

J'attendrai près d'ici....

D O M I N G O.

Oui. Je vous ferai paroître quand il en sera temps. (le duc d'Albe s'en va.)

S C È N E X I I I.

LA PRINCESSE EBOLI, DOMINGO.

D O M I N G O.

PRINCESSE, j'attends vos ordres.

E B O L I, qui a entrevu le duc.

Sommes-nous seuls ?

D O M I N G O.

Que voulez-vous dire ?

E B O L I.

Vous étiez avec quelqu'un.

DOMINGO.

Avec le duc d'Albe, qui, après moi, desire l'honneur d'être admis en votre présence.

EBOLI.

Le duc d'Albe! Que me veut-il? puis-je le savoir de vous?

DOMINGO.

De moi, Princesse? — Et avant que je sache quel événement important me procure l'honneur de revoir la princesse Eboli... si quelque circonstance vous a rendue plus favorable aux vœux du Roi, si je puis espérer qu'après une plus mûre réflexion vous accueillerez les offres que le caprice ou l'humeur ont d'abord rejetées; je viens ici dans l'espoir....

EBOLI.

Avez-vous porté au Roi ma dernière réponse?

DOMINGO.

J'ai tardé jusqu'ici à la lui remettre, je craignois de l'affliger; mais il est temps encore, Princesse, vous pouvez l'adoucir.

EBOLI.

Dites au Roi que je l'attends.

DOMINGO.

Ciel! est-il bien vrai, charmante Princesse?

EBOLI.

Eh! qu'ai-je donc fait, qu'ai-je dit? — Vous changez de visage?

DOMINGO.

Princesse, pardonnez cette surprise. — Je puis à peine concevoir....

EBOLI.

Mon père, je ne veux pas non plus que vous le conceviez. Epargnez-vous le soin d'approfondir la cause de ce changement soudain. Pour vous consoler, je dois vous dire que vous n'y avez aucune part aussi peu que l'église, quoique vous vous soyez efforcé de me prouver qu'il est des cas, où, pour sa gloire et sa grandeur, elle peut se servir sans scrupule des foiblesses de notre sexe. De tels principes sont trop profonds pour être compris par une jeune princesse.

DOMINGO.

J'y renonce avec plaisir dès qu'ils sont superflus.

EBOLI.

Dites au monarque que je suis toujours la même, que les circonstances seules ont changé. Lorsque j'ai rejeté ses offres avec indignation, je le croyois époux heureux, je croyois son épouse digne du sacrifice que je voulois faire. Mais, aujourd'hui....

DOMINGO.

Parlez, Princesse. Je le vois, nous nous entendons.

EBOLI.

Il suffit. Tout est découvert, je la connois enfin. Elle a trompé le Roi, l'Espagne et moi. Elle aime,

je sais qu'elle aime; j'ai des preuves qui la feront trembler. Oui, je le jure, le Roi sera vengé de cette perfide, je lui arracherai le masque qui couvroit ses crimes, et l'univers les lira écrits sur son front. Il m'en coûte, mais ce qui me transporte, ce qui rend mon triomphe plus doux, c'est qu'il lui en coûtera davantage.

DOMINGO.

Tout est prêt maintenant, permettez que je fasse paroître le Duc. (il sort.)

EBOLI, étonnée.

Que va-t-il faire ?

S C È N E X I V.

LA PRINCESSE EBOLI, LE DUC D'ALBE,
DOMINGO.

DOMINGO,

Duc d'Albe, notre nouvelle est tardive. La princesse Eboli nous instruit d'une découverte qu'elle devoit apprendre de nous.

ALBE,

Ma présence, Princesse, doit d'autant moins vous surprendre. Non, je n'aurois pu en croire mes yeux; le regard d'une femme peut seul parcourir de pareils mystères.

E B O L I.

Que dites-vous? que parlez-vous de mystères?

D O M I N G O.

Nous désirerions savoir, Princesse, quel lieu, quelle heure plus favorable?...

E B O L I.

J'y consens avec joie, Je vous attendrai demain. Je ne puis tarder plus long-temps de communiquer au Roi ce secret important.

A L B E.

C'est précisément ce qui m'a conduit en ces lieux. Il faut que le monarque en soit informé sur-le-champ, et par vous, Princesse, par vous. Qui peut-il croire, si ce n'est la compagne sévère et vigilante de sa femme?

D O M I N G O.

Si ce n'est celle qui, dès qu'elle voudra, aura un absolu pouvoir sur le cœur du monarque?

A L B E.

Je suis l'ennemi déclaré de Carlos.

D O M I N G O.

On me fait le même reproche, mais le langage de la Princesse peut être libre. Là où nous devons nous taire, le devoir de sa place l'oblige à parler. Le Roi ne nous échappera pas; si elle commence l'ouvrage nous l'achèverons.

ALBE.

Oui; mais il faut se hâter. Le temps presse; j'attends à tous momens l'ordre de partir.

DOMINGO, se tournant vers la princesse.

Ne pourroit-on pas découvrir quelques lettres? Des lettres du Prince interceptées produiroient un grand effet. — Mais, — il me semble, madame, que vous couchez dans l'appartement de la Reine?

EBOLI.

Dans l'appartement voisin du sien. Mais pourquoi cette question?

DOMINGO.

Ne pourriez-vous pas, — ne pourroit-on pas découvrir la clef de sa cassette?

EBOLI, en réfléchissant.

En effet! on pourroit y trouver.... (à Domingo)
Cela seroit possible.

DOMINGO.

On peut envoyer des lettres, et des lettres demandent des messagers. — La suite de la Reine est nombreuse. Si l'on pouvoit découvrir quelque trace.... Puis l'or est tout-puissant.

ALBE.

L'Infant n'a-t-il pas de confidens?

DOMINGO.

Aucun dans tout Madrid,

A L B E,

Cela est étonnant!

D O M I N G O.

Vous pouvez m'en croire. Il méprise toute la cour, j'en ai la preuve.

A L B E,

Cependant je l'ai vu, ce matin, devant l'appartement de la Reine, avec un de vos pages. Ils se parloient.

E B O L I, avec vivacité.

Non, non, je sais; leur discours n'avoit aucun rapport....

D O M I N G O.

Peut-être pourrions-nous savoir.... Cette circonstance m'est suspecte. Duc, connoissez-vous ce page?

E B O L I:

Ce n'est rien, vous dis-je. Il suffit, je sais tout. — Je vous reverrai avant de parler au Roi. — Le temps peut découvrir beaucoup.

D O M I N G O, la tirant de côté.

Et que puis-je dire au Roi? peut-il espérer? Sans doute. Et quelle heure accordez-vous à ses vœux ardents?

E B O L I,

Une maladie — sera le prétexte. On me séparera de la Reine; c'est l'usage de notre cour, vous le savez. Alors je resterai dans mon appartement.

C'en est fait, nous triomphons. Je brave maintenant toutes les Reines du monde.

E B O L I.

Voilà l'heure qui m'appelle près de la Reine.
Adieu, nous nous reverrons. (elle sort.)

S C È N E X V.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

D O M I N G O.

Eh bien! Duc, que n'opéreront pas ce teint de lys et de roses, et vos batailles?...

A L B E.

Et ton Dieu? Voilà les boucliers que nous opposerons à la foudre qui menaçoit de nous écraser.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE XVI.

Le théâtre représente un couvent de Chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

CARLOS, au prieur, qui entre.

IL est déjà venu ?

LE PRIEUR,

Trois fois depuis ce matin,

CARLOS,

Reviendra-t-il ?

LE PRIEUR,

Oui. Il l'a promis.

CARLOS, approchant d'une croisée.

Votre couvent est éloigné de la route. — Par-là on voit encore les tours de Madrid. — Ici coule le Mançanares.... Cette contrée me convient, — tout est ici tranquille et solitaire.

LE PRIEUR.

Comme l'entrée dans un autre monde.

CARLOS.

Brave homme, j'ai confié à votre probité ce que j'ai de plus cher, de plus précieux. Nul mortel ne doit savoir ni même soupçonner l'entretien que

j'ai eu ici avec cet homme. J'ai des motifs importants pour le cacher aux yeux de tout le monde. C'est pourquoi j'ai choisi ce couvent; nous sommes sans doute à l'abri des surprises, des trahisons. Vous réfléchissez encore sur ce que vous m'aviez promis?

LE P R I E U R.

Seigneur, daignez vous fier à nous. Le soupçon des rois ne pénétrera pas jusque dans les tombeaux. La curiosité ne trouve d'accès qu'auprès de la fortune et des passions. Le monde finit dans ces murs.

C A R L O S.

Pensez-vous que ma prévoyance, ma crainte, cachent un projet coupable?

LE P R I E U R.

Je ne pense rien.

C A R L O S.

Vous vous tromperiez, bon Père, vous vous tromperiez. Je crains seulement les hommes, et non celui qui les juge.

LE P R I E U R.

Mon fils, cela doit peu nous inquiéter. Cet asyle est ouvert au crime comme à l'innocence; que ton projet soit innocent ou coupable, cela te regarde, ton cœur te jugera ici-bas, et Dieu là-haut.

C A R L O S.

Mon secret ne peut l'offenser; il concerne son

propre, son plus bel ouvrage. Cependant, à vous.... à vous seul je puis le découvrir.

LE PRIEUR.

Non, Prince, gardez-le. Le monde et tout ce qui tient à ses passions, est pour moi, depuis longtemps, enseveli dans le silence de ces tombeaux. Pourquoi me charger d'un fardeau inutile, pendant le court espace de temps qui me reste à parcourir avant d'atteindre le but de ma carrière? Il faut savoir peu, pour parvenir à la félicité éternelle. L'heure de la prière m'appelle. Adieu, je vous laisse. (le Prieur s'en va.)

SCÈNE XVII.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA entre.

CARLOS.

AH, te voici enfin!

POSA.

A quelle épreuve tu mets la patience de ton ami! Depuis deux jours le sort de Carlos est décidé, et ce n'est qu'en ce moment que je viens de l'apprendre. Dois-je te pardonner?

CARLOS.

Et tu peux me faire ce reproche, Rodrigué? Ah! que n'ai-je pas souffert durant cette heure seulement....

P O S A.

Ami, que tout soit oublié. Mais d'abord je dois te féliciter. Vous voilà réconciliés ?

C A R L O S.

Avec qui ?

P O S A.

Avec le Roi. Et quant à la Flandre, il est également décidé....

C A R L O S.

Que le Duc doit s'y rendre demain. Voilà ce qui est résolu.

P O S A.

Que dis-tu ? Il n'est pas possible, tout Madrid auroit été trompé ! Tu as obtenu une audience secrète, dit-on, et le Roi....

C A R L O S.

Est resté inflexible. Nous sommes désunis plus que jamais.

P O S A.

Tu ne pars pas pour la Flandre ?

C A R L O S.

Non, non, non.

P O S A.

Dieu !

C A R L O S.

O Rodrigue ! quels événemens se sont passés depuis notre dernière entrevue ! Mais, avant tout, je te demande un conseil. — Il faut que je la voie :

P O S A.

Votre mère? — Non. — Et pourquoi la voir?

C A R L O S.

Il me reste une espérance. — Tu pâlis? — Sois tranquille. Je dois être heureux, je le serai. Dis-moi donc comment je pourrai parvenir à lui parler?

P O S A.

Et sur quoi fondez-vous cet espoir chimérique?

C A R L O S.

Il n'est point chimérique. (montrant la lettre du Roi adressée à la princesse Eboli.) Ce papier important te dira tout. La Reine est libre aux yeux des hommes, aux yeux de Dieu. Lis, et cesse d'être étonné.

P O S A, ouvrant la lettre.

Que vois-je? Une lettre écrite de la main du monarque! (après l'avoir lue) A qui étoit-elle adressée?

C A R L O S.

A la princesse Eboli. Il y a deux jours qu'un page de la Reine m'apporta une lettre avec une clef. On m'indiqua, dans le pavillon du palais qu'habite la Reine, un cabinet où devoit m'attendre une femme que j'aimois depuis long-temps. J'obéis sur-le-champ.

P O S A.

Insensé! tu obéis?

C A R L O S.

Je ne pouvois connoître l'écriture de cette lettre.

Je ne connois qu'une seule femme, et quelle autre pouvoit se croire adorée de Carlos? Rempli d'un doux espoir, je vole à l'endroit désigné. Un chant céleste, qui de l'intérieur de l'appartement retentit à mes oreilles, est mon guide. J'ouvre, — et qui vois-je. — Conçois mon étonnement.

P O S A.

C'est assez, je sais tout.

C A R L O S.

J'étois perdu sans ressource, Rodrigue, si je ne fusse tombé entre les mains de cette femme divine. Trompée par le langage imprudent de mes yeux, elle s'est crue l'objet de mon amour. Touchée des tourmens secrets de mon ame, son cœur tendre et magnanime brûloit de les calmer, de répondre à ma flamme. Une crainte respectueuse me commandoit le silence, elle a eu la hardiesse de le rompre, et sa belle ame s'est déployée toute entière devant moi.

P O S A.

Et tu peux être tranquille? La Princesse a lu dans le fond de ton cœur, elle a pénétré le mystère de ton amour. Tu l'as offensée cruellement. Elle gouverne le Roi.

C A R L O S, avec confiance.

Elle est vertueuse.

P O S A.

Elle l'est par intérêt. Je connois cette vertu, je

la crains. Ce n'est pas cette vertu naturelle, innée et qui se montre sans aucun effort, c'est celle qu'on doit à l'habitude, à l'éducation, aux principes qu'on s'est formés, aux usages du monde et aux convenances qu'il exige. C'est une plante étrangère transportée sous un autre ciel, et qui, malgré les soins qu'on prend pour l'acclimater, ne produit jamais de fruits. Réfléchis toi-même; penses-tu qu'elle puisse jamais pardonner à la Reine de voir un homme se consumer en un vain espoir pour la femme de Philippe, tandis qu'il méprise sa vertu acquise avec tant de soins et au prix de tant de combats ?

C A R L O S

Eh ! connois-tu assez la Princesse ?

. P O S A .

Non, je ne l'ai vue que deux fois. Mais écoute, un mot seulement. Il me semble qu'elle prend trop de soins pour cacher ses vices, et qu'elle affecte trop de vertu. J'ai vu aussi la Reine. O Carlos, quelle différence ! Naturelle dans son maintien, dans son langage, dans toutes ses actions, avec une aimable légèreté, sans affecter ces dehors d'une décence empruntée, sans crainte, sans audace, elle suit, d'un pas ferme, ce juste milieu, également éloigné des excès; ignorant elle-même qu'elle a captivé l'amour, l'admiration de tout le monde, alors même qu'elle n'a recherché le suffrage de personne. Reconnoissez-vous dans ce portrait la princesse Eboli ? La Princesse étoit constante parce qu'elle

vous aimoit ; l'amour fit toute sa vertu, vous ne l'avez pas récompensée, — elle va succomber.

CARLOS, avec quelque vivacité.

Non, non, te dis-je. Ah ! qu'il sied mal à Rodrigue de m'ôter la douce satisfaction de croire à la vertu !

P O S A.

Que dis-tu ? Mon ami ! m'en préserve le ciel ! cette Eholi seroit pour moi une divinité, si elle ignoroit ton amour.

CARLOS.

Vois combien ta crainte est vaine ? En a-t-elle d'autres preuves que celles qui la feroient rougir elle-même ? achètera-t-elle le plaisir de la vengeance aux dépens de son honneur ?

P O S A.

Pour effacer une tache, souvent on se couvre de mille autres.

CARLOS, se levant avec vivacité.

Non, il n'est pas possible. Son ame est trop fière, trop grande. Je la connois et ne crains rien. Tu cherches en vain à m'intimider ; je veux parler à la Reine.

P O S A.

Pourquoi ?

CARLOS.

Je n'ai plus rien à ménager, je veux savoir mon sort. Dis-moi seulement, comment je pourrai lui parler ?

P O S A.

Et tu veux lui montrer cette lettre?

C A R L O S.

Ne me demande rien. Que je lui parle seulement.

P O S A.

Nè me disois-tu pas que tu aimois ta mère, — que tu voulois lui montrer cette lettre? (Carlos a les yeux fixés en terre, et se tait.) Je lis dans tes yeux ce que je n'avois pas remarqué jusqu'à ce jour. Tu les détournes de moi! pourquoi? Est-il bien vrai? — Donne cette lettre, voyons si j'ai bien lu. — (Carlos lui remet la lettre, Posa la déchire.)

C A R L O S.

Cruel! insensé! qu'as-tu fait? (avec plus de modération) Oui, — je l'avoue, il m'importoit infirmité d'avoir cet écrit.

P O S A.

Je le sais. C'est pour cela que je l'ai déchiré. (il regarde quelque temps don Carlos qui ose à peine lever les yeux sur lui.) Dis-moi, quel rapport l'amour de ton père peut-il avoir avec le tien? qu'ont de commun les devoirs de la foi conjugale violés et tes espérances plus criminelles encore? A-t-il blessé les droits de ton amour? médites-tu un projet qui combleroit le malheur d'une épouse sensible? J'apprends enfin à te connoître; oh! que jusqu'à ce moment j'ai mal compris ton amour!

C A R L O S, agité.

Rodrigue, que peux-tu penser?

P O S A.

Ah ! je ne sens que trop que je dois cesser de sentir. Les temps sont bien changés. Jadis ton ame étoit si belle, si grande, si ardente, elle embras-
soit le bonheur de l'humanité entière. Maintenant en proie à une passion coupable, séduite par le pres-
tige imposteur d'une volupté passagère, elle est glacée, anéantie. Tu ne donnes plus de larmes, pas
une seule, au malheureux sort des provinces de la Belgique. O Carlos ! que tu es changé depuis que
tu n'aimes plus que toi !

C A R L O S se jette sur un siège, le cœur oppressé et les
larmes aux yeux.

Ah ! je ne le vois que trop, tu ne m'estimes plus.

P O S A.

T'ai-je donc jamais flatté, pour que tu puisses le croire ? — Non, Carlos, non, il n'en est pas ainsi. — Je vois maintenant la cause de ton amour. C'é-
toit un sentiment louable qui t'égaroit. La Reine t'appartenoit, le Roi te l'a ravie ; mais discret jus-
qu'à ce jour, tu te défiois de tes droits, tu craignois de les juger, cette lettre a tout décidé. Le plus
digne d'elle, c'étoit toi : mais le tyran qui te l'a ravie, est ton père. Il est coupable sans doute, mais
tu triomphes d'être l'offensé ; et savoir souffrir l'in-
justice est le vrai cachet des grandes ames.

C A R L O S, touché.

Non, Rodrigue, tu te trompes. J'étois bien éloigné d'avoir les grands sentimens que tu me prêtes.

P O S A.

Quoi ! je suis si peu connu de toi ? Écoute, Carlos, lorsque tu t'égares, je cherche toujours parmi cent vertus à deviner celle que je puis accuser de quelque défaut. Maintenant, que nous nous entendons, je souscris à tes vœux. Tu verras la Reine, tu lui parleras, je t'en donne ma parole, je le demanderai moi-même.

C A R L O S , se jetant dans ses bras.

Ah, Rodrigue ! ah, mon ami ! que je rougis devant toi !

P O S A.

Devant moi ? Es-tu donc bien sûr que la crainte ou l'intérêt n'aient aucune part à ma conduite ? Mais nous parlerons de cela quand il en sera temps. Tu as ma parole ; abandonne le reste à mes soins. Il me vient dans ce moment une pensée heureuse, hardie, sublime. Tu l'entendras, Carlos, d'une plus belle bouche. Je vais voir la Reine, peut-être que demain tout sera décidé. Jusque-là n'oublie pas qu'un projet qu'enfanta le génie, un projet dont le malheur de l'humanité exige la plus prompte exécution, quoique mille fois entrepris en vain, ne peut jamais être abandonné. Entends-tu, Carlos ? ressouvien-toi de la Flandre.

C A R L O S .

Je ferai tout, tout ce que l'humanité me commandera par ta bouche.

P O S A , s'approchant d'une fenêtre.

Le temps fixé pour notre entretien est passé. Je vois déjà ta suite s'approcher; te voilà redevenu Prince, et moi vassal, (ils s'embrassent.)

C A R L O S.

Tu pars aussi-tôt pour la ville ?

P O S A.

A l'instant,

C A R L O S.

Ecoute , encore un moment. J'oubliois une nouvelle importante. Le Roi fait rompre le cachet de toutes les lettres destinées pour le Brabant. Prends garde à toi. La poste du royaume , je le sais , a des ordres secrets.

P O S A.

Comment l'as-tu appris ?

C A R L O S.

De Raymond de Taxis , mon ami.

P O S A.

Eh bien ! les lettres passeront par l'Allemagne.

• FIN DU SECOND ACTE.

A C T E I I I.

Le théâtre représente la chambre à coucher
du Roi.

S C È N E P R E M I È R E.

(On voit une niche devant laquelle des rideaux sont tirés. Sur une table de nuit sont deux flambeaux allumés. Dans le fond de la chambre quelques pages endormis sur leurs genoux. Le Roi, à moitié déshabillé, est devant la table, dans l'attitude d'un homme pensif. Devant lui est un médaillon et quelques papiers.)

L E R O I , agité par un songe.

Q U'ELLE soit éprise d'un autre, — qui peut le nier ? Jamais je n'ai pu lui inspirer de l'amour, et cependant quelquefois elle en sentoît le besoin. Tout est donc avéré ; elle me trompe. (il fait ici un mouvement qui le fait revenir à lui-même. Il regarde de tous côtés avec surprise.) Où étois-je ? Personne ne veille donc ici que le Roi ? Quoi ! il ne fait pas jour encore. (il fait sonner une montre à répétition, il est quatre heures.) Mon sommeil est perdu, n'importe, un Roi n'a pas le temps de réparer des nuits perdues. Puisque je veille, il est jour pour moi. (il ouvre le rideau

d'une fenêtre. Pendant qu'il se promène, il aperçoit les pages qui dorment, les regarde quelque temps, et soûne.) Dort-on, même dans mon vestibule ?

S C È N E I I.

L E R O I , L E C O M T E D E L E R M E .

L E R M E , étonné.

LA santé de Votre Majesté seroit-elle altérée ?

L E R O I ,

Le pavillon gauche étoit en feu. N'avez-vous pas entendu de bruit ?

L E R M E ,

Non, Sire.

L E R O I .

Comment donc ? un songe m'auroit-trompé ! Le hasard ne peut l'avoir produit. La Reine ne dort-elle pas dans ce pavillon ?

L E R M E ,

Oui, Sire.

L E R O I .

Ce songe m'effraye. Qu'on double désormais la garde à l'approche de la nuit, entendez-vous ? — Cependant que vos ordres soient secrets. — Je ne veux pas que.... — Pourquoi m'examinez-vous ?

L E R M E .

Je vois, Sire, que le repos vous est nécessaire.

Oserai-je rappeler à Votre Majesté que de ses jours précieux dépend le sort de tant de peuples qui découvriraient avec douleur dans ses traits, les traces d'une nuit passée dans l'insomnie? Deux heures de repos seulement....

LE ROI, troublé.

Arrachez donc le serpent de mon lit. Moi, trouver du repos dans l'Escorial? Un Roi, tout le temps qu'il dort, est exposé à perdre sa couronne, et l'époux, le cœur de sa femme. Non, non, point de repos.

LE RME.

Voulez-vous, Sire, que j'éveille ces pages?

LE ROI.

Laissez-les dormir. Je ne me fie aux hommes que lorsqu'ils dorment. (jetant les yeux sur un page) Celui-ci oublie du moins, tout le temps de son sommeil, que, par mes ordres, le sang de son père a coulé sur un échafaud. Et voilà comme je suis servi! Dans tous les royaumes soumis à mon pouvoir, il ne se trouva jamais d'autres personnes pour veiller sur moi que les fils des hommes coupables que j'ai fait conduire à la mort.

LE RME.

Mais, Sire, ce sont des enfans.

LE ROI, encore troublé.

Des enfans! Non, non, c'est une calomnie. N'étoit-ce pas une femme, une femme qui me tenoit

ce même langage? Lorsque Carlos.... (il s'arrête tout-à-coup) Le nom seul de la femme est une calomnie, mais le crime est avéré lorsqu'il m'est confirmé par un homme. (aux pages, qui se réveillent) Allez à Tolède. (ils sortent) Approchez, Comte. Est-il vrai? Ah! si un instant, je pouvois lire dans tous les cœurs! — Répondez-moi, suis-je trompé? le suis-je? est-il vrai?

L E R M E.

O le meilleur, le plus grand des Rois!

L E R O I, reculant.

Est-ce-là votre réponse? Je cherchois près de vous la vérité, et c'est ainsi que vous m'éclairez?

L E R M E.

Sire, que me demandez-vous?

L E R O I.

Rien, rien. Laissez-moi. Allez. (le Comte veut s'éloigner, le Roi le rappelle.) Vous êtes marié? vous êtes père, sans doute?

L E R M E.

Oui, Sire.

L E R O I.

Vous êtes marié, et vous pouvez vous résoudre à passer une nuit près de moi? L'âge a blanchi votre tête, et vous ne rougissez pas de vous fier à la fidélité de votre femme? Ah! retournez chez vous; dans ce moment même, vous la trouverez dans les bras incestueux de votre fils. Croyez-en votre Roi,

partez à l'instant. — Vous êtes interdit? — Vous me regardez avec étonnement — parce que mes cheveux aussi sont blanchis par les années? Malheureux! réfléchissez. (il se reprend tout-à-coup, et d'une voix sévère :) Mais songez que les Reines ne peuvent souiller leur vertu. Vous êtes mort, si vous en doutez.

L E R M E , avec vivacité.

Eh! qui pourroit en douter? Serois-je assez audacieux, assez téméraire pour élever le moindre soupçon sur la vertu la plus pure, sur la meilleure des Reines?

L E R O I.

La meilleure? Et pour vous aussi, la meilleure? Elle a, je le vois, des amis bien ardents autour de moi. Elle a dû les acheter bien cher, bien plus cher que ses moyens ne sembloient le lui permettre. Vous pouvez sortir, faites venir le Duc.

L E R M E.

Je l'entends déjà qui s'avance. (il veut s'en aller.)

L E R O I , d'un ton radouci.

Comte, — ce que vous venez de remarquer étoit bien vrai. L'insomnie avoit exalté ma tête. Oubliez ce que je vous ai dit en songe, quoi-qu'éveillé; oubliez-le, entendez-vous? mes bontés pour vous seront toujours les mêmes. (il lui donne sa main à baiser, Lerne se retire,)

SCÈNE III

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

ALBE s'approche du roi avec quelque trouble.

UN ordre si subit, — et à cette heure? (il est interdit; en examinant le Roi de plus près:) Et ce regard.

LE ROI s'est assis, et a pris le médaillon qui étoit sur la table.
Il regarde le duc pendant quelque temps en silence.

Il est donc vrai! je n'ai pas un seul serviteur fidèle!

ALBE, interdit, à part.

Comment?

LE ROI.

Un chagrin mortel dévore mon ame, on le connoît, et personne n'a osé m'avertir....

ALBE, étonné.

Un chagrin qui accable mon Roi, et que mon zèle n'a pas prévenu!

LE ROI, lui montrant des lettres.

Reconnoissez-vous cette main?

ALBE.

C'est celle de don Carlos.

LE ROI examine le duc avec beaucoup d'attention.

Ne soupçonnez-vous rien encore? Vous m'avez

instruit de son ambition, étoit-ce son ambition seule que je devois craindre ?

A L B E.

C'est une passion qui peut devenir la source de beaucoup d'autres ?

L E R O I.

Et vous n'avez pas d'autre secret plus important à me révéler ?

A L B E , d'un air mystérieux.

Votre Majesté a confié sa couronne à ma vigilance. Toutes mes craintes, toutes mes sollicitudes n'ont eu qu'elle seule pour objet. Tout ce que je soupçonne d'ailleurs, ce que je pense, ce que je sais, m'appartient. Il est des mystères sacrés que le plus vil esclave comme le vassal le plus puissant est en droit de cacher aux rois de la terre. Tout ce qui est évident à mes yeux, peut ne pas l'être aux yeux de mon Roi. Cependant si le Roi veut être satisfait, je le supplie de ne pas m'interroger en maître.

L E R O I lui remet les lettres.

Lisez.

A L B E lit, et se retourne épouvanté vers le Roi.

Quel est l'insensé qui remit dans vos mains cette lettre fatale ?

L E R O I.

Quoi ! vous connoissez donc celui qu'elle regarde ? Cependant son nom n'y est pas exprimé.

J'en ai trop dit.

L E R O I .

Vous le savez.

A L B E , après quelque réflexion.

C'en est fait, vous l'ordonnez, — je ne puis le nier, je le connois.

L E R O I , se levant avec un mouvement terrible.

Dieu des vengeances ! aide-moi à inventer un nouveau supplice ! — Quoi ! tout le monde est si bien informé qu'au premier coup-d'œil, sans autre examen, on devine son nom ? C'en est trop ; et moi je n'ai rien su ? Je suis le dernier, le dernier de mon royaume à l'apprendre !

A L B E se jette aux pieds du Roi.

Oui, Sire, j'avoue que je suis coupable. Je rougis de ma lâche prudence, qui me conseilloit de me taire, lorsque l'honneur du Roi, la justice et la vérité devoient m'engager à parler hautement. — Mais puisque tout le monde se tait, puisque le charme de la beauté enchaîne toutes les langues, je vais parler ; quoique je sâche que les caresses d'un fils, les attraits séduisans et les larmes d'une épouse....

L E R O I , avec promptitude et véhémence.

Levez-vous, vous avez ma parole royale ; levez-vous, parlez sans crainte.

ALBE.

Votre Majesté se rappelle peut-être encore l'événement qui eut lieu dans le jardin d'Aranjuez. Vous trouvâtes la Reine abandonnée de toutes ses femmes, troublée, seule sous un berceau isolé.

LE ROI.

Dieu ! que vais-je entendre ?

ALBE.

La marquise de Mondecar fut bannie du royaume parce qu'elle eut le courage de se sacrifier pour la Reine. Maintenant tout est connu. La marquise n'avoit fait que suivre les ordres qui lui avoient été donnés. Le Prince avoit été là.

LE ROI.

Il étoit là ?

ALBE.

La trace des pas d'un homme marqués dans le sable, qui, du côté gauche de l'entrée du berceau se perdoient vers une grotte, réveilla d'abord des soupçons. Un jardinier y trouva un mouchoir que le Prince y avoit oublié ; c'est à ce moment précis que Votre Majesté parut sous ce berceau.

LE ROI, revenu à lui, après de sombres réflexions.

Et elle versoit des larmes lorsque je lui marquais ma surprise ! Devant toute la cour, je rougissois d'avoir pu la soupçonner, je rougissois de moi-même ! J'étois devant elle comme un coupable, je tremblois devant sa vertu. (un long silence ; il se rassied,

et se couvre le visage.) Oui, Duc, vous ne vous trompez pas; cet événement peut avoir des suites terribles... Allez, laissez-moi seul un moment.

A L B E.

Cependant, Sire, ces circonstances ne décident pas tout encore....

L E R O I, lui montrant des papiers.

Et ces écrits, cet accord de témoignages et de preuves convaincantes? ah! tout est avéré; ce que j'avois prévu depuis long-temps, est arrivé. Son crime commença alors que, pour la première fois, je la reçus, à Madrid, de vos mains. Je la vois encore, pâle et tremblante, jeter un regard effrayé sur mes cheveux blanchis par les années.

A L B E.

Le Prince perdit une épouse dans sa mère. Tous deux s'étoient depuis long-temps bercés d'un espoir mutuel: cet espoir avoit fait naître dans leurs ames un sentiment peut-être profond; mais auquel un nouvel ordre de choses leur défendoit de se livrer. La crainte même, cette crainte, compagne ordinaire d'une première liaison, étoit déjà surmontée, et le souvenir de leur amour passé, qui seul encore leur étoit permis, n'en devenoit que plus séduisant. Rapprochés par les mêmes opinions, par le même âge, irrités par le même obstacle, ils n'en suivoient qu'avec plus de hardiessé les mouvemens de leur passion. La politique en décida autrement: mais peut-on penser, Sire, que la Reine ait vu

changer ainsi sa destinée, sans murmurer contre une autorité qui contrarioit ses vœux et renversoit toutes ses espérances? Devoit-on présumer qu'elle auroit assez de force d'ame, assez d'empire sur elle-même, pour réprimer par la suite son premier penchant, et se soumettre volontairement à la décision de votre conseil? Elle s'attendoit à de l'amour, et reçut... un diadème.

L E R O I, avec aigreur.

Vous décidez bien... sagement, Duc. — J'admire votre éloquence; je vous rends grace. (se levant, avec froideur et fierté) Vous avez raison. La Reine a commis une imprudence en me laissant ignorer le contenu de ces lettres, — et l'apparition coupable de l'Infant dans le jardin. Elle a failli par une grandeur d'ame déplacée. Je saurai la punir. (il sonne) Qui est encore dans mon vestibule? Duc d'Albe, je n'ai plus besoin de vous. Allez.

A L B E.

Aurois-je, par mon zèle, offensé pour la seconde fois Votre Majesté?

L E R O I, à un page qui entre...

Que Domingo paraisse. (le page s'en va.) Allez, Duc, je vous pardonne de m'avoir laissé, pendant quelques momens, craindre un crime, (après une pause, et en jetant sur d'Albe un regard sévère) dont la femme de Philippe ne doit pas même être soupçonnée. (le duc d'Albe sort.)

SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO.

(Le Roi se promène dans son appartement pour se recueillir.)

DOMINGO s'approche du Roi, qu'il examine quelque temps en silence.

QUE je suis charmé et surpris à-la-fois de trouver Votre Majesté si tranquille !

LE ROI.

Vous êtes surpris?...

DOMINGO.

Je rends grâce à la providence de ce que ma crainte n'étoit pas fondée ! Je puis donc espérer....

LE ROI.

Quelle étoit cette crainte ?

DOMINGO.

Sire, je ne puis vous cacher que je connois un mystère....

LE ROI, d'un air sombre.

Vous ai-je donc déjà manifesté le vœu de le savoir ? Qui ose ainsi s'introduire chez moi sans être appelé ? Quelle audace !

DOMINGO.

Sire, le lieu, les circonstances dans lesquelles

je l'appris, le sceau du secret sous lequel il me fut confié, me doivent au moins excuser à vos yeux. La coupable elle-même le déposa dans mon sein, au tribunal de la pénitence, comme un crime dont le poids chargeoit sa conscience timorée. — La princesse Eboli pleure, mais trop tard, une action dont les suites pourroient être funestes à la Reine.

L E R O I.

Quoi? la Princesse! Ah quelle ame sensible! — Oui, Domingo, vous avez deviné les motifs qui m'ont engagé à vous appeler ici. Il faut me tirer de cet obscur labyrinthe dans lequel un zèle aveugle m'a jeté. J'attends de vous la vérité, que dois-je croire? que dois-je faire?

D O M I N G O.

Sire, quand mon état, mon caractère ne m'imposeroient pas le devoir d'être indulgent, je ne supplerois pas moins Votre Majesté de ne pas chercher plus long-temps à approfondir un secret dont la révélation entière ne pourroit qu'être fatale à son repos. Ce qui est connu maintenant peut être pardonné. Un mot du Roi suffit, — et la Reine n'a pas failli. La volonté des rois donne la vertu comme la fortune, — et la seule tranquillité du Roi, l'égalité de son caractère, peut confondre ces bruits populaires que répand la calomnie.

L E R O I.

Des bruits? sur mon compte, et parmi le peuple?

Ce sont des mensonges, des impostures execrables, je le sais. Cependant il est des cas où un bruit accrédité parmi le peuple, quelle que soit sa fausseté, a un tel air de vraisemblance qu'on le confond avec la vérité.

LE ROI.

Et je me trouverois dans ce cas ?...

DOMINGO.

La réputation, Sire, est le plus précieux, l'unique bien de la Reine, comme de la dernière femme de Madrid.

LE ROI.

J'espère que jusqu'ici elle n'a souffert aucune atteinte. (il jette un regard incertain sur Domingo. Après quelque silence :) Domingo, vous avez encore une fâcheuse nouvelle à m'annoncer. Ne tardez pas plus long-temps. Je l'ai déjà lue dans vos regards sinistres. Parlez avec franchise, dites-la, ne me laissez pas plus long-temps dans cette cruelle incertitude. — Que dit, que croit le peuple ?

DOMINGO.

Je vous le répète, Sire, le peuple peut se tromper ; et il se trompe sans doute. Ce qu'il soutient, ne doit pas épouvanter le Roi ; — mais, — ce qui m'afflige, c'est qu'il ait poussé l'audace au point de soutenir....

LE ROI.

Quoi ?

DOMINGO.

Le peuple n'a point oublié, Sire, le mois dans lequel il faillit de vous perdre; le mois où, succombant sous le poids d'une maladie aiguë, le maître de tant d'états, alloit payer le tribut à la nature. — A peine trente semaines s'étoient écoulées, après cette époque, qu'il apprend l'heureuse délivrance... (le Roi se lève, sonne. Le duc d'Albe entre. Domingo effrayé :)
Je suis étonné, Sire....

LE ROI, allant au-devant du Duc.

Duc, vous êtes un homme, défendez-moi contre ce prêtre.

A L B E.

Remettez-vous, Sire.

LE ROI l'examine avec plus d'attention, et le quitte.

Qu'ai-je fait? en quelles mains suis-je tombé? Par-tout la perfidie m'environne, par-tout des pièges sont tendus sous mes pas. — Je veux éviter la morsure d'un serpent, et je m'expose à la dent d'un crocodile! Je n'ai donc plus de choix.

(Domingo et le duc d'Albe se font des signes d'intelligence.)

DOMINGO.

Sire, si nous avions pu prévoir que cette nouvelle vous offenserait....

LE ROI.

A peine étois-je, dites-vous, échappé des bras de la mort qu'elle sentit qu'elle étoit devenue mère? — Comment? mais ce fut, si je ne me trompe, dans

ce temps où vous adressiez, dans toutes les églises, des actions de grâces au patron de votre ordre pour le miracle qu'il avoit opéré sur moi. — Ce qui fut un miracle alors, ne l'est-il plus aujourd'hui? Vous m'en imposiez alors, ou vous m'en imposez aujourd'hui. Que dois-je croire? Oh! je vous pénétre! Déjà votre complot étoit ourdi à cette époque. — Que devient alors la réputation de votre saint?

A L B E.

Un complot!

D O M I N G O.

Un complot! quel soupçon affligeant!

L E R O I.

Quoi? vos opinions se rencontrent si bien, vous êtes si bien d'accord sur le même fait, et vous me persuaderiez que vous n'êtes pas d'intelligence? Aurais-je pu ne pas remarquer avec quelle avidité vous vous acharniez à votre proie, avec quelle volupté vous jouissiez de ma douleur, et des transports de ma colère? n'ai-je pas dû m'apercevoir de l'empressement qu'a mis le Duc à briguer une faveur qui étoit promise à mon fils? (regardant Domingo) Avec quel plaisir le saint homme cherchoit, pour servir sa vengeance personnelle, à provoquer les explosions de la mienne? Vous me croyez peut-être foible assez pour suivre aveuglément vos impulsions: non. J'ai aussi ma volonté, moi; et si je forme quelque doute, laissez-moi commencer par en avoir sur vous.

A L B E.

Ah, Sire ! notre fidélité devoit-elle s'attendre à ce langage ?

LE R O I.

Votre fidélité ? la fidélité donne des avis sur les crimes qui peuvent se commettre. La vengeance parle de ceux qui sont commis. Répondez-moi, que dois-je à votre zèle ? Si ce que vous m'avez avancé est vrai, est-il, à mes maux, un autre remède que la plaie affreuse du divorce, ou le triste triomphe de la vengeance. Mais, non. Vos discours ne tendoient qu'à me jeter dans une cruelle incertitude. — Vous me conduisez sur les bords de l'abîme, et vous vous enfuyez.

D O M I N G O.

D'autres preuves sont-elles possibles lorsque celles-ci ne paroissent pas évidentes ?

LE R O I, après une longue pause, avec force et chaleur, en se tournant vers Domingo.

Je vais convoquer les grands de mon royaume, et je prendrai place moi-même au tribunal. Paraissez alors, accusez, si vous l'osez, la Reine du crime que vous lui reprochez. — Elle doit périr elle et mon fils. Mais prenez garde, si elle se justifie ; vous-mêmes aussi-tôt, — êtes-vous prêts à honorer la vérité par un tel sacrifice ? Parlez, vous vous taisez ? vous ne voulez pas ? vous êtes des calomnieurs.

ALBE, qui, à l'extrémité de l'appartement garde le silence, froidement et tranquillement.

Je le veux, je suis prêt.

LE ROI, étonné, se tourne vers le Duc, et le regarde fixement pendant quelque temps.

Vous êtes bien téméraire! cependant il me vient une idée; je me souviens que dans des combats sanglans vous avez souvent exposé vos jours imprudemment, pour un prix infiniment moindre, pour acquérir une gloire futile et passagère; — et qu'est pour vous la vie? quels attraits peut-elle avoir pour vos pareils qui sont nés dans les chaînes de l'esclavage? — Je n'abandonnerai pas le sang royal aux fureurs d'un insensé qui ne cherche qu'à finir avec grandeur d'ame sa misérable existence. — Je rejette ce sacrifice. Allez, et dans la salle d'audience, attendez mes ordres ultérieurs.

(Ils sortent tous deux.)

S C È N E V.

LE ROI, seul.

MAINTENANT, divine Providence, donne-moi un homme, donne-moi un ami. Toi seule, tu pénètres les secrets les plus cachés du cœur humain. Tu lis dans l'ame des conseillers qui m'environnent. Je les emploie suivant leur mérite. Leurs passions que je gouverne avec peine, assiègent

mon trône. Elles sont pour moi ce que les tempêtes sont pour la nature. — J'ai besoin de vérité ; mais où la trouver parmi la foule d'erreurs qui la dérobent à mes regards ! Ah Dieu ! donne-moi cet ami , cet homme rare dont la pureté du cœur , la franchise du caractère , et l'esprit éclairé , pourroient m'aider à la découvrir. Voyons , consultons le sort. Fais-moi trouver un seul homme dans la foule des courtisans qui se pressent autour de mon trône. (Il ouvre une cassette qui étoit fermée avec beaucoup de soin , et en tire une tablette. Après qu'il a feuilleté quelque temps :) Que vois-je ! de vains noms , sans aucune note de leurs services à qui cependant ils doivent leurs places sur cette tablette ! — Ah ! que les bienfaits s'oublient aisément ! Cependant , sur celle-ci , je lis les fautes de chacun. Mais.... que fais-je ? falloit-il recourir à ces tablettes pour rappeler à ma mémoire mes vengeances passées ! (il lit plus loin) Le comte d'Egmont ? que fait-il ici ? La victoire remportée par lui près de Saint-Quentin est oubliée dès long-temps. Je le mets sur la liste des noms inutiles. (il raie ce nom de cette tablette , et le porte sur l'autre. Après avoir lu de nouveau) Le marquis de Posa ? — Posa ? — A peine je me rappelle cet homme ! et son nom est écrit deux fois. — C'est une preuve que j'avois de grandes vues sur lui. Et cependant il s'est soustrait à mes regards , il m'évite , il me fuit. Quoi ! c'est le seul homme qui , dans tous mes états , n'ait pas besoin de moi ? S'il étoit avide de richesses ou d'honneurs , depuis

long-temps il auroit paru devant moi. Voyons cet homme extraordinaire. Qui n'a pas besoin de moi, peut seul me faire connoître la vérité. (il s'en va.)

S C È N E V I.

Le théâtre représente une salle d'audience.

DON CARLOS conversant avec **LE PRINCE DE PARME**, **LES DUCS D'ALBE**, **FERIA**, **MEDINA-SIDONIA** et d'autres **GRANDS**, tenant des papiers dans leurs mains; tous attendant le Roi.

MEDINA-SIDONIA, que tout le monde évite, se tourne vers le duc d'Albe, qui, seul et recueilli, se promène dans la salle.

Vous avez parlé au Roi, Duc? — Comment le trouviez-vous disposé?

A L B E.

Très-mal pour vous, et pour vos nouvelles.

M E D I N A - S I D O N I A.

Au milieu du feu que vomissoit l'artillerie anglaise, j'étois moins effrayé que je ne le suis en ce moment. (Carlos qui a jeté sur lui un regard plein d'intérêt, l'approche en ce moment et lui serre la main.) Je vous rends grace, Prince, de l'intérêt que vous prenez à mon sort. Vous voyez comme tout le monde m'évite. Ma perte est résolue.

C A R L O S.

Ayez plus de confiance dans la bonté de mon père et dans votre innocence.

M E D I N A - S I D O N I A.

J'ai perdu une flotte, telle que les mers n'en ont jamais portée. Qu'est ma vie en comparaison de soixante et dix gallions engloutis ? Mais, Prince, — j'ai perdu cinq fils de la plus belle espérance, — comme vous. — Voilà ce qui déchire mon cœur.

S C È N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI entre habillé. Tous se découvrent, se rangent des deux côtés, et forment un demi-cercle autour de lui. Grand silence.

LE ROI, parcourant tout le cercle d'un air distrait.

COUVREZ-VOUS. (don Carlos et le prince de Parme approchent les premiers, et baisent la main du Roi. Il se tourne avec quelque affabilité vers ce dernier sans faire semblant de s'apercevoir de son fils.) Mon neveu, votre mère desire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

F E R I A.

Sire, elle ne doit le demander qu'après l'issue de la première bataille que j'aurai livrée.

L E R O I.

Soyez tranquille. Votre tour viendra. (au duc de Feria) Que m'apportez-vous ?

F E R I A , fléchissant un genou devant le Roi.

La croix du grand commandeur de l'ordre de Calatrava qui vient de mourir. Je la remets en vos mains.

L E R O I prend l'ordre, et parcourt des yeux le cercle.

Qui, après lui, est le plus digne de la porter ? (il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit un genou devant lui, et lui attache l'ordre.) Duc, vous êtes le premier de mes capitaines. Ne soyez jamais plus, et mes bontés pour vous ne se démentiront jamais. Mais que vois-je ? mon Amiral !

M E D I N A - S I D O N I A s'approche du Roi d'un pas chancelant, et se prosterne à ses pieds, la tête baissée.

Sire, voilà tout ce que je vous rapporte de la jeunesse espagnole et de votre flotte.

L E R O I , après quelque silence.

Dieu est contre moi. — Je l'avois envoyée pour faire la guerre aux hommes et non aux élémens. Approchez, Amiral. (il lui donne sa main à baiser) Je vous rends grace de m'avoir conservé en vous un serviteur fidèle. Je vous reconnois pour tel, et je veux, entendez-vous, mes grands ? qu'il soit, par tous, reconnu pour tel. (il lui fait signe de se relever et de se couvrir. Il se tourne ensuite vers les autres.) Qu'avez-vous à me dire encore ? (à don Carlos et au prince de Parme) Je vous remercie, Princes. Vous pouvez sortir. (les Princes sortent. Les autres grands s'approchent du Roi, et lui remettent, à genoux, leurs papiers. Il les parcourt d'un air distrait, et les donne au duc d'Albe.

Vous me les soumettez dans le cabinet. — Tout est-il fini ? (personne ne répond) Comment se fait-il que , parmi mes grands , je ne vois jamais le marquis de Posa ? Je sais très-bien qu'il m'a servi avec gloire. Peut-être il ne vit plus !

L E R M E.

Le chevalier de Posa est arrivé tout récemment de Madrid , après avoir parcouru toute l'Europe. Il attend seulement un jour de cérémonie publique , pour se jeter aux pieds de Votre Majesté.

A L B E.

Le marquis de Posa ? Oui , Sire , c'est ce courageux chevalier de Malte de qui la renommée publia cette action éclatante. Lorsque les Chevaliers , sur l'ordre de leur grand-maître , se rendirent dans leur île qu'assiégea Soliman , ce jeune homme disparut tout-à-coup des écoles d'Alcala. Il se présente à la Valette. — On m'acheta cette croix , dit-il : je veux la mériter. Il fut un de ces quarante Chevaliers qui défendirent le château Saint-Elme contre trois assauts réitérés par Piali , Ulucciali , Hassem et Mustapha. Se voyant pris enfin , et tous les Chevaliers étant tombés morts à ses côtés , il se jette dans la mer , et revient seul à la Valette. Deux mois après l'ennemi abandonne l'île , et le Chevalier retourne aux écoles d'Alcala pour achever ses études.

F E R I A.

Ce fut lui qui , peu de temps après , découvrit la

conjuración formée dans la Catalogne, et sauva, par son activité, une des provinces les plus importantes du royaume.

L E R M E.

Ce fut encore lui, qui, une année après cette époque, appelé à la grandesse par la mort de son père, héritier de plus d'un million, avec une modération sans exemple, et dans les jours de sa gloire, quitta volontairement son rang, et vit maintenant dans cette cour entièrement à lui-même, oublié du Roi seulement, parce que son mérite modeste se dérobe aux récompenses.

L E R O I.

Vous m'étonnez. — Quel est cet homme qui fit de si belles actions, et qui parmi les trois que j'interroge, n'a pas un envieux? Certes! il a un grand caractère, ou il n'en a aucun. Je suis curieux de le connoître. (au duc d'Albe) Vous me le présenterez dans une heure. (le duc sort, le Roi appelle le duc Feria) Et vous, prenez ma place au conseil privé. (le Roi sort.)

F E R I A.

Le Roi est aujourd'hui plein de bonté pour nous.

M E D I N A - S I D O N I A.

Dites plutôt qu'il est un dieu. Il l'a été pour moi.

F E R I A.

Que vous méritez bien votre bonheur! J'y prends beaucoup de part, Amiral.

UNDES GRANDS.

Et moi.

UN SECOND.

Et moi aussi.

UN TROISIÈME.

Je pouvois à peine contenir ma joie. Un général qui a si bien mérité de son Roi !

LE PREMIER.

Le Roi ne vous a pas fait de faveur ; il n'a fait que vous rendre justice.

LERME, en sortant, à Medina-Sidonia.

Ces deux mots disent tout. Ils doivent suffire à votre gloire.

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente le cabinet du Roi.

LE MARQUIS DE POSA et LE DUC D'ALBE.

POSA, en entrant.

IL veut me voir, moi ? Il n'est pas possible. Vous vous êtes trompé de nom. — Que peut-il me vouloir ?

ALBE.

Il veut apprendre à vous connoître.

POSA.

Je ne suis pas l'homme qu'il cherche. Vous deviez l'en prévenir.

A L B E.

Moi ? puis-je savoir quelles vues il a sur vous ?

P O S A.

Aucunes, je vous le jure.

A L B E.

Et quand ce ne seroit que....

P O S A.

J'entends, par curiosité seulement. Ah ! que je regrette ce moment perdu !

A L B E.

Vous ne savez pas apprécier votre bonheur.

P O S A.

C'est précisément parce que je ne sais pas l'apprécier.

A L B E.

Un million d'hommes vous envient cette place.

P O S A.

Est-il bien vrai ? J'en suis fâché. Elle me convient peu. (il regarde autour de lui) Moi ! dans ce cabinet, sans but et sans dessein ! qu'importe au Roi si j'existe ?

A L B E.

Cette façon de penser convient, sans doute, au philosophe. (il veut sortir.)

P O S A.

Où allez-vous ?

A L B E.

Vous annoncer.

P O S A.

Ah ! cet entretien n'est pas si pressant. Dites-moi du moins combien de temps il peut durer ?

A L B E.

Aussi long-temps que vous saurez lui plaire.

P O S A.

Quoi ! il faut.... Je ne lui plairai pas.

A L B E.

Cela dépend de vous. (en sortant) Je vous abandonne à votre heureux destin. Le Roi est dans vos mains. Profitez de ce moment, et si vous le perdez, vous ne devez en imputer la faute qu'à vous seul. (il s'éloigne.)

S C È N E I X.

LE MARQUIS DE POSA, seul.

IL faut profiter, dit-il, d'un moment qui ne s'offre qu'une fois. La belle leçon que me donne ce courtisan ! Oui, j'en profiterai peut-être, mais dans un autre sens que le sien. (après avoir fait quelques tours dans le cabinet) Comment suis-je venu ici ? pourquoi le hasard a-t-il fait naître dans l'esprit du Roi l'idée de me voir, de préférence à un million d'autres, moi qui devois m'y attendre moins que personne ? Est-ce le hasard ? Mais qu'est-ce que le hasard ? La providence le fait naître, et — l'homme

doit s'en servir pour parvenir à son but. — Que m'importe ce que le Roi me veut ; je sais, moi, ce que je dois faire. — Et quand je n'aurois fait que jeter une étincelle de vérité dans l'ame d'un despote, ne suffit-elle pas dans les mains de la providence ? — Ainsi mon projet que je croyois d'abord chimérique, peut se réaliser. Au reste, qu'il réussisse ou non, j'agirai d'après ces principes. (il se promène dans l'appartement, et s'arrête enfin devant un tableau qu'il examine. Le Roi paroît dans un appartement voisin où il donne quelques ordres. Après cela il entre, reste près de la porte, et regarde quelque temps le marquis sans être aperçu de lui.)

S C È N E X.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA.

(Celui-ci, dès qu'il aperçoit le Roi, va au-devant de lui, et fléchit un genou ; il se relève aussi-tôt, et reste devant lui sans donner aucun signe de trouble.)

LE ROI jette sur lui un regard de surprise.

Vous m'avez donc déjà parlé ?

P O S A.

Non.

LE ROI, après quelque silence.

Vous avez bien mérité de moi. Pourquoi n'avez-vous pas paru plutôt devant moi ?

P O S A.

Sire, depuis deux jours seulement je suis arrivé à Madrid.

LE ROI.

Je ne veux rien devoir à mes sujets. Demandez
tine grace.

P O S A.

Je jouis de la protection des loix.

LE ROI.

L'assassin jouit du même privilège.

P O S A.

A plus forte raison le bon citoyen. — Sire, je
suis content de mon sort.

LE ROI.

J'aime cette fierté des Espagnols. — Vous avez,
dit-on, quitté mon service ?

P O S A.

Pour céder la place à quelqu'autre meilleur que
moi.

LE ROI.

J'en suis fâché. Sans doute elle étoit au-dessous
de vos talens.

P O S A.

Non, Sire, non. Je sens avec reconnoissance
tout ce que l'opinion de Votre Majesté a de flatteur
pour moi, mais. . . (il se fait.

LE ROI.

Vous réfléchissez.

P O S A.

Je ne suis pas, je dois l'avouer, Sire, préparé à

exprimer , dans le langage d'un de vos sujets , ce que je pensois comme citoyen du monde. Car , dans le temps que je résolus de rompre toute relation avec la cour , je me croyois aussi dispensé de vous rendre compte des motifs de ma résolution.

L E R O I .

Seroient-ils si peu fondés que vous n'oseriez hasarder ?

P O S A .

Si je les dis , Sire , je risque d'encourir votre disgrâce , ou de perdre votre estime. Mais , — puisqu'il faut me décider , j'aime mieux passer pour coupable à vos yeux que pour un insensé.

L E R O I , avec quelque impatience.

Eh bien ?

P O S A .

Je ne puis servir les rois.

L E R O I .

Parce que vous craindriez d'en être l'esclave ?

P O S A .

Non , Sire , je n'aurois jamais cette crainte , — cependant je ne verrois pas non plus avec plaisir un Prince que je servirois , descendre jusqu'à moi et devenir mon égal. (Le Roi le regarde avec étonnement) Je ne pourrois pas non plus le tromper , Sire. — Si vous daigniez m'accorder un emploi , vous me prescririez tous mes devoirs. Tout le bien que je ferois , tous les services que je rendrois , n'appartiendroient qu'à vous. Toute la gloire de mes

actions rejailliroit sur vous. Ce n'est pas sur elles qu'on me jugeroit, mais sur l'accueil qu'on me feroit à la cour. A mes yeux, le prix de la vertu est la vertu même. Le bien que le monarque feroit par mes mains, je l'aurois créé moi-même, je l'aurois fait de mon propre mouvement, et ce qui ne devoit être qu'un devoir, auroit été une jouissance pour moi. Peut-être même, content de moi, et du bien que j'aurois fait, préférerois-je l'approbation de ma conscience à celle de mon souverain ! Vous voyez que, rebelle aux volontés de mon maître, j'empriéteroie sur les droits du Roi, que j'usurperois ses plus belles prérogatives, que je remplirois mal enfin la place qu'il m'auroit confiée. Pourriez-vous dans vos états souffrir un égal, un maître à côté de vous, et moi briguerai-je l'honneur d'être le vil ciseau du statuaire, quand je puis être lui-même ? — J'aime l'humanité, et dans les monarchies, je ne puis aimer que moi.

L E R O I.

Votre zèle est louable. Vous voulez faire le bien. Qu'importe au patriote, au sage, de quelle manière il se fait, pourvu qu'il se fasse. Choisissez dans tous mes royaumes un emploi qui vous mette en état de satisfaire un si noble penchant.

P O S A.

Je n'en trouve aucun.

L E R O I.

Comment ?

Quel pourroit être le but de Votre Majesté en m'associant à ses travaux ? — Ce seroit de faire le bonheur de l'humanité. Mais ce bonheur feroit trembler la majesté des Rois , ébranleroit leurs trônes. Non ! la politique a pour les raffermir créé un autre bonheur, d'autres maximes, d'autres principes , et condamné toutes les vérités qui leur sont contraires. Pourrois-je voir, sans douleur, mon frère, mon semblable gémir sous l'oppression ? pourrois-je le croire heureux lorsque la liberté de penser lui est ravie ? L'homme qui pense comme moi, doit être malheureux sous le sceptre de Philippe ; mais que Philippe reste son maître : voilà mon vœu. Ne me choisissez donc pas, Sire, dans le dessein de faire, par moi, le bonheur des autres.

LE ROI, reculant de surprise.

Quel homme ! — quelle audace ! (il l'examine longtemps. Après quelques réflexions) Et vous pensez, par ces sophismes ingénieux, vous soustraire aux devoirs qui vous sont imposés par l'état ?

P O S A.

L'état ? Eh ! qu'importe à l'esclave le sol qu'il est forcé de défricher ? Jadis il existoit un roi parce que les loix en avoient besoin. Aujourd'hui, il existe des loix parce que le roi en a besoin. Ce que je devois alors à mes semblables, je ne le dois plus aujourd'hui aux rois. — La patrie ! où est-elle ? je n'en connois plus. L'Espagne ne regarde

plus l'Espagnol. C'est un grand corps que vous gouvernez à votre gré, et dont vous disposez comme d'une propriété, suivant votre ambition, et pour votre gloire. Il vous faut des hommes et rien de plus. Le génie et la vertu brillent pour le trône, comme les épis des campagnes se dorent pour la faux du moissonneur. (il s'aperçoit des mouvemens que fait le Roi, il se tait. — Celui-ci continue à garder le silence.) Je ne trouve plus les hommes de ma race. Tout est changé. D'autres devoirs, d'autres liens furent imaginés par le mortel couronné, car il fut forcé de lutter avec la liberté, et il employa le grand art d'acheter les passions par les passions, d'assujétir la pensée à la pensée. Cependant quel autre que l'Eternel, peut descendre dans l'abîme du cœur humain, et surprendre le secret de sa conscience? Ce roi étoit un homme comme nous; mais la politique vint à son secours, et lui enseigna les moyens d'assujétir les esprits même à son pouvoir. . . .

LE ROI, avec vivacité.

Vous êtes protestant ?

POSA, après quelques réflexions.

Sire, votre religion est la mienne. (après quelque silence) Sire, vous ne m'avez pas compris. C'est ce que je craignois. Vous voyez que j'ai déchiré d'une main hardie, le voile qui couvre la majesté des rois. Je suis dangereux parce que je me suis étudié. Je ne le suis pas pour vous, mon Roi. Mes vœux resteront au fond de mon cœur. (mettant la

main sur sa poitrine) Ce ridicule esprit d'innovation qui ne fait que river nos fers au lieu de les briser, ne m'animerà jamais. Ce siècle n'est pas mûr pour mes idées. Je suis le concitoyen de ceux qui viendront après moi. La peinture que je vous ai faite pourroit-elle troubler votre repos? — Votre souffle peut l'effacer.

L E R O I.

Et suis-je le premier à qui vous l'avez faite?

P O S A.

Oui, Sire,

L E R O I.

Et me connoissiez-vous assez pour oser hasarder?...

P O S A.

Je devois vous croire, Sire, au moins autant de courage pour entendre ces vérités, que j'en ai eu pour vous les dire.

L E R O I se lève, fait quelques pas, s'arrête vis-à-vis du Marquis.

Ce langage du moins est nouveau pour moi. Il n'est pas d'un flatteur, ni d'un esclave. Un homme à caractère, dédaigne de suivre l'exemple d'autrui. Il n'a pas l'esprit imitateur. Vous venez de m'en donner la preuve. Il se forme d'autres principes. La nouveauté surprend, séduit, entraîne. — Si vous pensez ainsi, je dois m'entourer d'autres ministres. ...

P O S A.

Ah! Sire, je vois jusqu'à quel point on avilit à

vos yeux la dignité de l'homme , puisque vous êtes si peu accoutumé au langage qui vous la rapelle , et que vous voyez même dans celui d'un homme libre , une nouvelle adresse d'un flatteur. Mais je crois entrevoir aussi ce qui vous justifie. L'homme vous força de penser ainsi. Il renonça volontairement à la dignité de son être , il se dégrada lui-même : effrayé du fantôme de sa propre grandeur , il se cacha dans sa misère , se plut dans son néant , dora nonchalamment ses chaînes , et la lâcheté de les porter fut appelée vertu. C'est ainsi que l'empire fut livré à votre père , c'est ainsi que vous le reçûtes de ses mains. Pouviez-vous honorer l'homme dégradé , mutilé à ce point ?

L E R O I.

Dans ce discours , il est sans doute quelque vérité.

P O S A.

Mais pouviez-vous , de l'ouvrage sorti des mains du Créateur , faire l'ouvrage de vos propres mains ? Deviez-vous , à ses yeux , vous faire passer pour un dieu ? non , vous vous êtes trompé. Vous n'êtes qu'un homme , tous les maux , tous les malheurs attachés à l'humanité vous poursuivoient , vous accabloient. Mais il falloit trouver quelqu'un qui les sentît , qui les partageât. On sacrifie à un Dieu , on l'adore , on tremble devant lui , mais on ne sent pas , on ne partage pas ses peines et ses malheurs. (le Roi se lève , fait quelques pas , se rassied , le

Marquis continue :) Mais , que dis-je ? au milieu des plaisirs mêmes vous ne jouissez pas. Pour les goûter , il faut un témoin , un ami avec qui on puisse les partager. Pour éprouver le bonheur , il faut le lire dans les yeux d'un autre soi-même , et vous n'avez que des esclaves , des automates dont votre main règle tous les mouvemens. Vous avez trop avili , trop dégradé l'homme pour descendre jusqu'à lui , ou l'élever jusqu'à vous.

L E R O I , à part.

Dieu ! quelles affreuses vérités !

P O S A .

Mais ce sacrifice ne vous coûte rien. A ce prix , vous êtes le seul , l'unique de votre espèce ; à ce prix , vous êtes un dieu. Et quel malheur pour vous si vous ne l'étiez pas , après tous les sacrifices que vous avez faits pour l'être ; après avoir anéanti la liberté , le bonheur d'un million de vos sujets , si vous étiez vous-même plus infortuné , plus misérable que ceux que vous avez précipités dans la plus affreuse misère ! — Ah ! Sire , permettez que je me retire , mon sujet m'entraîne , mon cœur est plein , le charme qui m'arrête ici , est trop puissant , pour que je n'ouvre pas mon ame toute entière devant celui

L E R O I . Le comte de Lerme entre et parle à voix basse au Roi. Celui-ci lui fait signe de s'éloigner ; il reste dans la même attitude.

Achevez.

P O S A , après quelques momens de silence.

Le courageux lion laisse le foible insecte jouer dans sa crinière. Je sens, Sire , tout le prix.... toute la reconnoissance....

L E R O I.

Continuez.

P O S A.

Sire , j'arrive récemment de la Flandre et du Brabant , ces belles et florissantes provinces. Que ce peuple est grand et magnanimè ! qu'il est bon ! ah ! qu'il seroit doux , pensois-je , d'être le père d'un tel peuple ! Et cependant , puis-je le dire sans horreur , j'ai marché sur des monceaux d'ossements brûlés. (il se tait , ses yeux sont attachés sur le Roi , qui veut d'abord lui répondre , puis détourne ses yeux avec surprise.) Mais des siècles plus doux déplaceront le siècle de Philippe ; ils amèneront celui de la philosophie. Alors le bonheur des sujets se confondra avec le bonheur des princes , l'état sera plus avare du sang de ses enfans , et l'humanité naîtra de la nécessité.

L E R O I.

Et quand , pensez-vous , auroient paru ces siècles heureux , si mon règne ne les eût préparés ? Voyez l'Espagne , elle est dans une profonde paix , et le même repos , je le réserve à la Flandre.

P O S A , vite.

Le repos des tombeaux ! — et vous espérez achever ce que vous avez commencé ? vous espérez arrêter la révolution qui commence à s'opérer dans

toute la chrétienté ? vous voulez , seul , en Europe , lutter contre la destinée qui régit le monde et entraîne tout dans son cours ? Non , non. Cette entreprise est au-dessus de vos forces , le bras d'un oppresseur est impuissant lorsqu'il s'agit de subjuguier les esprits. Déjà un grand nombre de vos sujets , et de vos meilleurs encore , ont abandonné vos états. Elizabeth les a recueillis , reçus dans ses bras maternels , et la Grande-Bretagne s'enrichit de nos pertes. La Grenade gémit , privée de l'industrie de ses habitans émigrés , et l'Europe triomphe de voir son ennemi déchirer ses propres entrailles. (Le Roi est ému , le Marquis s'en aperçoit , et s'approche plus près de lui.) Vous voulez travailler pour l'éternité , et vous semez la mort ! Un ouvrage produit par la force et la violence , ne peut se soutenir long-temps ; il ne survivra pas au génie qui l'a entrepris , ni au téméraire qui osa l'exécuter. En vain , vous aurez lutté avec la nature , avec la liberté , accumulé sur votre tête tant de grandeurs et de gloire , sacrifié tant de vertus royales à ce vaste projet. Vous avez mal jugé l'homme , il est plus que vous n'avez pensé. Un jour viendra , où d'un air fier et dédaigneux , il foulera sous ses pieds les frêles débris de l'édifice qui devoit être son tombeau. Il joindra votre nom aux noms des Néron et des Busiris , et voilà ce qui m'afflige.

L E R O I .

Et qui peut assurer ?

P O S A.

Moi, Sire, moi. Oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez ravi, rendez-le-nous, et vous serez le Roi d'un million de rois. (il approche le Roi avec hardiesse, prend sa main, et jette sur lui un regard ferme et vif.) Ah ! que n'ai-je, Sire, l'éloquence de tant de milliers de vos sujets dont le bonheur est le but de notre entretien; que ne peuvent-ils parler par ma bouche pour toucher votre cœur, et vous presser d'accomplir un projet si sublime? L'on vous a défié, soyez homme; renoncez à cette fausse grandeur qui nous anéantit. Nul mortel ne réunit plus d'avantages que vous, et plus de moyens d'en faire un si digne usage, tous les rois de l'Europe rendent hommage au nom Espagnol. Emportez-le sur tous les rois de l'Europe, un mot, un seul mot de votre bouche va créer un nouveau monde. Accordez-nous la liberté de la pensée. (il se jette aux pieds du Roi.)

LE ROI, surpris, détournant ses yeux, et les attachant de nouveau sur le marquis.

O ciel ! que dites-vous ?.... cependant..... levez-vous.... je crains....

P O S A, dans la même attitude.

Voyez autour de vous la magnificence, la majesté de la nature. Elle est fondée sur la liberté. Qu'elle est riche et féconde par elle ! Qu'il est petit, l'homme que vous avez avili, que ses idées sont étroites et rétrécies ! Le bruissement d'une feuille agitée par le vent effraie le héros chrétien,

il est forcé de trembler devant chaque vertu. Cependant, plutôt que d'arrêter les progrès de la liberté, l'Eternel laisse, par des maux sans nombre, ravager la terre. — On n'en voit pas l'auteur, il se cache derrière les loix générales et immuables par lesquelles il agit. Le philosophe voit son ouvrage, mais il ne voit pas l'ouvrier. À quoi sert un Dieu, dit-il ? Le monde se suffit. Eh bien ! le blasphème du philosophe, est un éloge plus grand de la Divinité que toute la piété du chrétien.

LE ROI.

Eh bien ! voulez-vous vous charger d'établir, dans mes états un gouvernement si parfait, image de l'ordre admirable qui règne dans la nature ?

P O S A.

Vous seul, Sire, pouvez l'établir. Rendez aux peuples le pouvoir de se gouverner, ce pouvoir que le trône usurpa trop long-temps. Rendez à l'homme sa première dignité ; qu'il redevienne ce qu'il fut jadis, que son bonheur soit le but unique, le but constant des travaux du monarque. Que le citoyen ne soit lié par aucuns autres devoirs que par ceux même de son frère, de son concitoyen ; que l'état du cultivateur soit honoré, respecté ; que l'ouvrier dans son atelier, l'artiste dans son cabinet contribuent, par des monumens dignes d'être transmis à la postérité, à la gloire de leur gouvernement. Que le vol de la pensée ne puisse jamais être arrêté dans son cours, et n'ait d'autres

bornes que celles de la nature. Que le monarque soit étranger à tout, et ne se montre jamais sous les traits d'un père inquiet et soupçonneux ; qu'il respecte les secrets des familles et les mystères sacrés de l'amour ; que l'humanité doute s'il existe un roi ; récompensé par le suffrage de sa propre conscience, qu'il se dérobe au faste de la cour, à l'œil inquiet de ses flatteurs, et il jouira avec confiance de l'adoration de tant de millions d'êtres dont il aura fait la félicité. — Ah ! si l'homme une fois rendu à lui-même sent la dignité de son être, le prix de la liberté ; si les vertus de l'ancienne Rome, son enthousiasme, si l'orgueil des nations ont enflammé son ame, si la patrie se contemple avec fierté dans chaque citoyen, et si chaque citoyen est prêt à se sacrifier pour elle, quand vous aurez, Sire, rendu votre royaume le plus heureux de la terre, alors.... votre plan sera mûr ; alors.... vous devez subjuguier le monde.

L E R O I, après un long silence.

Je vous ai laissé achever. — Je vois que votre opinion diffère de celle du plus grand nombre ; que l'homme s'est offert à vos yeux sous d'autres rapports qu'à ceux du vulgaire. Aussi je ne prétends pas gêner l'idée que vous vous en êtes formée. Vous m'avez choisi, de préférence à d'autres, pour lire dans le fond de votre ame ; je le crois, parce que je le sais. — Cette modération, cette sage prudence que vous avez eue jusqu'ici de cacher dans votre cœur ces opinions exaltées, peu-

vent seules me déterminer à oublier que je les ai apprises de vous. Levez-vous, vous raisonnez en jeune homme, dont le jugement est trop précipité : je ne vous réfuterai pas en roi, mais en vieillard. Je le veux, parce que je le veux. (après l'avoir examiné quelque temps) Ainsi les sucs d'une plante vénéneuse peuvent être convertis quelquefois en un breuvage salutaire ! — Fuyez mon inquisition. — Je serois affligé, si...

P O S A l'interrompt avec feu.

Est-il bien vrai, Sire ? vous seriez affligé ?

L E R O I, trouble par le regard du Marquis.

Quel homme étonnant ! — Non, Marquis, non. Vous m'avez rendu un service trop important. Je ne veux pas être un Néron, je ne veux pas que tout bonheur soit entièrement banni de mes états, et pour vous le prouver je vous permets de continuer d'être homme, de penser librement sous mes yeux.

P O S A.

Et vos sujets, Sire ? et mes concitoyens ?

L E R O I.

Et puisque vous savez si bien ce que la postérité dira de moi, faites-lui connoître aussi de quelle manière j'ai traité les hommes lorsqu'il m'est arrivé d'en rencontrer un.

P O S A.

Ah ! que le plus juste des rois ne soit pas à-la-

fois le plus injuste ! — Vous trouverez dans la Flandre des milliers de sujets meilleurs que moi. Oui, Sire, je dois vous l'avouer maintenant, vous seul avez entrevu le but de mes discours, je ne cherchois qu'à vous peindre les charmes de la liberté.

LE ROI.

Jeune homme, n'en parlons plus. Vous penseriez différemment si, comme moi, vous aviez blanchi dans la société des hommes. — Cependant je regretterois de vous avoir vu pour la dernière fois. Par quel bienfait puis-je vous attacher à moi ? Parlez. Ma puissance est-elle trop bornée pour vous récompenser dignement ?

POSA, touché.

Ah ! Sire, ce mot seul de votre bouche est plus flatteur pour moi que tous les dons que pourroit me faire votre puissance illimitée. Je n'ai besoin de rien, laissez-moi tel que je suis. Que penseriez-vous de moi, si vos faveurs pouvoient aussi me séduire ?

LE ROI.

Votre orgueil se seroit-il flatté de me passer en générosité ? Dès ce moment vous êtes attaché à mon service. — Point de réplique, — je le veux. (après une pause) Ecoutez-moi, Marquis. Je voulois connoître la vérité ; vous avez eu le courage de me la dire ; vous m'avez examiné sur mon trône, mais non pas dans ma maison. (pendant que le Marquis sem-

ble réfléchir) Je vous entends. — Mais quand même je serois le plus malheureux des pères, ne puis-je du moins être un époux fortuné ?

P O S A.

Si les larmes et le repentir d'un fils qui vous aime, si la possession d'une épouse accomplie peuvent faire le bonheur de l'homme, vous êtes, Sire, le plus heureux des mortels.

L E R O I, d'un air sombre.

Non, je ne le suis point, — et je n'ai jamais mieux senti que dans ce moment que je ne le suis point. (regardant le Marquis avec l'expression de la douleur et de l'attendrissement.) Ah ! Marquis, que votre père eût eu de satisfaction s'il avoit pu vous faire présent d'un royaume ? (le Marquis détourne les yeux, essuie quelques larmes. Après un silence) Et moi, pour tant de couronnes, je ne recois pas la moindre marque de reconnoissance ?

P O S A.

Sire, le Prince a l'ame noble et élevée. Je l'ai toujours vu tel.

L E R O I.

Je ne l'ai pas vu ainsi, moi. — Vous vous connoissez donc ?

P O S A.

Oui, Sire, des écoles d'Alcala.

LE ROI.

Il ne m'estima jamais; — il avilit hautement mon nom; il a le cœur ingrat.

P O S A.

Sire, souffrez qu'en deux mots...

LE ROI, d'un air sévère.

Non, si vous ne voulez à jamais perdre mon estime. Nulle couronne ne peut me rendre ce qu'il m'a ravi. — Une reine aussi vertueuse!

P O S A.

Qui ose élever contre elle?...

LE ROI.

Le monde, la calomnie, moi-même. — J'ai, sous mes yeux, des témoignages irréprochables, et d'autres, plus terribles encore, sont prêts à la confondre. — Cependant, Marquis, comment puis-je croire qu'elle ait été capable de s'avilir, de se déshonorer à ce point? ne dois-je pas croire plutôt que la princesse Eboli la calomnie? Le prêtre Domingo ne hait-il pas et ma femme et mon fils? Ne sais-je pas que d'Albe ne respire que vengeance. Ma femme a plus de vertu qu'eux tous.

P O S A.

Oui, Sire, et sans compter l'honneur dont la voix parle toujours dans le cœur d'une femme, qui est au-dessus de tout soupçon et de toute calomnie....

N'est-ce pas, Marquis, oui, je pense comme vous. Quoi que l'on puisse dire, on ne tombe pas ainsi, tout-à-coup, dans l'excès du vice. On ne renonce pas à l'honneur aussi facilement qu'on voudroit me le faire croire. Le cœur des souverains plus fier, plus noble, sait triompher de ces desirs honteux, auxquels l'esclave succombe lâchement. — Oui, Marquis, il me falloit un homme, comme vous, ou personne. — Vous êtes bon, vrai, sincère, vous connoissez le cœur humain. — C'est pourquoi je vous ai choisi.

P O S A , surpris et effrayé.

Moi, Sire ?

LE ROI.

Vous avez parlé à votre maître, et vous ne lui avez demandé aucune faveur pour vous, — rien : — cela est nouveau pour moi. — Vous serez juste, la passion ne vous aveuglera pas. Allez voir le prince, allez interroger la Reine, voyez-la de ma part. En attendant, vous êtes gentilhomme de ma chambre; — et maintenant laissez-moi. (il sonne.)

P O S A.

Ah ! si je puis remplir votre espoir, ce jour sera le plus beau de ma vie.

LE ROI lui donne sa main à baiser.

Il ne sera pas perdu dans la mienne. (le Marquis se lève et s'en va, le Roi le suit des yeux, et le rappelle encore.)

Et revenez bientôt. — Je vous l'ordonne. (le comte de Lerme entre ; le Roi, s'adressant à lui) Le Chevalier pourra désormais, sans être annoncé, se présenter chez moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

A C T E I V.

Le théâtre représente le salon de la Reine.

S C È N E P R E M I È R E.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARES,
LA PRINCESSE D'EBOLI, LA COMTESSE
DE FUENTES et autres Dames.

LA REINE, à la duchesse Olivares pendant qu'elle
se lève.

QUOI! la clef ne se retrouve plus? Il faudra donc forcer ma cassette et sur-le-champ. (Elle aperçoit la princesse Eboli, qui s'approche et lui baise la main.) Que je suis ravie, chère Princesse, de voir votre santé rétablie! cependant j'aperçois encore sur votre visage les traces....

FUENTES, malicieusement.

De cette fièvre qui attaque avec tant de force le genre nerveux. N'est-il pas vrai, Princesse?

LA REINE.

J'aurois été vous voir avec le plus grand plaisir; mais vous connoissez, Princesse, les raisons qui m'en ont empêchée,

O L I V A R È S.

La Princesse n'a pas manqué de société.

L A R E I N E.

Je le crois. — Mais, que vois-je ? ô ciel ! vous tremblez.

E B O L I.

Madame, — ma Reine, — permettez que je me retire.

L A R E I N E.

Vous nous dissimulez le mal qui vous dévore. — Quelle pâleur ! secourez-la, Comtesse.

E B O L I.

Souffrez que je vous quitte. (elle s'en va.)

L A R E I N E.

Suivez-la, Comtesse. (un page entre , et parle à la Duchesse qui se tourne vers la Reine.)

O L I V A R È S.

Madame, le Marquis de Posa. — (la Reine est surprise) Il vient de la part du Roi.

L A R E I N E.

Je l'attends. (le page s'en va , et ouvre au Marquis la porte du salon.)

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA.

(Il fléchit le genou devant la Reine , qui lui fait signe de se relever.)

L A R E I N E.

QUEL est l'ordre du Roi ? puis-je l'entendre en présence de ma cour ?

P O S A.

Non, Madame. Je dois parler à vous seule.

(La Reine fait un signe , et les dames s'éloignent.)

S C E N E I I I.

L A R E I N E, LE MARQUIS DE POSA.

L A R E I N E, surprise.

DOIS-JE en croire mes yeux, Marquis ? vous, envoyé vers moi de la part du Roi ?

P O S A.

Cet ordre peut-il vous surprendre ? il n'a rien qui m'étonne, moi.

L A R E I N E.

Les loix de la nature sont donc interverties ? vous et le Roi, — j'avoue....

P O S A.

Le temps présent est fertile en miracles.

L A R E I N E.

C'est celui auquel je m'attendois le moins.

P O S A.

Ne seroit-il pas possible; Madame, que je voulusse jouer le rôle d'un homme extraordinaire à la cour de Philippe? car celui qui veut se rendre utile à ses semblables, doit chercher d'abord à leur ressembler. Ne se pourroit-il pas que, fier de ma religion, j'eusse assez de vanité, (quel chef de secte en est exempt?) pour espérer que je parviendrai à faire des prosélytes, et à placer enfin ma religion sur le trône?

L A R E I N E.

Non, non, Marquis. Je ne puis vous croire. Vous n'êtes pas un visionnaire, vous n'êtes pas homme à former une entreprise que vous savez ne pouvoir être achevée.

P O S A.

C'est justement ce qu'il s'agit de savoir.

L A R E I N E.

Ce que je puis vous reprocher avec raison, — ce qui me surprend de votre part; — c'est cette conduite....

P O S A.

Equivoque.

L A R E I N E.

Peu sincère, du moins. Le Roi sans doute ne

vouloit pas me faire savoir, par vous, tout ce que vous me direz.

P O S A.

Non.

L A R E I N E.

Une bonne cause peut-elle justifier les moyens honteux qu'on emploie pour la soutenir? Votre noble orgueil pouvoit-il s'abaisser à cet emploi? Je ne puis le croire. . . .

P O S A.

Ni moi, s'il ne s'agissoit ici que de tromper le Roi. Ce n'est pas là mon but. J'espère même le servir cette fois avec plus de sincérité qu'il n'en a mis à me l'offrir.

L A R E I N E.

Je vous reconnois à ces nobles sentimens. C'en est assez. — Que fait le Roi? que m'ordonne-t-il?

P O S A.

Il vous invite, Madame, à ne pas donner audience aujourd'hui à l'ambassadeur de France. Voilà ma mission, elle est remplie.

L A R E I N E.

Et c'est tout ce que vous êtes chargé de me dire de sa part?

P O S A.

C'est à-peu-près tout ce qui autorise ma démarche auprès de vous.

L A R E I N E.

J'aurai assez de discrétion, Marquis, pour ne

pas demander à connoître des secrets qui doivent être ignorés de moi.

P O S A.

Oui, Madame. Il en est qui doivent être cachés pour vous. — Cependant, si vous n'étiez pas vous-même, je pourrais vous les dire, vous engager à vous défier de certaines personnes. — Je pourrais sur-tout vous informer de quelques discours aussi méprisables qu'ils sont audacieux. — Mais vous ne les saurez jamais. Ils sont trop au-dessous de vous, ils ne sont pas faits pour obscurcir un instant le front d'une si grande Reine. Aussi n'est-ce pas ce dessein qui m'a conduit devant vous. — Le prince Carlos....

L A R E I N E.

Que fait-il ?

P O S A.

Il est toujours le même, toujours l'unique sage d'un siècle qui rougit d'adorer la vérité; prêt à se sacrifier à-la-fois pour son amour et pour ses semblables. J'apporte peu de mots. — Mais ici vous le trouverez lui-même. (il donne une lettre à la Reine.)

L A R E I N E, après l'avoir lue.

Il me demande un entretien.

P O S A.

Je le demande aussi pour lui.

L A R E I N E.

Sera-t-il heureux quand il verra lui-même jusqu'à quel point je suis malheureuse ?

P O S A.

Non. — Mais il en deviendra plus entreprenant, et plus déterminé.

L A R E I N E.

Comment ?

P O S A.

Le duc d'Albe est nommé gouverneur de la Flandre.

L A R E I N E.

Eh bien ?

P O S A.

Le Roi, nous le connoissons, ne révoque jamais ses ordres. Immuable, comme les loix de la nature, il persiste dans ses décisions. Cependant il est tout aussi vrai que le Prince ne peut rester ici, — et que la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

L A R E I N E.

Pouvez-vous l'empêcher ?

P O S A.

Oui, — peut-être ; le remède, il est vrai, est presque aussi dangereux que le mal. Il est téméraire, désespéré. — Mais je n'en connois point d'autre.

L A R E I N E.

Quel est-il ?

P O S A.

Ce n'est qu'à vous que je puis le découvrir. Ce n'est que de votre bouche que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on donnera à cette entreprise, blesse sans doute les oreilles. . . .

L A R E I N E.

Une rébellion. . . .

P O S A.

Il faut qu'il désobéisse au Roi, et se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Tous les Pays-Bas se lèveront à sa voix. La présence du fils d'un Roi soutiendra la bonne cause, la rendra formidable. Qu'il fasse trembler le trône d'Espagne par la force de ses armes. Ce que son père lui refusa dans Madrid, il le lui accordera dans les remparts de Bruxelles.

L A R E I N E.

Le fera-t-il ?

P O S A.

Il y sera forcé, j'espère. Les forces réunies des Pays-Bas pourront contrebalancer la puissance de Philippe. Mais non, on ne sera pas obligé d'en venir à cette extrémité. L'Europe se rendra bientôt médiatrice de la paix entre le père et le fils; Carlos parlera de soumission, — et cette modestie opérera des miracles à la tête d'une armée. Philippe n'aura que le choix d'accorder un pardon magnanime, ou de tenter un combat incertain. Pensez-vous qu'il puisse hésiter? — Le même homme qui rejeta une juste prière, aura de l'indulgence pour une faute.

L A R E I N E.

- Vous avez parlé aujourd'hui à Carlos, et vous croyez ce projet possible ?

P O S A .

C'est parce que je lui ai parlé.

L A R E I N E , après une pause.

Le plan que vous me montrez m'épouvante, et — me séduit à-la-fois. L'idée est audacieuse, et c'est pour cela, je crois, qu'elle me plaît. Je la mûrirai. Le Prince la connoît-il ?

P O S A .

Il devoit, pour la première fois, l'entendre de votre bouche.

L A R E I N E .

Sans contredit, l'idée est grande. — Mais la jeunesse du Prince. . . .

P O S A .

Ne peut nuire. Il trouvera dans la Flandre, un d'Egmont, un d'Orange, ces braves guerriers de l'empereur Charles, aussi sages dans le cabinet qu'intépides à la tête des armées.

L A R E I N E , avec vivacité.

Oui. Le Prince doit agir. Je le sens vivement. Le rôle qu'on lui fait jouer à la cour de Madrid, m'indigne et m'humilie pour lui. — Je lui promets les secours de la France, de la Savoie. Allons, Marquis; je pense comme vous, il faut qu'il agisse. — Cependant cette entreprise demande de l'argent.

P O S A .

Il est tout prêt.

L A R E I N E.

J'ai aussi quelque conseil à vous donner à cet égard.

P O S A.

Je puis donc promettre à Carlos une entrevue?

L A R E I N E.

Comment ?

P O S A.

Où les moyens ordinaires nous manquent, il faut en employer d'extraordinaires.

L A R E I N E.

Je n'en connois point.

P O S A.

Les souterrains pourroient....

L A R E I N E.

Le Roi en a la clef.

P O S A.

N'importe.

L A R E I N E.

J'y penserai.

P O S A.

Madame, Carlos attend une réponse. — Je la lui ai promise. (remettant à la Reine ses tablettes) Deux mots suffisent — pour l'encourager dans l'attente....

L A R E I N E, après avoir écrit.

Vous reverrai-je bientôt ?

P O S A.

Aussi souvent que vous me l'ordonnerez.

Aussi souvent.... Marquis! comment dois-je interpréter cette liberté ?

P O S A .

Jugez-la aussi innocente que vous pourrez, Madame. Nous en jouissons, cela doit vous suffire.

L A R E I N E , l'interrompant.

Ah! Marquis, que je serois heureuse si cet asyle, en Europe, restoit encore ouvert à la liberté, s'il lui étoit conservé par Carlos! — Comptez sur le vif intérêt que je prends....

P O S A , avec feu.

Ah! je savois bien que je serois entendu ici....
(la duchesse d'Olivarès paroît à la porte.)

L A R E I N E , au Marquis, en changeant de ton.

Les moindres desirs de mon Roi seront toujours des loix pour moi. Mettez aux pieds de sa Majesté mes respects et ma profonde soumission.

(Le Marquis sort.)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une galerie.

DON CARLOS, LE COMTE DE LERME.

CARLOS.

ON ne peut nous troubler ici. Qu'avez-vous à me dire ?

LERME.

Prince, vous avez un ennemi à la cour.

CARLOS, surpris.

Que je ne connoissois point ? — De qui le savez-vous ?

LERME.

De moi.

CARLOS.

Quel est-il ?

LERME.

Le marquis de Posa.

CARLOS.

Comment ?

LERME.

Il étoit chez le Roi....

CARLOS.

Eh bien ?

LERME.

Pendant plus de deux heures, ils conversoient secrètement ensemble.

CARLOS.

Est-il bien vrai ?

LERME.

Leur conversation rouloit sur des objets bien importants.

CARLOS.

Je n'en doute pas.

LERME.

Je vous ai souvent entendu nommer.

CARLOS.

Est-ce un malheur ?

LERME.

Aussi en a-t-on parlé ce matin, dans le cabinet de la Reine, d'une manière fort obscure.

CARLOS recule consterné.

Comte de Lerme !

LERME.

Dès que le Marquis eut quitté le Roi, je reçus l'ordre de l'admettre désormais sans l'annoncer.

CARLOS.

C'est vraiment un grand honneur.

LERME.

Unique, sans exemple, depuis que je sers le Roi.

CARLOS.

Sans doute.... Et qu'a-t-on dit devant la Reine ?

L E R M E recule.

Non, non, Prince. Mon devoir me défend de vous révéler ce secret.

C A R L O S.

Qu'entends-je ? vous me révélez l'un, et vous me cachez l'autre ?

L E R M E.

Je vous devois le premier, et au monarque le second.

C A R L O S.

Vous dites vrai.

L E R M E.

Cependant j'ai toujours reconnu le Marquis pour un homme d'honneur.

C A R L O S.

Vous l'avez bien jugé.

L E R M E.

Chaque vertu reste intacte, — jusqu'au moment de l'épreuve.

C A R L O S.

La sienne l'est dans tous les momens.

L E R M E.

La faveur des rois corrompt quelquefois la vertu la plus pure.

C A R L O S.

Oh ! oui.

L E R M E.

Il est même quelquefois prudent de découvrir ce qui ne peut rester caché.

C A R L O S.

Sans doute. — Cependant, disiez-vous dans l'instant, vous avez toujours regardé le Marquis comme un homme d'honneur.

L E R M E.

S'il l'est encore, mon doute ne lui ôte rien, et vous, mon Prince, vous y gagnez doublement. (il veut sortir.)

C A R L O S, attendri, le suit et lui serre la main.

J'y gagne plus encore, brave homme; — j'ai un ami de plus, et je ne perds pas celui que je possédois déjà. (le comte de Lerme s'en va.)

S C È N E V.

LE MARQUIS DE POSA vient par la galerie.
DON CARLOS.

P O S A.

CARLOS! Carlos!

C A R L O S.

Qui m'appelle? — Ah! c'est toi. Je me rends au couvent; rejoins-moi bientôt. (il veut s'en aller.)

P O S A.

Ecoute, — deux minutes seulement.

C A R L O S.

Si l'on nous surprenoit....

P O S A.

Ne crains rien. Je n'ai que deux mots à te dire.
La Reine....

C A R L O S.

Tu étois chez mon père ?

P O S A.

Il m'avoit mandé ; oui.

C A R L O S , attendant une réponse.

Eh bien !

P O S A.

Tout est décidé. Tu verras la Reine.

C A R L O S.

Et le Roi ? Que te veut le Roi ?

P O S A.

Rien, — peu de chose. — Le desir de me voir,
de me connoître. — Quelques amis trop officieux,
empressés à me servir, l'ont déterminé peut-être...
Que sais-je ? il m'a fait des offres de service.

C A R L O S.

Que tu as refusées ?

P O S A.

Sans doute.

CARLOS.

Et comment vous êtes-vous quittés ?

P O S A.

Assez bien.

C A R L O S.

On n'a pas parlé de moi ?

P O S A.

De toi ? mais, — oui ; on parloit en général. (il tire un souvenir de sa poche, et le remet au Prince.) Voici deux mots de la Reine, et je saurai demain où, et comment....

C A R L O S lit d'un air distrait, met les tablettes dans sa poche, et veut s'en aller.

Tu me trouveras chez le Prieur.

P O S A.

Où cours-tu donc ? Un instant. Personne ne vient.

C A R L O S, avec un sourire affecté.

Avons-nous donc échangé nos rôles ? Tu es aujourd'hui d'une sécurité qui m'effraye.

P O S A.

Aujourd'hui ! Pourquoi aujourd'hui ?

C A R L O S.

Et que m'écrit la Reine ?

P O S A.

Il ne te faut qu'un instant pour le lire.

C A R L O S.

Ah ! j'entends.

P O S A.

Qu'as-tu donc ? qui peut te troubler ?

CARLOS lit une seconde fois la lettre. Avec transport
et enthousiasme :

Ange du ciel ! oui, je serai digne de toi. — Je le serai ! — L'amour agrandit les belles âmes. Quel que soit ton ordre, je le remplirai. — Elle m'écrit de me tenir prêt pour une grande entreprise. Quelle est-elle ? ne le sais-tu pas ?

P O S A.

Quand même je le saurois, Carlos, — es-tu maintenant disposé à l'entendre ?

C A R L O S.

T'ai-je offensé ? J'étais distrait, je l'avoue. Pardonne-moi, Rodrigue.

P O S A.

Distract ? par qui ?

C A R L O S.

Par, — je ne sais. Ce souvenir est donc à moi ?

P O S A.

Non. Je suis venu au contraire pour te demander le tien.

C A R L O S.

Le mien ! pourquoi ?

P O S A.

Et ce que tu portes sur toi, ce qui peut tomber dans des mains étrangères, tes lettres, quelques

dessins ou esquisses. — Enfin tout ton portefeuille.

C A R L O S .

Pourquoi donc ?

P O S A .

Qui peut être à l'abri de la surprise ? On ne les cherchera pas sur moi. Donne.

C A R L O S , troublé.

Mais pourquoi demandes-tu, tout-à-coup,...

P O S A .

Sois tranquille. La prudence l'exige : elle n'a rien qui doive t'effrayer.

C A R L O S lui remet son portefeuille,

Conserve-le bien.

P O S A ,

Compte sur moi.

C A R L O S le regarde avec expression.

Rodrigue, je t'ai donné beaucoup.

P O S A .

Pas autant que j'ai déjà reçu de toi. — Au couvent je t'apprendrai le reste. Adieu. (il veut s'en aller.)

C A R L O S , irrésolu, le rappelle.

Rends-moi ces lettres. Il en est une parmi elles que la Reine m'a écrite à Alcalá, lorsqu'une maladie m'avoit conduit aux portes du tombeau. Je l'ai toujours portée sur mon cœur, je ne puis m'en

séparer. Laisse-la-moi. — Garde tout le reste. (il la retire du porte-feuille et le lui rend.)

P O S A.

Carlos, c'est contre mon gré. C'est précisément cette lettre qu'il me falloit.

C A R L O S.

Adieu. (il s'en va tranquillement et lentement, reste près la porte, revient sur ses pas, et lui remet la lettre.)
Tiens, la voici. (sa main tremble, des larmes coulent de ses yeux, il embrasse le Marquis, et le presse contre sa poitrine.)
Mon père n'est pas capable de te donner ces preuves d'amitié. N'est-il pas vrai, Rodrigue? il en est incapable. (il s'en va bien vite.)

S C È N E V I.

LE MARQUIS DE POSA, étonné, le suit des yeux.

SEROIT-IL possible? ne l'aurois-je pas bien connu? ce pli de son ame m'auroit-il échappé? Se défier de son ami! — Se peut-il qu'une telle foiblesse ternisse l'éclat de tant de vertus? Non, je lui fais injure. — De quelle foiblesse, moi plus foible encore, puis-je l'accuser? Je lui fais un reproche que je mérite moi-même. Devoit-il s'attendre à cette étrange réticence de la part d'un ami? Je l'accable d'inquiétudes, de tourmens; mais puis-je les lui éviter? puis-je trahir les secrets que le Roi

m'a confiés ? Mon silence obstiné lui cause sans doute des tourmens ; peut-être lui en épargnera-t-il de plus grands ? Pourquoi montrer à l'homme qui dort d'un sommeil paisible, le nuage chargé de la foudre suspendu sur sa tête ? — Il suffit que je l'écarte tranquillement , et qu'un jour pur et serein éclaire son réveil. (il s'en va.)

S C È N E V I I.

Le théâtre représente le cabinet du Roi.

LE ROI, assis ; à côté de lui L'INFANTE
CLARA EUGENIA.

LE ROI, après un profond silence.

OUI, elle est ma fille. — La nature peut-elle me tromper ? ses yeux ne sont-ils pas les miens ? ne me retrouvée-je pas dans chacun de ses traits ? Enfant de mon amour ! oui, tu l'es. Je te presse contre mon sein. — Tu es mon sang. (il hésite et s'arrête.) Mon sang ! quel malheur plus grand ai-je à craindre ? — Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens ? (il tient le médaillon dans sa main, il examine tour-à-tour ce portrait et ses propres traits dans une glace placée vis-à-vis de lui. — A la fin il le jette par terre, se relève et repousse l'Infante loin de lui.) Otez-vous. — Laissez-moi. — Je me perds dans cet abîme de réflexions.

S C È N E V I I I**LE COMTE DE LERME, LE ROI.****L E R M E.****SIRE, la Reine a paru dans votre vestibule.****L E R O I.****La Reine!****L E R M E.****Et vous demandé audience.****L E R O I.****Dans ce moment ? à cette heure indue ? — Non.
Je ne puis l'entendre.****L E R M E.****La voici elle-même.**

S C E N E I X.**LE ROI, LA REINE, L'INFANTE.****(L'Infante vole au-devant de sa mère, et se presse contre elle.)****LA REINE se prosternant aux pieds du Roi, qui se
trouble et demeure muet et immobile.****MON Roi, et mon époux, — je suis forcée à vous
demander justice devant votre trône.**

D O N C A R L O S ,

L E R O I .

Justice. . . .

L A R E I N E .

Je me vois indignement traitée à cette cour. Ma cassette a été forcée. . . .

L E R O I .

Comment ?

L A R E I N E .

Et des objets du plus grand prix pour moi en ont été enlevés. . . .

L E R O I .

Du plus grand prix pour vous. . . .

L A R E I N E .

Par celui que j'y attache, et qui ne pouvoient tenter que des personnes. . . .

L E R O I .

Que voulez-vous dire ? Cependant — relevez-vous.

L A R E I N E .

Non, Sire. Je resterai prosternée à vos pieds jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole royale de faire paroître à mes yeux le coupable. Sinon, vous me dispensez de rester plus long-temps à une cour qui ose recéler. . . .

L E R O I .

Relevez-vous, madame. Quittez cette attitude. . . .

L A R E I N E se relève.

Je ne doute pas que le coupable ne soit d'un rang

au-dessus du commun. Ma cassette renfermoit des perles et des diamans de la valeur de plus d'un million, et on s'est borné à m'enlever les lettres....

LE ROI.

Que j'aurois bien voulu....

LA REINE.

Que j'aurois volontiers communiquées à mon époux. C'étoient des lettres et un médaillon de l'Infant.

LE ROI.

De l'Infant ?

LA REINE.

De l'Infant, votre fils.

LE ROI.

Adressés à vous ?

LA REINE.

A moi.

LE ROI.

De l'Infant ! et vous osez me le dire ?

LA REINE.

Et pourquoi ne le dirois-je pas à vous, mon époux ?

LE ROI.

Avec ce front !

LA REINE.

D'où vient cette surprise ? vous devez vous rappeler, Sire, les lettres que don Carlos, de l'agrément des deux cours, m'écrivit à Saint-Germain. S'il fut également autorisé à m'envoyer le portrait

qui les accompagna, ou si, trop épris d'un espoir flatteur, il s'est permis, de lui-même, cette démarche imprudente, — c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Si c'étoit précipitation, c'étoit sans doute la plus excusable, et en ce cas, je suis son garant; car il ne pouvoit s'imaginer alors qu'il étoit destiné à celle qui, un jour, devoit être sa mère.

LE ROI, hors de lui-même, à part, tandis qu'il veut sortir.

La perfide se souvient de tout. — Oh! je le savois bien.

LA REINE, lui prenant la main.

Qui peut vous troubler, Sire?

CLARA EUGENIA, pendant ce temps, joue avec le médaillon qu'elle a trouvé par terre, et le porte à la Reine.

Ah! ma mère, voyez, qu'il est beau....

LA REINE.

Que vois-je? c'est le mien. (elle reconnoît le médaillon, et demeure stupéfaite. Elle et le Roi se regardent fixement. Après un long silence :) En vérité, Sire, ce moyen d'éprouver le cœur de sa femme est sans doute bien noble, bien digne d'un Roi. — Cependant je me permettrai de vous faire encore une question.

LE ROI.

C'est à moi de vous interroger.

LA REINE.

L'innocence pourroit souffrir de mon soupçon. Si donc ce délit a été commis par votre ordre....

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Je n'ai donc personne à accuser ni à plaindre que vous : votre épouse n'est pas faite pour être mise à une pareille épreuve.

LE ROI.

Je connois ce langage. — Mais, Madame, vous ne me trompez pas une seconde fois ; vous ne me trompez pas comme au jardin d'Aranjuez ; cette Reine si sage, si vertueuse, qui se défendit avec tant de dignité. — Je la connois mieux maintenant, cette Reine. . . .

LA REINE.

Que dites-vous ?

LE ROI continue.

Qui n'écarta ses compagnes uniquement (avec un sourire ironique) que pour caresser son enfant.

LA REINE, étonnée.

Sire, quel est ce discours que je ne comprends pas ?

LE ROI.

Je vais donc, Madame, m'expliquer plus clairement et sans aucune réserve. — Est-il vrai que vous n'avez parlé à personne dans les jardins d'Aranjuez ?

LA REINE.

J'ai parlé à l'Infant.

A l'Infant? il est donc vrai? tout est avéré. — Quelle audace! quoi! vous respectiez si peu mon honneur?

LA REINE.

L'honneur, Sire! Long-temps avant que Philippe me nommât son épouse, j'étois déjà fille de Henri. — Si l'honneur de quelqu'un avoit pu être blessé, j'en risquois un plus grand que celui que la Castille m'a donné pour dot.

LE ROI.

Pourquoi avez-vous donc nié?

LA REINE.

Parce que je ne suis pas accoutumée, Sire, à répondre en coupable en présence des courtisans. Je ne nierai jamais la vérité lorsqu'on me la demandera avec respect et bonté. — Etoit-ce bien là ce ton que vous prîtes avec moi dans le jardin d'Aranjuez; ou la cour des grands, rassemblée autour de vous, est-elle le tribunal devant lequel les Reines sont forcées de rendre compte de leurs actions secrètes? J'ai accordé au Prince un entretien qu'il demandoit avec instance. Je l'ai fait parce qu'il m'a plu de le faire... et que je ne prendrai jamais l'usage pour règle d'une conduite que j'aurai reconnue irréprochable... et j'ai cru devoir le cacher à vous, parce qu'il ne me convenoit pas de disputer avec vous, en présence des gens de ma cour, sur la liberté que j'avois prise.

L E R O I.

Qu'entends-je ? quelle audace !

L A R E I N E.

Et j'ajoute encore, parce que l'Infant doit s'attendre à trouver dans le cœur de son père l'équité... l'indulgence du moins... dont il a besoin et qu'il mérite.

L E R O I.

Qu'il mérite ?

L A R E I N E.

Et pourquoi vous le dissimulerois-je ? — J'estime, j'aime Carlos, comme un de mes parens les plus chers, et qui jadis fut jugé digne de porter un nom qui me touchoit de plus près. — Je n'ai pas encore pu concevoir par quel motif il devoit m'être étranger plus que tout autre, précisément parce qu'autrefois il me fut plus cher que tout autre. Si les rois, guidés par leurs maximes d'état, forment les liens qu'ils jugent convenables, ont-ils pour cela le pouvoir de briser des liens antérieurs, le droit d'enchaîner, par une politique oppressive, les sentimens d'un cœur qui connoît son devoir ? — Je ne haïrai point celui qu'on voudroit me faire haïr ; non, puisqu'enfin on m'a forcée de parler, je ne le haïrai point. — Je ne veux pas non plus être contrainte plus long-temps dans le choix de mes affections. La loi qu'on voudroit m'imposer à cet égard, ne serviroit au contraire qu'à me ren-

dre mes amis plus chers, et mon cœur plus décidé à s'y soustraire. — Je prétends même...

L E R O I.

Elizabeth ! vous m'avez vu foible quelquefois ; votre audace s'en accroît. Vous vous fiez à vos charmes. Vous comptez sur une puissance que vous avez trop souvent opposée à ma fermeté. Mais, tremblez. Ce qui m'a pu rendre foible, peut aussi me rendre furieux.

L A R E I N E.

O ciel ! qu'ai-je donc fait ?

L E R O I, lui prenant une main.

Ce que vous avez fait... est fait. — Si la mesure de vos crimes est comblée... si je suis trompé... (il quitte sa main) je puis aussi vaincre cette dernière foiblesse : je le puis et le veux. — Alors malheur à moi, malheur à vous !

L A R E I N E.

Quel crime ai-je donc commis ?

L E R O I.

Alors le sang coulera.

L A R E I N E.

Dieu !

L E R O I.

L'Europe tremblera au bruit d'une action !.... Je ne me connois plus moi-même... je ne respecte plus ni usages, ni traités des nations, ni les droits de la nature....

LA REINE.

Ah ! que je vous plains, Sire !

LE ROI, hors de lui-même.

Vous ! me plaindre ! femme infidelle et perfide !

CLARA EUGENIA, effrayée, s'attache à sa mère.

• Le Roi se fâche, et ma mère pleure.

LE ROI, repoussant l'enfant avec dureté loin de sa mère.

Va-t-en te plaindre à ton père.

LA REINE, avec douceur et dignité, mais d'une voix
tremblante.

Il est de mon devoir de garantir au moins cet enfant de mauvais traitemens. Ma fille, venez avec moi. (elle la prend sur les bras) Si le Roi ne veut plus te reconnoître, je serai forcée d'appeler par-delà les Pyrénées, des garants de ma conduite qui sachent défendre notre cause. (elle veut sortir.)

LE ROI, étonné.

Reine !

LA REINE.

Ah ! c'en est trop ! Je ne puis plus. — (elle veut atteindre la porte, et fait une chute avec l'enfant.)

LE ROI, accourant, consterné.

O ciel ! Elizabeth !

CLARA EUGENIA, remplie de terreur, s'écrie :

Ah ! ma mère est blessée ! elle est blessée ! (elle se précipite hors du salon.)

Personne ne vient donc m'aider à sortir de cet appartement ?

LE ROI, cruellement agité et occupé autour d'elle.

Quel accident funeste ! ô Dieu ! je vois du sang ! ai-je mérité une punition aussi cruelle ? Relevez-vous. . . remettez-vous. . . — On peut venir, on peut nous surprendre. — Voulez-vous que la cour repaisse ses yeux d'un pareil spectacle ? Faut-il vous supplier. . . (elle se relève , soutenue par le Roi.)

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, LES DUCS D'ALBE, FERIA, LERME, DOMINGO, entrent effrayés.

LE ROI.

QU'ON ramène la Reine dans son appartement. (la Reine sort accompagnée des ducs de Feria et de Lerme. Le duc d'Albe et Domingo s'approchent du Roi avec inquiétude.)

A L B E.

La Reine en larmes, et des traces de sang sur son visage. . .

LE ROI.

Les auteurs de tout le mal s'en étonnent maintenant ?

A L B E et D O M I N G O.

Nous ?

LE ROI.

Vous ! qui m'avez dit assez pour exciter ma fureur , et rien pour me convaincre.

ALBE.

Nous vous avons révélé ce que nous savions.

LE ROI.

Service affreux ! quel'enfer vous en récompense !
Je me repens de ce que j'ai fait. Etoit-ce là le maintien, le langage d'une femme coupable ?

POSA, au fond du théâtre.

Peut-on parler au Roi ?

S C È N E X I.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA.

LE ROI, vivement ému au son de cette voix, et allant
au-devant de lui.

AH ! voici l'homme que je desirois voir. — Duc, je n'ai plus besoin de vous ; laissez-nous. (le duc d'Albe et Domingo se regardent avec surprise.)

POSA, troublé et embarrassé, jetant un regard incertain
sur le Roi.

Cet ordre détruit tout mon espoir. Car.... je vous avoue, Sire, ... que dans l'affaire qui m'a conduit ici, je comptois beaucoup sur le suffrage du Duc.... (il fait une révérence au duc d'Albe.)

L E R O I , d'un ton sérieux , à d'Albe et Domingo.

Vous savez ma volonté. Sortez. (d'Albe et Domingo s'en vont.)

S C È N E X I I .

L E R O I , L E M A R Q U I S D E P O S A .

L E R O I .

Vous vouliez réparer ma faute , Marquis. Je prends justice à vos bonnes intentions.

P O S A .

Sire, il en doit coûter à un vieux guerrier qui , dans vingt batailles , exposa ses jours pour vous , de se voir forcé à céder sa place à un jeune homme...

L E R O I .

Il vous convient de penser ainsi , et à moi d'agir comme j'ai fait. L'impression que vous avez faite sur mon cœur en peu d'heures , il ne l'a jamais faite pendant toute sa vie. Je ne veux pas que ma volonté de faire le bien reste ignorée , je veux , au contraire , que les faveurs que je répandrai sur vous soient éclatantes , et que le sort de l'homme que j'ai fait mon ami , soit envié par-tout.

P O S A .

Et choisiriez-vous aussi pour ami celui qui ,

couvert du masque de la bassesse, chercheroit à mériter ce nom ?

LE ROI.

Quelle nouvelle m'apportez-vous ?

P O S A.

En passant devant le vestibule, j'ai entendu un tumulte terrible, des cris affreux.... du sang.... la Reine....

LE ROI.

Vous l'avez vue ?

P O S A.

Ce bruit devoit d'autant plus m'étonner que s'il est fondé, si vous avez donné lieu à ce fâcheux événement, — les découvertes importantes que j'ai faites, changent absolument la face des affaires.

LE ROI.

Eh bien !

P O S A.

J'ai trouvé le moyen d'enlever le porte-feuille du Prince avec plusieurs papiers qui, j'espère, jetteront quelque lumière.... (il remet au Roi le porte-feuille de Carlos.)

LE ROI les parcourt avec avidité.

Une lettre du Roi mon père, dont je n'ai jamais entendu parler ? (il la lit, la met de côté, et reprend les autres papiers.) Un plan de fortification. — Diverses pensées tirées de Tacite. — Mais que vois-je ? — Je dois reconnoître cette main ! c'est celle d'une femme. (il lit avec attention, tantôt à haute voix, tantôt à

voix basse.) « Cette clef — ouvre le dernier cabinet » dans le pavillon de la Reine ». — Dieu ! que vais-je lire ? « Ici l'amour peut se faire entendre librement, et la récompense attend ». Exécration perfidie ! je vois maintenant, je connois la main. . . .

P O S A.

Celle de la Reine ? C'est impossible.

L E R O I.

De la princesse Eboli. . . .

P O S A.

Le page Henarés m'a donc dit la vérité. C'est lui qui fut chargé de porter la lettre et la clef.

L E R O I, prenant la main du Marquis, avec une grande émotion.

Marquis ! je suis tombé dans d'exécrables mains ! Cette femme, — je vous l'avouerai, Marquis, — cette femme força la cassette de la Reine ; le premier avis me vint d'elle ; — qui sait quelle part y a pris Domingo. — Je suis cruellement trompé.

P O S A.

Il seroit heureux pour vous, Sire. . . .

L E R O I.

Marquis ! Marquis ! je commence à craindre d'avoir fait des reproches injustes à mon épouse.

P O S A.

S'il exista entre le Prince et la Reine une secrète intelligence, le motif sans doute en est tout autre

que celui pour lequel on l'accusoit. J'ai des nouvelles certaines que le projet du Prince de partir pour la Flandre fut conçu par la Reine.

LE ROI.

Je l'ai toujours pensé.

P O S A.

La Reine a de l'ambition. — Vous dirai-je plus ? elle se voit trompée dans ses espérances les plus chères ; elle se voit avec peine privée de la part qu'elle prétendoit au gouvernement de l'état. La fougueuse jeunesse du Prince fut jugée propre à seconder ses vastes entreprises. — Quant à son cœur, — je doute qu'elle puisse aimer.

LE ROI.

Ah ! ce n'est pas sa politique qui me fait trembler.

P O S A.

Il faut savoir si elle est aimée, — si l'Infant n'est pas à craindre ? voilà ce qui mérite d'être approfondi. Je crois que la plus grande vigilance est ici nécessaire.

LE ROI.

Vous me répondez de lui...

P O S A, après quelques réflexions.

Si Votre Majesté me juge capable de remplir cet emploi, il faut que le pouvoir qu'elle me donne soit absolu et sans bornes.

LE ROI.

Je vous l'accorde.

P O S A.

Qu'aucun autre homme, quel que puisse être son nom, ne me contrarie, ne me trouble dans les entreprises que je croirai nécessaires.

L E R O I.

Aucun. Je vous le promets. Vous fûtes mon conseil, mon guide. Que ne vous dois-je pas pour vos nouvelles? (Lerme entre pendant ces dernières paroles) Dans quel état avez-vous laissé la Reine?

L E R M E.

Dans un état d'abattement... (il jette sur le Marquis des regards incertains.)

L E R O I.

Je la verrai dans un instant. Qu'on lui porte cette nouvelle. (Lerme s'en va. Le Marquis le suit des yeux, pensif et inquiet.)

P O S A , après un silence, au Roi.

Une précaution me semble encore nécessaire. Je crains que l'Infant ne soit averti en secret. Il a beaucoup d'amis. — Peut-être a-t-il pris des engagements avec les rebelles de la ville de Gand. La crainte quelquefois peut faire prendre des résolutions désespérées. — Je pense donc qu'il convient, dans ce moment même, — d'employer des mesures pour prévenir, en ce cas, le mal par un prompt remède.

L E R O I.

Quel est-il?

P O S A.

L'ordre de l'arrêter, que vous remettrez, Sire, dans mes propres mains pour en faire usage au moment du péril, — et...

LE ROI, après quelques réflexions.

Cette mesure est un peu violente. — Je doute que....

P O S A.

Qu'elle soit au nombre des premiers secrets de l'état jusqu'à ce que....

LE ROI, allant à son pupitre, et écrivant l'ordre.

L'état est en danger. — Les périls imminens exigent des moyens extraordinaires. — Le voici, Marquis. — Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagemens....

P O S A, recevant l'ordre.

On ne s'en servira, Sire, qu'à la dernière extrémité.

LE ROI, mettant sa main sur ses épaules.

Allez, allez, cher Marquis, — rendre le repos à mon âme, et le sommeil à mes nuits. (ils s'en vont de deux côtés opposés.)

SCÈNE XIII.

Le théâtre représente une galerie.

DON CARLOS arrive dans une agitation cruelle ;
LE COMTE DE LERME va au-devant de lui.

CARLOS.

Je vous cherchois.

LERME.

Je vous cherchois aussi.

CARLOS.

Est-il bien vrai ? répondez-moi, je vous prie.
Est-il vrai ?

LERME.

Quoi ?

CARLOS.

Qu'il a levé le poignard sur elle, qu'on l'a emportée de son cabinet, blessée, couverte de sang ? Je vous en conjure, parlez, dites-le-moi. Qu'est-il arrivé ?

LERME.

Elle est tombée évanouie, et s'est blessée légèrement dans sa chute.

CARLOS.

Elle ne court aucun danger ? aucun ? Répondez-moi, sur votre honneur.

LERME.

Aucun. — Mais vous-même en courez un plus grand.

CARLOS.

Ah ! ma mère est hors de tout péril ! Je vous rends grâce , ô Dieu ! un bruit affreux est venu jusqu'à moi. On dit que le Roi a traité indignement la mère et son enfant , et qu'on lui a révélé un mystère....

LERME.

Cela peut être.

CARLOS.

Comment ?

LERME.

Prince , je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé. Profitez mieux de celui-ci.

CARLOS.

Quel est-il ?

LERME.

Si je ne me trompe pas , Prince , j'ai vu , il y a peu de jours , dans vos mains un porte-feuille de velours bleu céleste , brodé en or.

CARLOS , étonné.

Oui , j'en possède un pareil. — Eh bien ?

LERME.

Sur la couverture étoit un dessin entouré de perles....

CARLOS.

Il est vrai.

L E R M E.

Lorsque tantôt je suis entré inopinément dans le cabinet du Roi, j'ai cru avoir aperçu dans ses mains le même porte-feuille, et le marquis de Posa étoit près de lui....

CARLOS, un moment stupéfait, ensuite avec véhémence.

Cela n'est pas vrai.

L E R M E, avec sensibilité.

Vous me croyez donc un imposteur ?

CARLOS l'examine long-temps.

Oui, vous l'êtes.

L E R M E.

Ah ! je vous le pardonne.

CARLOS parcourt la scène dans une agitation affreuse, et s'arrête enfin devant lui.

Lerme, quel métier indigne tu fais là ? Quel mal t'a fait le Marquis ? quel mal t'ont fait les doux liens qui nous unissoient, et que ton zèle cruel se hâte de briser ?

L E R M E.

Prince, je respecte une douleur qui vous rend injuste.

CARLOS.

O Dieu ! ô Dieu ! — préserve-moi du soupçon !

L E R M E.

Aussi je me rappelle les propres paroles du Roi. Lorsque je suis entré dans son appartement : Que ne vous dois-je pas, disoit-il, pour cette nouvelle ?

CARLOS.

Taisez-vous, taisez-vous !

LERME.

Le bruit court que le duc d'Albe est disgracié, — que le sceau de l'état a été retiré au prince de Gomès, et remis dans les mains du Marquis.

CARLOS, absorbé dans ses pensées.

Et il m'a tout caché ! pourquoi me l'a-t-il caché ?

LERME.

Toute la cour le respecte déjà comme un ministre tout-puissant, comme un favori dont le pouvoir est sans bornes. . . .

CARLOS.

Il m'aimoit tendrement — comme lui-même, je le sais ; il m'en a donné mille preuves. Mais sa patrie, des millions d'hommes ne lui doivent-ils pas être plus chers qu'un seul ? L'amitié de Carlos, son bonheur ne pouvoient seuls suffire à sa grande ame. Il m'a sacrifié à sa vertu. Puis-je l'en blâmer ? — Oui ! c'en est fait, — il n'est que trop certain. Maintenant je l'ai perdu. (il se détourne, et se couvre le visage.)

LERME, après un moment de silence.

O le meilleur des Princes ! que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, sans le regarder.

Aller chez le Roi, et me trahir aussi. Je n'ai rien à donner, moi.

Voulez-vous attendre les suites du complot tramé contre vous ?

C A R L O S , s'appuyant sur une balustrade, et regardant devant lui d'un œil fixe.

Je l'ai perdu. Oh ! que je suis malheureux !

L E R M E , s'approchant de lui, et avec un tendre intérêt.

Prince, ne songez-vous pas au péril qui vous menace ?

C A R L O S .

Au péril ? — Pouvez-vous croire....

L E R M E .

Vous ne devez plus trembler que pour vous seul.

C A R L O S , se récriant.

O Dieu ! quel souvenir vous réveillez en moi ? La lettre de ma mère que je lui ai donnée, reprise et rendue ! (parcourant la galerie dans la plus grande agitation, et en croisant les mains) Mais comment a-t-elle mérité de lui ce procédé ? — il devoit au moins l'épargner. N'est-il pas vrai, Comte ? (avec emportement et résolution) Il faut que je la voie... je vais l'avertir.... la préparer.... Mon cher Comte, n'est-il aucun moyen de la voir ? allez, appelez le Marquis.... qu'il vienne....

L E R M E .

Qui ?

C A R L O S reste immobile.

Ah Dieu !

LERME.

Et le Roi est aussi chez elle.

CARLOS, perdu dans ses idées.

Je n'ai donc plus personne.... personne au monde?... Mais il me reste un ami... un seul.... Et qu'ai-je encore à craindre, puisque tout autre espoir est perdu? (il sort.)

LERME le suit en lui criant:

Prince, où allez-vous?

S C È N E X I V.

Le théâtre représente le cabinet de la princesse Eboli.

LA PRINCESSE EBOLI, DOMINGO.

DOMINGO, en entrant.

PRINCESSE, avez-vous entendu parler?...

EBOLI.

De qui?

DOMINGO.

De notre nouveau ministre?

EBOLI.

Quoi! elle est donc vraie, cette nouvelle extraordinaire, qui déjà remplit toute la cour?

Vous aussi, vous y êtes intéressée. Reine d'un jour, votre règne n'a duré qu'un instant.

S C È N E X V.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC D'ALBE entre.

A L B E à la Princesse.

PERCEZ-MOI le cœur. C'est moi qui l'ai présenté au Roi.

D O M I N G O.

Qui auroit pu prévoir ce qui est arrivé ?

A L B E.

C'est un malheur de plus. L'homme qui sut ainsi tromper notre prévoyance, et nous en imposer par son hypocrisie, est capable de tout.

D O M I N G O.

Et l'on n'a plus besoin de vous, a dit le Roi. Duc, vous l'avez entendu ?

E B O L I.

Que s'est-il passé ? parlez, je n'y comprends rien.

A L B E, absorbé dans ses pensées.

Que ne donnerois-je pas en ce moment pour avoir un ennemi tel que le fut l'Infant ?

D O M I N G O.

Il n'est que trop vrai. Je vous entends.

A L B E.

Il a le cœur bon.

D O M I N G O.

Je l'avoue.

A L B E.

Il est digne d'un meilleur sort.

D O M I N G O.

Je l'ai pensé comme vous.

A L B E , après une prompte réflexion :

Domingo, venez-vous avec moi ?

D O M I N G O.

Où ? qu'allez-vous faire ?

A L B E.

Anéantir mon propre ouvrage, et le créer plutôt une seconde fois dans le temps. (il s'en va.)

D O M I N G O.

Et vous vous taisez, Princesse ?

E B O L I.

Faites tout ce que vous jugerez nécessaire. Moi, je ne serai jamais l'amie de Carlos. (Domingo suit le Duc. Carlos arrive par une autre porte.)

SCÈNE XVI

LA PRINCESSE EBOLI, DON CARLOS.

CARLOS à la Princesse, qui, à son aspect, recule effrayée.

NE craignez rien, Princesse....

EBOLI.

Pourquoi cette surprise? Que cherchez-vous ici?

CARLOS, se saisissant de sa main avec vivacité.

Pouvez-vous haïr éternellement? l'amour offensé ne pardonne-t-il jamais?

EBOLI, cherchant à se dégager.

Que me rappelez-vous, Prince?

CARLOS.

Votre bonté, et mon ingratitude. — Ah! je ne sais que trop que je vous ai mortellement offensée, que j'ai déchiré votre cœur sensible, et contraint ces beaux yeux à verser des larmes.... Hélas! et cependant ce n'est pas le repentir qui m'a conduit en ces lieux.

EBOLI.

Ah, Prince! laissez-moi.

CARLOS.

Je suis venu pour implorer votre bonté, votre grandeur d'ame. Ecoutez; je n'ai plus d'ami au monde que vous seule. Je vous trouvai un jour si

douce, si tendre envers moi... Vous ne haïrez pas toujours, vous ne serez pas irréconciliable.

E B O L I , détournant les yeux.

Ah, Prince, par tout ce que vous avez de sacré ne me parlez plus...

C A R L O S .

Laissez-moi me souvenir de ces momens heureux, d'un amour dont je me rendis si indigne ! Permettez que cet amour, que ce cœur que vous me donnâtes, trompée par une douce illusion, me soit utile aujourd'hui. Représentez-vous Carlos, tel qu'il fut à vos yeux, dans cet instant fortuné ; et, frappée de cette idée, faites un sacrifice pour lui que vous ne pourrez jamais faire pour moi.

E B O L I .

O Carlos ! que vous me jouez cruellement !

C A R L O S .

Elevez-vous au-dessus de votre sexe. Oubliez les offenses. Faites ce qu'aucune femme ne fit avant vous... ce qu'aucune autre ne fera jamais après vous. Je vous demande un sacrifice inoui... laissez-moi... je vous en conjure à genoux... laissez-moi dire deux mots à la Reine.

(Il se prosterne à ses pieds.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA.

(Posa entre précipitamment suivi de deux Officiers de la garde du Roi.)

P O S A , respirant à peine, et hors de lui-même, se jetant entre les deux.

QU'A-T-IL avoué ? n'en croyez rien.

C A R L O S , encore à genoux, d'une voix élevée.

Par tout ce qu'il y a de plus sacré. . .

P O S A , l'interrompant avec vivacité.

C'est un insensé, ne l'écoutez pas.

C A R L O S , d'une voix plus haute et perçante.

Il y va de la vie. Conduisez-moi vers elle.

P O S A , à la Princesse, qu'il repousse avec violence loin du Prince.

Je vous immole si vous l'écoutez. (à l'un de ses officiers) Comte de Cordua, au nom du Roi, (il montre l'ordre du Roi) le Prince est votre prisonnier. (Carlos demeure immobile, stupéfait et comme frappé de la foudre. La Princesse jette un cri d'effroi, et veut s'enfuir, les officiers frémissent. On voit le Marquis trembler de tous ses membres et se posséder à peine.) (à Carlos) Rendez-moi votre épée. — Vous, Princesse, restez ; et vous, allez, (à l'officier) que personne ne parle au Prince, pas

même vous. Vous m'en répondez sur votre tête ;
 (il parle bas à l'officier , et se tourne ensuite vers l'autre)
 et moi , je vais me jeter aussi-tôt aux pieds du Roi
 pour lui rendre compte ; — (à Carlos) et à vous
 aussi , — attendez-moi , Prince , dans une heure.

(Carlos se laisse emmener sans donner aucun signe de con-
 noissance — Seulement en passant il laisse tomber un regard
 foible et mourant sur le Marquis qui se couvre le visage. La
 Princesse essaye encore de s'enfuir ; le Marquis la ramène
 par le bras.)

SCÈNE XVIII.

LA PRINCESSE EBOLI, LE MARQUIS
 DE POSA.

EBOLI.

AU nom du ciel ! laissez-moi fuir !

POSA la conduit sur le devant de la scène d'un air effrayant.

Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

EBOLI.

Rien.... laissez-moi.... rien....

POSA la retient avec violence.

Qu'as-tu appris ? — Tu ne peux plus m'échap-
 per. Tu ne pourras plus rien révéler à qui que ce
 soit au monde.

EBOLI jette sur lui un regard effrayé.

Dieu ! quel langage ! voulez-vous m'égorger ?

F O S A tire un poignard.

Oui, vous êtes morte si vous ne parlez.

E B O L I.

Moi ? moi ? grand Dieu ! quel crime ai-je donc commis ?

F O S A , élevant les yeux au ciel , et tenant le poignard levé sur la poitrine de la Princesse.

Il en est temps encore. Ce secret n'est pas sorti de sa bouche , je l'ensevelirai dans son sein percé de coups , et tout restera ignoré. — Il s'agit ici du destin de l'Espagne, ou de la vie d'une femme. — J'ose espérer que je parviendrai à justifier un jour cet homicide à ton tribunal suprême. (il demeure incertain dans cette attitude.)

E B O L I , prosternée à ses pieds , le regarde avec fermeté.

Eh bien ! pourquoi hésitez-vous ? je ne veux point de grace. — Non. J'ai mérité la mort , et je la demande.

F O S A laisse tomber lentement la main. Après une courte réflexion :

Cette action seroit aussi lâche que barbare. Non ! non ! je te rends grace , ô Dieu ! — Il est encore un autre moyen.

(Il laisse tomber le poignard et sort promptement. La Princesse s'enfuit par une autre porte.)

S C È N E X I X.

Le théâtre représente un appartement de la Reine.

LA REINE, à la comtesse de Fuentes.

QUEL tumulte, quel concours de monde dans le palais? le moindre bruit m'épouvante aujourd'hui. Ah! Comtesse, voyez, sachez-en la cause, et venez m'en rendre compte.

(La comtesse de Fuentes s'en va, et la princesse Eboli entre précipitamment.)

S C È N E X X.

LA REINE, LA PRINCESSE EBOLI.

EBOLI, respirant à peine, pâle et défigurée, prosternée aux pieds de la Reine.

O Reine! venez à son secours; il est prisonnier.

LA REINE.

Qui ?

EBOLI.

Le marquis de Posa l'a fait arrêter par ordre du Roi.

LA REINE.

Qui donc, qui ?

E B O L I.

Le Prince.

L A R E I N E.

Que dites-vous ?

E B O L I.

On l'emmène en ce moment.

L A R E I N E.

Et qui l'a fait arrêter ?

E B O L I.

Le marquis de Posa.

L A R E I N E.

O Dieu ! qu'il est heureux que ce soit lui !

E B O L I.

Quoi ? vous pouvez former ce vœu ? — Vous ne présentez donc pas.... vous ne savez pas....

L A R E I N E.

La cause de son arrestation ? — Quelque faute ; quelqu'imprudence que son âge et la violence de son caractère lui ont fait commettre.

E B O L I.

Non ! non ! — Je la connois mieux. — O Reine ! c'est une manœuvre perfide, affreuse ! — Le Prince est perdu sans ressource ; il mourra.

L A R E I N E.

Il mourra !

E B O L I.

Et c'est moi qui l'assassine.

L A R E I N E.

Il mourra ! Insensée, que dis-tu ?

E B O L I.

Et si vous saviez pourquoi, — pourquoi il va mourir ! Ah ! si j'avois pu prévoir ce malheur horrible !

L A R E I N E la prend avec bonté par la main.

Princesse, vous êtes encore agitée, remettez-vous, recueillez vos esprits, afin qu'écartant ces images effrayantes qui me font frémir, vous puissiez me parler avec plus de calme. Que savez-vous ? que s'est-il passé ?

E B O L I.

O Reine ! ne vous abaissez point jusqu'à me témoigner cette bonté infinie qui fait mon supplice. Je ne suis point digne de lever mes coupables regards sur votre auguste personne. Foulez à vos pieds une misérable qui, accablée sous le poids de son repentir, couverte de honte et de son propre mépris, rampe devant vous.

L A R E I N E.

Malheureuse ! Qu'avez-vous à me dire ?

E B O L I.

O la plus auguste et la plus vertueuse des reines ! vous ne connaissez pas encore le serpent que vous avez réchauffé dans votre sein. Apprenez à le connaître aujourd'hui ; c'est moi, moi qui de votre casseté ai enlevé ces lettres....

LA REINE.

Vous ?

E B O L I.

Moi, qui les ai remises au Roi.

LA REINE.

Vous ?

E B O L I.

Moi, qui osois vous accuser....

LA REINE.

Vous?... vous avez pu....

E B O L I.

La vengeance, l'amour, la fureur, toutes les passions m'égaroient à-la-fois. — Je vous haïssois parce que j'aimois l'Infant.

LA REINE.

Et parce que vous l'aimiez, falloit-il....

E B O L I.

Parce que je lui ai fait l'aveu de mon amour, et qu'il ne l'a pas payé de retour.

LA REINE, après un moment de silence.

Ah! mes yeux sont dessillés. — Je vois tout maintenant. — Relevez-vous. — Vous l'aimiez, — j'ai déjà tout pardonné, tout oublié. — Relevez-vous. (elle lui présente le bras.)

E B O L I.

Non, non! Il me reste encore un aveu terrible à vous faire, et je ne quitterai pas cette place avant que....

LA REINE, attentive.

Dieu! que vais-je encore entendre? parlez....

EBOLI.

Victime.... de la séduction.... du Roi.... O ciel! vous détournez les yeux.... J'y lis ma condamnation.... Le crime dont j'ai osé vous accuser... je l'ai commis moi-même.

(Elle presse son visage enflammé contre terre. La Reine s'en va. Une longue pause. La duchesse d'Olivares, après quelques minutes, sort du cabinet dans lequel la Reine étoit entrée, et trouve la Princesse encore dans la même attitude. Elle s'approche d'elle, en silence. A ce bruit la Princesse se relève dans la plus grande agitation, lorsqu'elle s'aperçoit de la disparition de la Reine.)

S C È N E X X I.

LA PRINCESSE D'EBOLI, LA DUCHESSE
D'OLIVARES.

EBOLI.

DIEU! elle m'a abandonnée. Tout est perdu.

OLIVARÈS s'approche d'elle.

Princesse Eboli....

EBOLI.

Ah! je ne sais que trop; Duchesse, ce qui vous conduit en ces lieux, La Reine vous a chargée de m'annoncer mon arrêt, — parlez....

Elle m'a donné l'ordre de vous demander votre croix et vos clefs.

EBOLI détache de son sein la croix de l'ordre, et la remet à la Duchesse.

Cependant on m'accordera la faveur de baiser encore une fois la main de la Reine ?

OLIVARÈS.

Vous apprendrez votre sort au couvent de Sainte-Marie.

EBOLI, en versant des larmes.

Je ne reverrai plus la Reine ?

OLIVARÈS l'embrasse en détournant son visage.

Adieu ! vivez heureuse.

(Elle se retire précipitamment. La Princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet qui se ferme aussi-tôt après l'entrée de la Duchesse. La Princesse reste quelques minutes à genoux devant le cabinet, immobile et muette. Elle se relève tout-à-coup, et sort en se couvrant le visage.)

SCÈNE XXII.

LA REINE et LA DUCHESSE D'OLIVARÈS
sortent du cabinet.

LA REINE.

EST-ELLE partie ?

OLIVARÈS.

Oui, et le désespoir dans l'ame. Son sort est affreux.

LA REINE, inquiète, s'approche d'une fenêtre.

Où peut donc rester la comtesse de Fuentes ?
Elle devoit m'apporter des nouvelles....

(Un page entre , et dit quelques mots à la grande-maitresse ,
qui se tourne vers la Reine.)

OLIVARÈS.

Madame, le duc d'Albe et Domingo....

LA REINE, surprise.

Domingo et le duc d'Albe ?

OLIVARÈS.

Ils supplient Votre Majesté de leur accorder un
moment d'audience.

LA REINE, après quelques réflexions.

Qu'ils entrent.

(Le page sort , la Duchesse se retire dans le cabinet.)

SCÈNE XXIII.

LA REINE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

ALBE.

Si vous nous permettez, grande Reine....

LA REINE.

Que me demandez-vous ?

DOMINGO.

La vive sollicitude que nous inspire la personne

sacrée de Votre Majesté, ne nous permet pas de garder un plus long silence sur un événement qui menace votre sûreté.

A L B E.

Nous nous empressons de déjouer, par de prompts avis, le complot tramé contre vous....

D O M I N G O.

Et de mettre aux pieds de Votre Majesté notre zèle et nos services.

L A R E I N E les regarde avec surprise.

Révérénd Père, et vous, noble duc d'Albe, vous m'étonnez beaucoup. Je ne m'attendois pas à ce dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais l'estime que je vous dois. — Vous me parlez d'un complot dirigé contre moi. Puis-je savoir....

A L B E.

Nous vous prions de vous défier d'un certain marquis de Posa, qui est admis dans les conseils secrets du Roi.

L A R E I N E.

Je vois avec plaisir que le monarque a si bien placé son choix. Depuis long-temps on m'a vanté le Marquis comme un homme vertueux, comme un grand homme. Jamais plus haute faveur ne fut accordée avec plus de justice....

D O M I N G O.

Accordée avec plus de justice ! Nous en savons davantage.

A L B E.

On sait à quel service le Roi l'a jugé propre. Ce n'est plus un secret aujourd'hui.

L A R E I N E.

Qu'est-ce donc ? Parlez. Vous éveillez toute mon attention.

D O M I N G O.

Y a-t-il long-temps que Votre Majesté visita, pour la dernière fois, sa cassette ?

L A R E I N E.

Comment ?

D O M I N G O.

Et n'avez-vous pas remarqué qu'il vous manquoit des objets d'un grand prix ?

L A R E I N E.

Que dites-vous ? pourquoi ? Toute la cour sait la perte que j'ai faite. — Mais quel rapport peut avoir le marquis de Posa avec la perte de ces effets ?

A L B E.

Un très-grand, Madame, — car il manque au Prince également des papiers importans qu'on a vus aujourd'hui entre les mains du Roi, après que le Chevalier eut obtenu de lui une audience secrète. Dans le même temps le Prince est arrêté, et le marquis de Posa est ministre.

L A R E I N E, après quelque réflexion.

Que tout ce que j'entends est surprenant pour moi ! — Je trouve en lui un ennemi dont je ne me

serois jamais doutée, et en vous, deux amis que je ne me souviens pas d'avoir jamais possédés. Car, je vous l'avoue, (elle les examine tous deux avec une grande attention) le mauvais service qui m'a été rendu près du Roi, j'étois déjà prête.... à vous le pardonner.

A L B E.

A nous ?

L A R E I N E.

A vous.

D O M I N G O.

Duc d'Albe, à nous !

L A R E I N E, toujours ses regards attachés sur eux.

Avec quel plaisir je m'aperçois que mon jugement étoit trop précipité ! — Même avant de le savoir j'étois déterminée à prier encore aujourd'hui le Roi de me confronter avec mes accusateurs. J'ai donc maintenant un avantage de plus ; je puis aussi invoquer le témoignage du duc d'Albe.

A L B E.

Le mien ? Quoi ! vous voudriez ?.....

L A R E I N E.

Pourquoi non ?

D O M I N G O.

Ce seroit détruire d'avance tout l'effet des services que nous voulions vous rendre en secret.

L A R E I N E.

En secret ? (avec fierté) Je voudrois bien savoir, duc d'Albe, quel entretien mystérieux la femme

de votre Roi peut avoir avec vous, Duc, ou avec vous, Domingo, que son époux doit ignorer!... Suis-je innocente ou coupable ?

DOMINGO.

Quelle demande ?

ALBE.

Mais, si le Roi n'étoit pas aussi juste, s'il ne l'étoit pas du tout dans ce moment.

LA REINE.

J'attendrai qu'il le devienne. — Heureux celui qui n'aura qu'à gagner lorsqu'il le sera devenu.

(Elle leur fait une révérence. Ils s'en vont.)

SCÈNE XXIV.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

AH, Marquis! Je vous revois enfin.

POSA, pâle et défait, d'une voix tremblante.

Êtes-vous seule, Madame? ne peut-on pas ici nous entendre ?

LA REINE.

Non. — Pourquoi? Quelle nouvelle m'apportez-vous? (elle l'examine avec plus d'attention, et recule effrayée.) Mais, que vois-je? d'où vient cette pâleur? pour-

quoi cette altération dans vos traits? Marquis, vous me faites frémir.

P O S A.

Vous savez déjà sans doute....

L A R E I N E.

Que Carlos a été arrêté, et même par vous, dit-on. Est-il bien vrai? Je ne voulois en croire que vous.

P O S A.

Cela est vrai.

L A R E I N E.

Par vous?

P O S A.

Par moi.

L A R E I N E jette sur lui un regard incertain.

Je respecte vos actions, même alors que je ne les connois pas. — Mais pardonnez cette fois à l'inquiétude, au trouble d'une femme. — Je crains que vous n'ayez hasardé beaucoup.

P O S A.

Tout est perdu, Madame.

L A R E I N E.

O ciel!

P O S A.

Soyez tranquille, Reine, sur le sort du Prince. C'est pour moi que tout est perdu.

L A R E I N E.

Dieu! que vais-je entendre?

P O S A.

Eh! devois-je aussi légèrement fonder mes projets, ma fortune, tout enfin, sur un seul coup du sort, me jouer aussi témérairement de la providence? Quel est l'homme en effet, qui, s'il ne se croit pas un dieu, peut se flatter de l'espoir insensé de gouverner le destin à son gré? Oh! je l'ai bien mérité! — Mais pourquoi vous entretenir de moi? ce moment est précieux; et qui sait si déjà la main sévère de mon juge ne tient pas le glaive suspendu sur ma tête?

L A R E I N E.

Le glaive sur votre tête? — Quel est ce langage que je ne puis concevoir, et qui redouble ma frayeur?

P O S A.

Le Prince est sauvé, n'importe à quel prix: — mais il ne l'est que pour ce jour. Il lui reste peu de momens, qu'il les emploie; ils me coûtent assez cher. Cette nuit même il doit quitter Madrid.

L A R E I N E.

Cette nuit?

P O S A.

Tout est prêt. Dans ce même couvent de Chartreux qui fut depuis si long-temps l'asyle de notre amitié, la poste l'attend. Voici en lettres de change toute ma fortune; vous y ajouterez ce qui peut y manquer. Il est vrai que j'aurois mille choses à dire à Carlos, et qu'il est important pour lui de savoir; mais je crains de ne pouvoir le faire par

moi-même. Vous lui parlerez ce soir, et j'ai recours à vous.

L A R E I N E,

Ah ! Marquis ! je vous en conjure, expliquez-vous plus clairement. Qu'est-il arrivé ?

P O S A,

J'ai encore un aveu important à faire, et je le fais à vous. J'ai joui d'un bonheur que peu d'hommes ont éprouvé. J'aimai le fils d'un Roi. — Mon cœur, consacré à un seul, embrassa l'univers entier. — J'inspirai à ce Prince une idée sublime, et la félicité d'un million d'hommes devoit être son ouvrage. O mes songes étoient beaux, — mais la sagesse éternelle en décida autrement. Carlos n'aura bientôt plus de Rodrigue. L'ami transmet ses derniers vœux à l'amante. C'est ici, — ici, — sur ce saint autel, dans le cœur de sa Reine, que je dépose le legs précieux que je lui fais. C'est ici qu'il le trouvera quand je ne serai plus. (il se détourne, des larmes étouffent sa voix.)

L A R E I N E,

O ciel ! qu'entends-je ? c'est-là le langage d'un mourant. Mais non, j'espère encore. Il n'est que l'effet de votre trouble.

P O S A cherche à se recueillir, et continue d'un ton plus ferme.

Dites-lui, qu'il se souvienne du serment solennel que nous avons fait, dans nos jeunes années, aux yeux de l'Eternel. J'ai tenu le mien, je lui

suis resté fidèle jusqu'à la mort. — C'est à lui maintenant, à tenir....

L A R E I N E.

Jusqu'à la mort ?

P O S A.

Oh ! dites-lui qu'il réalise ce beau songe d'un nouveau gouvernement, fruit de notre sainte amitié. Qu'il commence ce grand ouvrage. Qu'il l'achève ou qu'il succombe, n'importe ! qu'il le commence toujours. Lorsque des siècles se seront écoulés, la Providence fera naître un Prince, comme lui, sur un trône comme le sien, fera revivre un autre lui-même, et animera du même esprit son nouveau favori. Qu'il respecte les songes de sa jeunesse lorsqu'il sera homme, et ne se laisse point égarer par cette fausse et vile politique, ennemie de tout sentiment noble et élevé....

L A R E I N E.

Comment, Marquis ? et à quoi tend ce discours ?

P O S A.

Dites-lui que j'ai fondé sur lui le bonheur de l'humanité, que je l'exige de lui en mourant, — et que j'étois en droit de l'exiger. Il ne tenoit qu'à moi de faire luire ces beaux jours sur l'Espagne. Le Roi m'avoit donné sa confiance, m'avoit nommé son fils, — m'avoit confié ses sceaux. — Le règne des ducs d'Albe, des Domingo étoit passé. (il s'arrête et regarde la Reine en silence pendant quelques momens.) Vous

pleurez! — Oh! je reconnois bien ces larmes! elles annoncent une belle ame; l'attendrissement les fait couler. Cependant tout est fini, tout. L'un de nous deux étoit perdu, de Carlos ou de moi. Mon choix fut prompt et terrible. J'ai préféré de l'être. Ne m'en demandez pas davantage.

L A R E I N E.

Ah! je commence à vous comprendre. — Malheureux, qu'avez-vous fait ?

F O S A.

J'ai sacrifié quelques jours pour un avenir heureux. Que pouvois-je espérer de Philippe, d'un vieillard dur et insensible que rien ne touche, et que mon plan eût révolté? Devois-je anéantir le bonheur de la postérité, et, pour adoucir pendant quelques momens le joug pesant d'un tyran fatigué, hasarder la liberté que nous promettent les siècles à venir? Misérable gloire! je n'en veux point. Le destin de l'Europe est entre les mains de mon ami. Je lui lègue l'Espagne. — Que jusques-là elle reste asservie au sceptre de fer de Philippe! — Mais malheur à lui, malheur à moi, si je devois m'en repentir, si j'avois mal choisi, si j'avois méconnu les vues de la providence au point qu'elle m'eût jugé plus digne que lui du trône! malheur à lui, malheur à moi, si....

L A R E I N E.

N'achevez pas. Ce que vous craignez, Cheva-

lier, n'arrivera jamais. Je connois votre ami ; je répons de lui.

P O S A.

Voilà ce qui pesoit sur mon cœur. — Jamais — cela n'arrivera ; — et c'est la Reine qui m'en répond ? (après un moment de silence) Je vis germer dans son cœur cet amour ; je vis la plus malheureuse des passions y jeter des racines profondes. Il étoit en mon pouvoir alors de la combattre. Je ne le fis pas. Je nourrissois cet amour qui secondoit mes projets. Le monde en peut juger autrement. Mon cœur ne me reproche rien. Cette flamme funeste me fit entrevoir un rayon d'espérance. Je voulois m'en servir pour exécuter un plan plus hardi, des desseins plus magnanimes. L'amour, si fécond en miracles, devoit, dans son jeune cœur, développer rapidement le germe des vertus qu'à un âge mûr on voit à peine éclore ; il devoit agrandir son être, et élever son ame vers une beauté d'un ordre supérieur. Je ne trouvai point de modèle dans la nature, ni d'expressions dans la langue pour le définir. — Je le renvoyai à vous, — et je me bornai à vous déclarer son amour.

L A R E I N E.

Marquis, votre ami remplissoit tellement votre ame, que vous ne songiez plus à moi. Me croyez-vous réellement exempte de toute foiblesse attachée à notre sexe, lorsque vous m'avez donnée à Carlos pour modèle et pour guide ? Vous ne savez donc pas combien notre sexe est foible lorsque

nous transformons nos passions en vertus, et que nous cherchons à les ennoblir par ce nom ?

P O S A .

Je le sais ; mais vous êtes la seule qui n'ayez rien à craindre, je le jure. — Rougiriez-vous du plus noble des penchans, source de toute vertu ? Qu'importe à Philippe si le tableau de la Transfiguration, placé dans son Escorial, remplit d'un saint enthousiasme le peintre qui l'admire ? La douce harmonie des sons que rend la lyre sous les doigts d'un artiste habile, appartient-elle au propriétaire de l'instrument, au charme duquel son cœur est insensible ? Il a bien acheté le droit de le briser, mais non le talent d'en tirer des sons mélodieux, ni le plaisir de s'extasier aux accens d'une voix ravissante. La vérité existe pour le sage, la beauté pour un cœur sensible. Vous étiez faits l'un pour l'autre. Nul préjugé ne changera mon opinion. Promettez-moi de l'aimer toujours, d'être inaccessible à toute crainte humaine, à ce faux héroïsme qui consiste à renoncer à soi ; de l'aimer constamment, éternellement. Reine, — me le promettez-vous ?

L A R E I N E .

Je vous promets de ne jamais consulter que mon cœur. Lui seul règlera mon amour.

P O S A .

Maintenant je meurs satisfait. — Mon ouvrage est terminé.

(Il fait une révérence à la Reine, et veut s'en aller.)

LA REINE le suit des yeux en silence.

Vous vous en allez, Marquis, — sans me dire si nous nous reverrons — bientôt?

POSA revient, et détournant le visage.

O certes! nous nous reverrons.

LA REINE jetant sur lui un regard perçant,

Je vous entends, Posa, — je vous entends, — Ah! qu'avez-vous fait?

POSA.

Est-ce Carlos, ou moi?

LA REINE,

Non! non! c'est vous qui avez tout fait, c'est vous qui, entraîné par une fausse gloire, vous êtes précipité dans l'abîme. Je vous connois. Dès longtemps vous l'ambitionniez, cette gloire. Que vous importe si la douleur déchire, brise le cœur de vos amis, pourvu que votre orgueil soit satisfait. Ah! je commence à vous comprendre: vous ne vouliez qu'être admiré.

POSA, frappé, et à part.

Non! je n'étois point préparé à ce langage.

LA REINE.

Marquis! n'est-il aucun moyen pour vous sauver?

POSA.

Aucun.

LA REINE.

Aucun? songez-y bien. Ne puis-je rien par moi?

P O S A.

Rien.

L A R E I N E.

Dussé-je me rendre coupable. — Vous ne me connoissez pas, — j'ai du courage.

P O S A.

Je le sais.

L A R E I N E.

Et il n'est aucun moyen ?

P O S A.

Aucun.

L A R E I N E le quitte, et couvre son visage.

Allez ! je n'ai plus d'estime pour aucun homme.

P O S A, dans la plus grande émotion, et prosterné à ses pieds.

Reine!... O Dieu ! la vie cependant a bien des attrait !

(Il se relève tout-à-coup, et sort précipitamment. La Reine rentre dans son cabinet.)

S C È N E X X V.

Le théâtre représente le vestibule du Roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO se promènent en silence et séparément. LE COMTE DE LERME sort du cabinet du Roi. Arrive ensuite DON RAYMOND DE TAXIS, grand-maître des postes.

L E R M E.

N'A-T-ON pas vu encore le marquis de Posa ?

F E R I A.

Non. (Lerme veut s'en aller.)

T A X I S entre.

Comte de Lerme, annoncez-moi.

L E R M E.

Le Roi n'est pas visible.

T A X I S.

Il faut que je lui parle. Il est important pour Sa Majesté qu'elle m'entende, et sans le moindre délai. (Lerme rentre dans le cabinet.)

A L B E, s'approchant du grand-maître des postes.

Cher Taxis, accoutumez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au Roi...

T A X I S.

Eh! pourquoi?

ALBE.

Avant d'avoir obtenu la permission du chevalier de Posa qui a fait prisonnier le fils et le père.

TAXIS.

Le chevalier de Posa! qu'entends-je? C'est le même de qui j'ai reçu cette lettre....

ALBE.

Une lettre! Quelle est-elle?

TAXIS.

Que je devois faire passer à Bruxelles.

ALBE.

A Bruxelles!

TAXIS.

Et que je vais remettre au Roi.

ALBE.

A Bruxelles! Avez-vous entendu, Domingo?

DOMINGO.

Cela me paroît suspect.

TAXIS.

Avec quel trouble, quel embarras elle m'a été recommandée!

DOMINGO.

Avec trouble? Est-il bien vrai?

ALBE.

A qui est-elle adressée?

T A X I S.

Au prince de Nassau et d'Orange.

A L B E.

A Guillaume? — Domingo! c'est une trahison.

D O M I N G O.

Sans doute. — Il faut sur-le-champ remettre cette lettre entre les mains du Roi. Que de mérite vous avez, digne homme, d'avoir rempli vos fonctions avec tant d'exactitude!

T A X I S.

Révérénd Père, je n'ai fait que mon devoir.

A L B E.

Vous avez bien fait.

LERME sort du cabinet. Au grand-maître des postes :

Le Roi veut vous parler. (Taxis entre dans le cabinet du Roi.) Le Marquis n'est pas encore ici ?

D O M I N G O.

On le cherche par-tout.

L E R M E.

Cela est étonnant.

A L B E.

Inconcevable. Le Prince est prisonnier d'État, et le Roi lui-même ignore les motifs de cet arrêt.

D O M I N G O.

Il n'est pas même venu ici lui en rendre compte.

ALBE.

De quel œil le Roi voit-il cette conduite? qu'a-t-il dit?

LERME.

Pas un seul mot encore.

(On entend du bruit dans le cabinet.)

ALBE.

Qu'entends-je?

TAXIS sort du cabinet.

Comte de Lerme!

(Ils entrent tous les deux dans le cabinet.)

ALBE, à Domingo.

Que se passe-t-il ici?

DOMINGO.

Vous semblez effrayé! Dieu! si cette lettre interceptée. — Duc, j'ai de sinistres pressentimens.

ALBE.

Le Roi fait appeler le comte de Lerme, et il sait que nous attendons dans l'antichambre!...

DOMINGO.

Notre temps est passé.

ALBE.

Ne suis-je donc plus celui au seul aspect de qui toutes les portes s'ouvroient? Comme tout est changé autour de moi! — comme tout m'est étranger!...

DOMINGO, qui s'étoit approché doucement de la porte
du cabinet pour écouter.

Écoutez.

A L B E.

Il y règne un morne silence! On les entend à
peine respirer.

D O M I N G O.

La double tapisserie amortit le son.

A L B E.

Retirez-vous; on vient.

D O M I N G O s'éloigne de la porte.

Je suis si inquiet, si agité, qu'il me semble qu'en
ce moment on prononce sur notre destinée.

S C È N E X X V I.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE PARME, LES DUCS
DE FERIA, DE MEDINA-SIDONIA et plusieurs
Grands d'Espagne.

P A R M E.

PEUT-ON parler au Roi?

A L B E.

Non.

P A R M E.

Non? Qui est avec lui?

F E R I A.

Sans doute le marquis de Posa.

A L B E.

Non, c'est lui précisément qu'on attend.

P A R M E.

Nous arrivons tout droit de Saragosse. Tout Madrid est en alarmes, tout est consterné. — Serait-il vrai?...

D O M I N G O.

Que trop, hélas !

F E R I A.

Quoi ! le Prince héréditaire a été arrêté ?

A L B E.

Oui, arrêté.

P A R M E.

Pourquoi ? par quel motif ?

A L B E.

Le motif est un secret qui n'est connu que du Roi et du marquis de Posa.

P A R M E.

Faire arrêter l'héritier de la couronne, sans la convocation, sans l'assentiment des états du royaume !

F E R I A.

Malheur à celui qui a participé à ce crime de lèse-nation et du trône.

A L B E.

Malheur à lui. C'est aussi mon opinion.

M E D I N A S I D O N I A.

La mienne aussi.

LES AUTRES GRANDS.

C'est celle de nous tous.

P A R M E

Qui osera me suivre dans le cabinet du Roi? —
Je vais me jeter à ses pieds.

LERME sort précipitamment du cabinet du Roi, et
appelle :

Duc d'Albe !

DOMINGO , avec joie.

Enfin ! — Dieu en soit loué. (Albe entre chez le Roi.)

LERME , hors d'haleine, et dans la plus grande émotion.

Si le Chevalier vient, dites-lui que le Roi le fera
appeler.

DOMINGO , à Lerme, pendant que tous les courtisans
l'entourent pleins d'impatience et de curiosité.

Comte , qu'est-il arrivé ? vous êtes pâle comme
un mort.

LERME veut s'en aller.

Cela est horrible ! infernal !

P A R M E et F E R I A.

Quoi donc ? quoi donc ?

M E D I N A - S I D O N I A.

Que fait le Roi ?

DOMINGO en même temps.

Infernal ! quoi donc ?

L E R M E.

Le Roi a pleuré.

Pleuré !

T O U S ensemble avec une surprise mêlée d'effroi.

Le Roi a pleuré.

(On entend sonner dans le cabinet, Lerme y court.)

D O M I N G O le suit , et veut le retenir.

Comte, encore un mot, — pardonnez, — (Lerme entre chez le Roi) il m'échappe ! — Quel est donc ce mystère effrayant qui consterne tout le monde, et n'est connu de personne !

S C È N E X X V I I .

LES DUCS DE FERIA, DE MEDINA-SIDONIA,
LE PRINCE DE PARME, DOMINGO et autres
Grands, LA PRINCESSE EBOLI.

E B O L I accourt dans la plus grande agitation.

Où est le Roi ? où est-il ? Il faut que je lui parle.
(au duc de Feria) Duc ! conduisez-moi vers lui.

F E R I A .

Le Roi est dans ce moment occupé d'affaires de la dernière importance. Personne ne peut l'approcher.

E B O L I .

Signeroit-il déjà la sentence horrible ? — Il est trompé. Je lui prouverai qu'on l'a trompé.

DOMINGO lui jette de loin un regard expressif pour
l'engager à garder le silence.

Princesse Eboli !

EBOLI va à Domingo.

Quoi ! vous ici, prêtre ? tant mieux. J'ai besoin
de vous. Votre témoignage confirmera le mien.

(Elle le saisit par la main et veut l'entraîner vers le cabinet
du Roi.)

DOMINGO,

Moi?... Princesse ! y songez-vous ?

FERIA.

Retirez-vous, Princesse. Le Roi ne peut vous
écouter.

EBOLI.

Il le faut. Il faut qu'il entende, que je lui dise de
terribles vérités, fût-il un dieu sur la terre.

DOMINGO.

Eloignez-vous. — Vous risquez d'encourir la
disgrace la plus éclatante.

EBOLI.

Prêtre ! c'est à toi de trembler, à toi de ramper
aux pieds de ton idole. — Moi, je n'ai plus rien à
perdre. (Au moment où elle va pénétrer dans le cabinet du Roi,
Albe en sort, les yeux brillans de joie, et dans le plus grand
contentement. Il se précipite sur Domingo, et l'embrasse avec
transport.)

ALBE.

Qu'un Te Deum solennel fasse retentir toutes
les églises de Madrid. La victoire est à nous.

A nous ?

A L B E , à Domingo et aux autres Grands.

Maintenant vous pouvez entrer. Une autre fois
je vous apprendrai le reste.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

A C T E V.

Le théâtre représente une chambre, séparée par une grille de fer d'une grande cour où l'on voit de distance en distance des factionnaires se promener.

SCÈNE PREMIÈRE.**LE MARQUIS DE POSA, DON CARLOS.**

(Don Carlos est assis auprès d'une table, la tête appuyée sur ses deux bras, dans l'attitude d'un homme qui sommeille. On voit dans le fond de la chambre quelques officiers qui veillent sur la personne du Prince. Le marquis de Posa entre, sans être aperçu, et parle bas aux officiers, qui s'éloignent aussi-tôt. Il s'approche ensuite de Carlos, l'examine quelques instans en silence et dans la plus grande tristesse. Un mouvement qu'il fait en ce moment, tire ce Prince de son assoupissement. Celui-ci lève les yeux, aperçoit le Marquis, et manifeste la plus grande surprise.)

P O S A.**OUI, c'est moi, Carlos.****C A R L O S** lui donne la main.

Quoi ! tu viens encore me voir ? moi ! Oh ! cela est bien beau, bien généreux !

Je m'imaginois que tu pouvois avoir besoin de ton ami,

C A R L O S .

Est-il bien vrai ? le pensois-tu en effet ? est-ce bien là le motif qui t'a conduit ici ? — Ah ! je savois bien que tu ne cesserois d'être mon ami.

P O S A .

J'ai mérité que tu eusses de moi cette opinion.

C A R L O S .

N'est-ce pas ? oh ! oui, nos sentimens sont toujours les mêmes. La douceur et l'indulgence sont si naturelles à des ames comme les nôtres ! — Si je me suis permis de te faire une demande injuste et téméraire, étoit-ce une raison pour me refuser aussi les services de l'amitié ? La vertu peut être sévère, mais jamais cruelle, jamais inhumaine. — Est-ce ma faute, si tes devoirs s'opposoient à mes espérances, à mes plaisirs ? Tu n'as pu me servir, — et tu auras toujours le temps de me pleurer.

P O S A .

Tu ne me rends pas justice, Carlos. Je ne fus jamais indigne de toi.

C A R L O S ,

Mais moi, je le fus de toi.

P O S A .

Laisse-moi parler, Carlos, j'ai beaucoup de choses à t'apprendre, et peu de temps pour le faire.

C A R L O S.

Je le crois. — Oh oui ! ton cœur doit avoir bien souffert ; il doit t'en avoir coûté beaucoup , de parler ainsi ta victime pour la sacrifier.

P O S A.

Carlos ! que veux-tu dire ?

C A R L O S.

C'est à toi maintenant d'achever le grand ouvrage de la félicité publique , à toi de rendre à l'Espagne, ces beaux jours qu'elle espéroit en vain voir renaître sous mon règne. — C'en est fait de moi pour toujours. Tu l'avois bien prévu. Cette malheureuse passion a absorbé toutes les facultés de mon ame , je suis mort à l'espérance , mort pour l'avenir. Mais qu'importe ! la Providence ou le hasard te conduisent devant le Roi , — et il ne t'en coûte que le secret de ton ami pour devenir le sien. Ma patrie y gagnera sans doute ; — je ne vois de surprenant dans tout cela que l'aveuglement cruel , inoui , qui ne me permit pas d'apercevoir jusqu'à ce jour que tu étois.... aussi grand en politique qu'en amitié.

P O S A.

Quoi ! des doutes ! de la défiance ! ah ! c'en est fait. Tous mes projets sont renversés. — Je ne connoissois pas ton cœur.

C A R L O S , avec sensibilité.

Cependant s'il t'avoit été possible d'épargner la

Reine ! — que de graces, que d'obligations j'aurois cru te devoir ! Ne pouvois-je seul supporter ma destinée ? — Falloit-il une seconde victime ? Mais laissons cela. Je ne veux point te faire des reproches. Que t'importe à toi, la Reine et ma tendresse ? Qu'importe à ta vertu sévère, un sentiment si futile ? Pardonne-moi, — j'étois injuste.

P O S A.

Oui, tu l'es, mais non pas à cause de ce reproche. Si j'en avois mérité un seul, je les mériterois tous, et alors je ne serois pas ici. (Il tire de sa poche le porte-feuille que Carlos lui avoit donné.) Tiens, voici quelques-unes des lettres que tu m'as confiées. Reprends-les.

C A R L O S regarde avec étonnement, tantôt le Marquis, tantôt le porte-feuille.

Comment !

P O S A.

Je te les rends, parce qu'elles sont, de ce moment, plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

C A R L O S.

Que veux-tu dire ? le Roi ne les a donc pas lues, ne les a donc pas examinées ?

P O S A.

Ces lettres ?

C A R L O S.

Tu ne les lui as pas montrées toutes ?

P O S A.

Qui t'a dit que je lui en ai montré une seule ?

CARLOS, extrêmement surpris.

Le comte de Lerme.

P O S A.

Lui? — Maintenant tout est découvert. Qui pouvoit le prévoir? Eh bien! le comte de Lerme a dit la vérité. Ces autres lettres sont encore dans les mains du Roi.

CARLOS le regarde dans un long et muet étonnement.

Et pourquoi suis-je ici?

P O S A.

Par un motif de prudence. Pour t'empêcher de choisir, une seconde fois, la princesse Eboli pour ta confidente.

CARLOS, comme sortant d'un rêve.

Ah! je devine enfin, je vois.... maintenant tout est éclairci, tout expliqué.

P O S A va vers la porte.

Quelqu'un vient.

S C È N E I I.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC D'ALBE.

ALBE s'approche respectueusement du Prince, en tournant, pendant toute cette scène, le dos au marquis de Posq.

PRINCE! vous êtes libre. Le Roi m'envoie vous l'annoncer.

(Carlos regarde le Marquis avec étonnement. Tous les trois gardent un moment le silence.)

P O S A , au Duc.

Le Roi peut, à son gré, récompenser et punir. Je suis seulement étonné qu'on ait rendu la liberté au Prince avant de m'avoir entendu.

A L B E , au Prince , sans regarder le Marquis.

Je me crois heureux , Prince, d'être le premier à vous apprendre cette heureuse nouvelle.

C A R L O S examine tour-à-tour le Marquis et le duc d'Albe, puis , après une pause , à ce dernier :

Je suis arrêté, emprisonné, ensuite déclaré libre, et sans connoître les motifs qui m'ont fait punir, ni ceux qui m'ont fait absoudre. — Pourquoi m'a-t-on arrêté ?

A L B E .

Par une erreur, Prince, à laquelle le Monarque a été entraîné par un... imposteur qui l'avoit séduit.

C A R L O S .

C'est par son ordre pourtant que je me trouve ici ?

A L B E .

Oui, Prince; mais, je le répète, par une méprise de Sa Majesté.

C A R L O S .

J'en suis fâché. — Mais quand le Roi se trompe, il convient au Roi de réparer son erreur en personne. (Il cherche les yeux du Marquis , qui examine le Duc avec une fierté mêlée de dédain. Carlos continue :) Mon nom est Don Carlos, fils de Philippe. Tous les yeux sont

fixés sur moi. La curiosité indiscrete des courtisans va me poursuivre, la calomnie va me déchirer. — Ce que Sa Majesté a fait par devoir, je ne puis l'accepter comme une faveur. Je suis prêt, au surplus, à paroître devant les états du royaume... (à d'Albe qui lui présente son épée) Je ne recevrai pas mon épée de votre main.

A L B E.

Le Roi ne se refusera pas sans doute à la demande de Votre Altesse. Daignez seulement me permettre, Prince, de vous accompagner jusque dans son cabinet.

C A R L O S.

Je resterai ici, jusqu'à ce que le Roi ou Madrid viennent m'y chercher. Portez cette réponse à votre maître.

(D'Albe sort. On le voit encore s'arrêter quelque temps dans l'avant-cour, et donner des ordres.)

S C È N E I I I.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, attend que d'Albe soit sorti, puis s'adresse au Marquis avec une surprise mêlée de frayeur.

QUE signifie tout ceci ? explique, éclaircis-moi ce mystère. — N'es-tu donc pas ministre ?

P O S A.

Je l'étois, comme tu vois. (il s'approche de Carlos, et avec la plus grande sensibilité :) O Carlos! ô mon ami! maintenant tout est achevé. C'en est fait, j'ai réussi. Graces soient rendues à l'Éternel. J'ai réussi.

C A R L O S, étonné.

Réussi! quoi! ce langage est pour moi une énigme.

P O S A lui prend la main.

Tu es sauvé, Carlos, — tu es libre. — Et moi....
(il s'arrête tout-à-coup.)

C A R L O S.

Et toi?

P O S A.

Et moi.... je te presse contre mon sein. O Carlos! c'est d'aujourd'hui seulement que j'ai le droit de me nommer ton ami; ce droit, je l'ai acheté par tout ce qu'il y a de plus cher. O Carlos! ô mon ami! que ce moment est doux pour mon cœur! qu'il est grand, qu'il est sublime aux yeux de l'amitié! — Je suis content de moi.

C A R L O S.

Quel changement soudain dans tes traits! je ne t'ai jamais vu ainsi. Que veut dire cette sérénité majestueuse que je remarque sur ton front, cet éclat presque surnaturel qui semble animer ton regard?

P O S A.

La joie de mon ame, la satisfaction d'avoir achevé

mon ouvrage. Ma carrière est finie, la tienne va commencer. Mais — il faut nous séparer, Carlos. Ne t'effraie pas, sois homme. Promets-moi de ne pas aggraver, par ta douleur, celle que me causera la nécessité de me séparer de toi. — Tu vas me perdre, Carlos, pour long-temps; — un jour nous nous retrouverons. (Carlos retire sa main qui étoit dans celle du Marquis, et le regarde avec des yeux étonnés et inquiets.) Sois un homme. J'ai compté sur ton courage. Quelque pénible que soit une dernière entrevue, je t'ai supposé assez de force pour la supporter, et, — te l'avouerai-je ? je l'ai désirée moi-même. — Viens, asseyons-nous, je me sens foible, épuisé. (il approche son siège de celui de don Carlos, qui le regarde toujours fixement, et dans un état d'impassibilité. Le Marquis lui saisit de nouveau la main.) Tu ne m'entends pas, tu ne me réponds pas. — Ecoute. Le lendemain du jour où nous nous vîmes pour la dernière fois dans le couvent des Chartreux, le Roi me fit appeler. Tu connois, ainsi que tout Madrid, quel fut le résultat de cette entrevue; mais ce que tu ne sais pas; le voici. Déjà le secret de ton amour lui avoit été découvert; des lettres enlevées de la cassette de la Reine avoient confirmé ses soupçons. Je l'appris de sa bouche même, et, de ce moment, l'ami de Carlos fut le confident de Philippe. (il s'arrête pour entendre la réponse de Carlos, qui continue à garder le silence.) Egaré, furieux, il ne respiroit que vengeance. Un mot, un regard, un trait de plume, et c'étoit fait de toi. Je ne pouvois arrêter le coup, je voulus le détourner, te soustraire à son premier

ressentiment, je te fis arrêter. C'est ainsi que, pour mieux te servir, je devins ton ennemi. — Tu ne m'écoutes pas.

CARLOS, vivement.

Je t'entends. Poursuis, poursuis.

P O S A.

Jusques-là tous mes calculs étoient justes, tout succédoit au gré de mes desirs. Une seule faute a tout renversé. La crainte d'attrister ton cœur, peut-être l'orgueil d'achever moi seul ce périlleux ouvrage, m'ont déterminé à te faire un mystère de ma conduite. Faute cruelle, irréparable, mais dont je souffrirai seul, et que tu pardonneras sans doute à l'excès de mon amitié. (il se tait un moment, Carlos passe de son état d'immobilité, à des mouvemens qui prouvent la violente émotion de son ame. Le Marquis continue.) Ce que je craignois, est arrivé. On te menaçoit de dangers chimériques, et le seul véritable on te le laissoit ignorer. La Reine blessée par sa chute, et noyée dans son sang, — les cris d'effroi dont cet événement fit retentir le palais, — le rapport malheureusement trop prématuré du comte de Lerme, — mon propre silence, tout servit à tourmenter ton cœur, à me rendre suspect à tes yeux. Haï par ton père, abandonné par ses courtisans, trahi par le seul ami qui te restoit au monde, tu vas te jeter dans les bras de la princesse Eboli; malheureux! qu'as-tu fait? C'est elle, c'est ce monstre qui t'a trahi. (Carlos se lève de son siège extrêmement agité.) Je te

vois courir chez elle. Un pressentiment sinistre s'empare de mon cœur. Je vole sur tes traces. J'arrive : il étoit trop tard , tu étois à ses pieds , déjà l'aveu de ton amour étoit échappé de ta bouche. Tu étois perdu sans ressource....

C A R L O S.

Non , non. Tu te trompes. Elle en fut touchée. J'ai vu couler ses pleurs.

P O S A.

Des pleurs de rage ! — Hors de moi , égaré , furieux , je ne consulte plus que mon désespoir. Je me jette sur la Princesse , et levant le poignard sur son sein , j'allois y ensevelir pour jamais ton secret , quand tout-à-coup une idée grande , téméraire , sublime , vint s'emparer de mon ame , et m'offrir un moyen de te sauver. Si je trompois le Roi , pensois-je , si je pouvois réussir à détourner ses soupçons sur moi , à me faire croire le seul coupable ; Philippe est soupçonneux , cruel , vindicatif. Cette nouvelle inattendue , vraisemblable ou non , frappera , étonnera le tyran ; il voudra l'examiner , l'approfondir , et Carlos aura le temps de gagner le Brabant.

C A R L O S.

Et tu as fait cela ?

P O S A.

J'ai fait plus. J'ai écrit aussitôt à Guillaume d'Orange , que , dès long-temps épris des charmes

de la Reine, j'étois parvenu à détourner sur toi les soupçons du monarque, dont je n'avois recherché les faveurs et la confiance que pour me ménager les moyens d'approcher plus librement de son épouse. J'ajoute, qu'instruit de ma passion, tu avois chargé la princesse Eboli d'en avertir la Reine. Qu'effrayé des résultats que pouvoit entraîner cette démarche, je t'avois fait arrêter; mais qu'aujourd'hui, tout étant découvert, j'étois obligé de fuir, et de chercher un asyle dans les murs de Bruxelles.... Cette lettre....

C A R L O S , effrayé, l'interrompt.

L'as-tu confiée à la poste? tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre....

P O S A .

Sont livrées au Roi.... et si j'en crois les apparences, la mienne est déjà entre ses mains.

C A R L O S .

Dieu! je suis donc perdu?

P O S A .

Toi? comment, toi?

C A R L O S .

Et toi aussi, malheureux! ce mensonge, jamais mon père ne te le pardonnera, jamais.

P O S A .

Et qui lui dira que c'est un mensonge?

C A R L O S le regarde fixement.

Qui? demandes-tu? — moi-même. (il veut sortir.)

P O S A le retient.

Arrête, demeure.

C A R L O S.

Laisse-moi ! au nom du ciel , laisse-moi ! Peut-être au moment où je te parle , il soudoie déjà le bras de quelqu'assassin.

P O S A.

Le peu de temps qui nous reste , en est plus précieux. Nous avons encore beaucoup de choses à nous dire.

C A R L O S.

Non , non , je ne veux plus rien entendre. Il faut que je sorte....

(Il veut s'en aller. Le Marquis le prend par la main , et lui dit avec un regard expressif.)

P O S A.

Ecoute , Carlos. — Etois-je aussi opiniâtre , aussi scrupuleux , quand , encore enfant , tu reçus pour moi , en présence de toute la cour , un châtiment que j'avois mérité ?

C A R L O S demeure un moment immobile d'étonnement et d'admiration.

O Providence !

P O S A.

Conserve-toi , Carlos. Sauve-toi , pour sauver la Flandre. Régner est ton lot ; mourir pour toi , voilà le mien.

C A R L O S va à lui , le saisit par la main , et avec la plus grande sensibilité :

Non , non , — il ne repoussera pas mes prières ,

il ne résistera pas à tant de générosité, à tant de grandeur d'ame. Viens, viens. Allons nous jeter à ses pieds. Mon père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. Il a voulu me sauver aux dépens de sa vie, aux dépens de la vérité; mais ce mensonge est une action sublime, un chef-d'œuvre de générosité. — Tout sentiment humain n'est point banni de son ame. Il sera touché de la noblesse, de la grandeur de ton sacrifice; des larmes d'attendrissement humecteront ses paupières, et il nous pardonnera à tous deux.

(En ce moment, on entend l'explosion d'une arme à feu à travers la grille.)

C A R L O S , étonné.

Que veut dire ceci ?

P O S A chancelant.

Que mon ouvrage est achevé. (il tombe.)

C A R L O S s'élançe sur lui, avec un cri de douleur.

Dieu du ciel !

P O S A , d'une voix presque éteinte.

Ton père est prompt... sa vengeance ne se fait pas attendre. — Fuis, sauve-toi, — le même sort t'est réservé. — Entends-tu ? — Songe à ton salut. — Ta mère sait tout. — Adieu, mon ami. (il meurt.)

(Carlos demeure comme inanimé, étendu près du corps de son ami. Après quelques instans le Roi entre accompagné de ses Grands, et recule épouvanté à la vue de son fils et du Marquis. Il se fait un profond silence. Les Grands se rangent

autour du groupe, et regardent tour-à-tour le Roi et son fils. Ce dernier ne semble donner aucun signe de vie. Le Roi l'examine d'un œil sombre, et absorbé dans les réflexions.)

S C È N E I V.

LE ROI, DON CARLOS, LES DUCS D'ALBE, DE FERIA, DE MEDINA-SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO et autres Grands.

LE ROI, à Carlos, avec bonté.

INFANT! j'ai exaucé ta prière. Me voici en personne, accompagné de tous les Grands de mon royaume, pour t'annoncer ta liberté. (Carlos lève les yeux, et regarde autour de lui comme sortant d'un profond sommeil. Ses regards se portent alternativement sur le Roi et sur le corps de son ami. Il ne répond pas. Le Roi continue.) Prends ton épée; on a agi avec trop de précipitation. (Il s'approche de Carlos, lui tend la main, et l'aide à se relever.) Mon fils, tu n'es point à ta place; lève-toi, viens dans les bras de ton père.

CARLOS; hors de lui, se laisse aller dans les bras de son père; mais au moment où il va l'embrasser, il s'arrête tout-à-coup, et le regardant fixement, il s'écrie :

Quelles taches de sang apperçois-je sur ton visage! éloigne-toi, assassin! je ne puis t'embrasser. (il le repousse. Tous les Grands font un mouvement, que Carlos apperçoit.) Pourquoi ce mouvement d'effroi, de consternation? qu'ai-je fait de si monstrueux? j'ai

touché l'oint du Seigneur. Ne craignez rien, je le reconnois. Voyez-vous ce signe que le ciel a imprimé sur son front? c'est le cachet de la réprobation.

LE ROI se retourne brusquement pour s'en aller.
Aux Grands :

Suivez-moi.

CARLOS.

Où? Vous ne sortirez pas d'ici, Sire....

(Il le retient avec force d'une main, et de l'autre, il vient à se saisir de l'épée que le Roi lui avoit présentée. Elle sort du fourreau.)

LE ROI.

Quoi! tu lèves le fer sur ton père!

TOUS LES GRANDS tirent leurs épées.

Une trahison! un parricide!

CARLOS, tenant d'une main le Roi, et de l'autre l'épée nue. Aux Grands :

Que voulez-vous? remettez vos épées. Croyez-vous que je sois un furieux? si je l'étois, vous auriez tort de m'avoir fait souvenir que son cœur (en montrant le Roi) n'est pas plus invulnérable que ne le fut celui de mon ami. Que le fer, comme le feu, peut également servir à la destruction. (aux Grands) Eloignez-vous donc. Ce que j'ai à dire au Roi, n'a rien de commun avec le zèle mercenaire qui vous attache à lui. Ou plutôt regardez ses mains, ses vêtemens encore teints de sang. — regardez ici. Voilà ce qu'il a fait, et pourtant il est Roi.

LE ROI, aux Grands, qui se pressent autour de lui, avec inquiétude.

Retirez-vous. Que craignez-vous ? n'est-ce pas mon fils ? ne suis-je pas son père ? Voyons s'il osera briser les liens de la nature....

CARLOS.

La nature ! oses-tu l'invoquer, quand tu t'es abreuvé de sang, quand tu as brisé toi-même tous les liens de l'humanité ! Puis-je reconnoître des droits que tu ne cesses de fouler aux pieds, révérer, comme sacré, ce qui est l'éternel jouet de tes caprices ou de tes passions ?

LE ROI.

Si mon jugement a été rigoureux, il te convient au moins de croire qu'il fut justé.

CARLOS.

Juste ! vous ? envers lui ! non, vous ne devinez pas encore ce que fut pour moi le mortel que vous avez sacrifié à votre vengeance. Vous le croyiez mon ennemi. Apprenez qu'il fut mon ami, mon frère, l'ame de mon ame. (tous les Grands sont étonnés) Apprenez que c'est pour moi qu'il a vécu, que c'est pour moi qu'il est mort.

LE ROI.

Ah ! mes pressentimens !....

CARLOS.

Pardonne, ombre de mon ami, si, à des yeux profanes, je découvre le mystère de ta magnani-

mité. Oui, Sire, nous étions des amis, des frères, unis par des nœuds plus étroits, plus nobles que ceux de la nature. C'est pour me soustraire à votre ressentiment qu'il me fit arrêter, c'est pour me sauver qu'il écrivit au prince d'Orange, qu'il s'accusa, qu'il périt lui-même. Vous comptiez l'enchaîner par vos faveurs; mais à votre confiance, à vos dignités, à toute la puissance de l'autorité royale, il préféra de mourir pour moi. (le Roi demeure étonné et immobile. Tous les Grands l'observent avec une secrète inquiétude.) Mais quoi! vous qui l'avez connu, pouviez-vous douter de la pureté de son ame? pouviez-vous, après l'avoir jugé digne de votre confiance, le croire coupable des crimes dont il s'est accusé lui-même, le condamner sans l'entendre, lui donner la mort après lui avoir donné votre amitié? Ah! sans doute vous ne pouviez rompre les nœuds qui unissoient nos cœurs, ni détruire l'harmonie de nos ames; il falloit — l'assassiner. (il se fait un grand silence.)

A L B E , qui, jusqu'ici, n'a point perdu le Roi de vue, et observé tous ses mouvemens, s'en approche, et d'un ton respectueux:

Sire, détournez vos regards de cette scène de douleur. Voyez vos Grands autour de vous. Ils attendent vos ordres. (encore un silence.)

C A R L O S .

O vous que je vois rassemblés ici, et que l'horreur et l'admiration ont rendus muets, ne condamnez pas le langage d'un jeune homme parce

qu'il s'adresse à son père, à son Roi. Regardez. Voici mon excuse, c'est pour moi qu'il est mort; osez condamner mes larmes. — (au Roi) Voici mon épée. Vous êtes redevenu mon Roi. — Ne pensez pas pourtant que je redoute votre vengeance. Qu'elle me réunisse à mon ami, je bénirai vos coups. La vie n'a désormais plus d'attraits pour moi. Solemnellement je renonce ici à toutes les grandeurs de ce monde. Cherchez, cherchez parmi des étrangers un mortel qui vous tienne lieu de fils. Je renonce à ce titre, je renonce à vos royaumes. Voici mon seul héritage.

(Il tombe épuisé à côté du corps de son ami. On entend dans l'éloignement un bruit confus de voix ; le tocsin sonne dans plusieurs endroits. Le plus grand silence règne autour du Roi, qui parcourt d'un œil sombre tout le cercle des Grands, sans arrêter ses regards sur aucun.)

L E R O I.

Quoi ! personne ne répond ? tous les yeux sont baissés, — tous les visages consternés, — mon jugement est porté, — je le lis sur vos fronts sombres et silencieux, — mes propres sujets m'ont condamné.

(Tout le monde se tait. Le tumulte s'approche et se fait entendre plus distinctement. Les Grands se parlent à voix basse, et se font entr'eux des signes qui trahissent leur inquiétude. Le comte de Lerne poussé du coude le duc d'Albe, et lui dit tout bas :)

L E R N E.

Ce tumulte a tout l'air d'une révolte.

Je le crains.

FERIA écoute.

N'est-ce pas le tocsin qui sonne ?

PLUSIEURS GRANDS courent aux croisées.

Le tocsin ! le tocsin de tous côtés. Une révolte !
une révolte !

LERME, à une croisée.

On se presse, on monte, on vient.

S C È N E V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER de la garde.

L'OFFICIER.

LA révolte est à son comble. Où est le Roi ?
(il perce la foule, et parvient jusqu'à lui.) Tout Madrid
est sous les armes. Plusieurs milliers de furieux
cernent le palais. On répand le bruit que l'Infant
est emprisonné, et sa vie en danger. Le peuple
demande à le voir à l'instant même, ou menace
de mettre le feu aux quatre coins de Madrid.

TOUS LES GRANDS, en mouvement.

Sauvez, sauvez le Roi.

ALBE, au Roi, qui est resté immobile.

Sauvez-vous, Sire, — le danger peut devenir

plus pressant. Nous ignorons encore qui peut avoir armé le peuple. — Sauvez-vous.

L E R M E.

Par les souterrains qui conduisent à Aranjuez.

A L B E , au Roi , encore absorbé dans ses réflexions.

Vous ne répondez pas , Sire ! — une rébellion ! une rébellion ouverte ! et vous vous taisez ?

L E R O I , revenu à lui , les regarde , et se place avec majesté au milieu d'eux.

Mon trône est-il encore debout ? suis-je encore le maître de cet empire ? Non. Je ne suis entouré que de lâches dont le cœur s'attendrit au langage doucereux d'un jeune homme. On n'attend plus que le moment de me quitter , pour se joindre aux rebelles qui assiègent leur Roi.

A L B E.

Sire , pouvez-vous croire ?

L E R O I.

Allez , jetez-vous aux pieds de votre nouveau Roi. Prosternez-vous devant ce soleil levant. Mon règne est passé. Philippe n'est plus qu'un vieillard débile et impuissant.

A L B E.

Quel délire ! (il fait un signe aux Grands) Espagnols !

(Tous font un cercle autour du Roi , mettent un genou en terre , et tirent leurs épées. Carlos reste seul et abandonné auprès du corps de son ami.)

L E R O I détache et jette son manteau.

Couvrez-le de la pourpre royale , et que mon corps encore sanglant lui serve de marche-pied pour monter sur le trône.

(Il tombe épuisé entre les bras du duc d'Albe et du comte de Lerme.

L E R M E.

Au secours ! ciel !

F E R I A.

Dieu ! quel affreux événement !

L E R M E.

Il a perdu l'usage des sens ! que faire !

A L B E.

Ce n'est qu'une foiblesse momentanée... un simple évanouissement. — Que rien de tout ceci ne transpire au - dehors , pas un mot.... Entendez-vous ? il y va de la vie.

L E R M E.

Dieu ! Dieu ! la rébellion au sein de la capitale , et l'empire sans chef !

A L B E se relève , et avec fierté.

Qui ose dire cela ? (il remet le Roi entre les mains du comte de Lerme et du duc de Feria.) Transportez-le dans son appartement. Moi , je vais rendre la paix à Madrid.

(D'Albe sort. Le Roi est transporté chez lui , tous les Grands le suivent.)

S C È N E V I.

DON CARLOS , seul , près du corps de son ami. Après quelques instans , LOUIS MERCADO entre avec circonspection , et demeure un moment debout derrière le Prince qui ne l'apperçoit pas. Enfin Carlos se retourne.

M E R C A D O.

JE viens par ordre de la Reine. (Carlos détourne les yeux , sans lui répondre) Mon nom est Mercado. — Je suis le médecin de Sa Majesté. — Cette bague vous répond de ma fidélité. (il lui montre une bague. Carlos ne répond rien.) La Reine desire vous parler... des affaires importantes. . .

C A R L O S , tristement.

Il n'en est plus pour moi dans ce monde.

M E R C A D O.

Une lettre laissée entre ses mains par le marquis de Posa.

C A R L O S se lève à ce nom.

Par mon ami ! vite courons. (il veut sortir.)

M E R C A D O.

Non pas en ce moment , Prince. Il faut attendre la nuit. Une double garde défend tous les passages qui conduisent à son appartement. Il seroit

impossible d'y pénétrer sans être aperçu. Vous risqueriez tout....

CARLOS.

Eh bien ?

MERCADO.

Il n'est qu'un seul moyen d'y parvenir. La Reine vous le propose. Il est, je vous préviens, singulier, hardi, extraordinaire....

CARLOS.

Quel est-il ?

MERCADO.

On dit, vous le savez, et l'on répète journellement, que vers le milieu de la nuit, l'ombre de feu l'empereur Charles apparôit, sous la forme d'un moine, dans les voûtes souterraines de ce palais : le peuple y croit, et le soldat lui-même n'y fait le service qu'en frissonnant. Si vous êtes résolu d'emprunter cette forme, vous pourrez, sans danger, pénétrer à travers les gardes, jusqu'à l'appartement de la Reine, que cette clef vous ouvrira. Mais il faut vous résoudre sur-le-champ. Le déguisement nécessaire, vous le trouverez dans votre cabinet. J'attends votre réponse, pour la porter à Sa Majesté.

CARLOS.

A quelle heure ?

MERCADO.

A minuit.

CARLOS.

Dites-lui que je m'y trouverai. (Mercado sort.)

S C È N E V I I.

DON CARLOS, LE COMTE DE LERME.

L E R M E , empressé.

SAUVEZ-VOUS, Prince, Le Roi est furieux. Votre liberté est menacée, — peut-être votre vie. Ne m'en demandez pas davantage. — Je me suis dérobé un instant pour vous en avertir. Fuyez sans délai, il en est temps encore. Dans peu d'instans, il sera peut-être trop tard.

C A R L O S.

Je suis entre les mains de la Providence.

L E R M E.

La Reine m'a fait entendre que, dès aujourd'hui, vous deviez quitter Madrid et partir pour Bruxelles. Ne différez pas, Prince ; la révolte qui vient d'éclater, favorise votre fuite, et met votre personne pour quelques momens en sûreté. La poste vous attend au couvent des Chartreux, et voici des armes pour vous défendre en cas d'attaque. (il lui donne un poignard et des pistolets.)

C A R L O S , touché.

Je suis votre débiteur, Comte de Lerme ! votre débiteur reconnaissant.

L E R M E.

Partez. Soyez heureux, Prince. Votre destin et celui de votre ami, m'ont coûté et me coûteront encore bien des larmes.

C A R L O S , lui serrant la main.

Comte de Lerme ! mon ami, avant de mourir, a rendu justice à la noblesse de vos sentimens.

L E R M E.

Encore une fois, Prince, partez. Il viendra un temps plus heureux ; mais alors je ne serai plus. Recevez ici mon hommage. (il met un genou à terre.)

C A R L O S veut l'arrêter.

Que faites-vous ? — dans mes bras, venez dans mes bras, voilà votre place. (il l'embrasse.)

L E R M E lui saisit sa main, et la baise avec chaleur.

Roi, de mes enfans ! ils feront ce que je n'ai pu faire, ils mourront pour vous. Souvenez-vous de leur père. — Partez et revenez rendre la paix à l'Espagne. Soyez un homme sur le trône de Philippe. Sur-tout, Prince, n'entreprenez rien contre votre père. Philippe second força le sien de descendre du trône, et ce même Philippe aujourd'hui tremble devant son fils. Songez-y, — et que le Tout-Puissant protège votre fuite.

(Le comte de Lerme sort précipitamment. Carlos veut s'en aller par une autre porte, puis revient, se jette sur le corps de son ami, l'embrasse et lui ôte une bague du doigt. Il se relève ensuite, lui jette un dernier regard, et sort.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente l'antichambre du Roi. On y voit beaucoup de Grands. Des pages allument des flambeaux placés de distance en distance.

LES DUCS D'ALBE et DE FERIA parlent ensemble.

A L B E.

LA ville est tranquille. Dans quel état avez-vous laissé le Roi ?

F E R I A.

Dans l'agitation la plus violente. Il s'est enfermé lui-même, et ne veut voir personne. La trahison du marquis de Posa a changé entièrement son caractère. Nous avons peine à le reconnoître.

A L B E.

N'importe. Il faut que je lui parle absolument. Une découverte importante que je viens de faire....

F E R I A.

Une nouvelle découverte !

A L B E.

Un chartreux qui a trouvé moyen de pénétrer secrètement jusque dans l'appartement du Prince,

a été aperçu par les gardes. On l'arrête, on le menace, on l'interroge : la crainte de la mort le force enfin d'avouer qu'il est porteur de papiers importants que le marquis de Posa l'a chargé de remettre entre les mains de l'Infant....

F E R I A.

Et ces lettres ?

A L B E.

Portent que dans cette nuit même, Carlos doit quitter Madrid.

F E R I A.

Comment ?

A L B E.

Qu'un vaisseau prêt à mettre à la voile, doit, du port de Cadix, le transporter dans les Pays-Bas, où l'on n'attend que sa présence pour secouer les chaînes de l'Espagne.

F E R I A.

Qu'entends-je ?

A L B E.

D'autres disent que, conformément au traité conclu entre d'Orange et Soliman, la flotte de ce dernier est déjà sortie du port de Rhodes, pour nous attaquer dans la Méditerranée.

F E R I A.

Est-il possible ?

A L B E.

Ces mêmes lettres m'apprennent également quel fut l'objet des voyages continuels du marquis de

Posa, dans les différentes cours de l'Europe. Il ne s'agissoit de rien moins que d'armer toutes les puissances du nord, pour soutenir la liberté des Flamands.

F E R I A.

Quelle perfidie !

A L B E.

A ces lettres, étoit joint un plan complet de cette guerre, qui devoit pour jamais détacher les Pays-Bas de la monarchie espagnole. Rien n'y est oublié. Tous les obstacles sont prévus, tous les moyens calculés ; on indique les alliances à former, les traités à conclure. Le projet est horrible... mais sublime, admirable !

F E R I A.

La trahison d'autant plus criminelle.

A L B E.

Dans une de ces lettres, il est encore parlé d'une entrevue secrète que le Prince doit avoir avec la Reine la veille de son départ.

F E R I A.

Ce seroit donc aujourd'hui ?

A L B E.

Cette nuit même. Je viens de donner à cet égard les ordres nécessaires. Vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre.

D O M I N G O vient se mêler de la conversation.

Mais où donc est le Prince? Ne prend-on aucune mesure pour s'assurer de sa personne?

F E R I A regarde le duc d'Albe.

Auriez-vous dessein?...

A L B E.

Moi? non.

D O M I N G O.

Le Roi n'est-il pas en danger, tant que ce fameux sera libre, et maître de ses armes?

A L B E.

Il faut absolument que je pénètre dans le cabinet du Roi?

F E R I A.

Cela est impossible. Toutes les portes sont fermées.

A L B E.

Il le faut.... dussé-je les briser. Le danger imminent où se trouve Sa Majesté, justifiera cette action. Notre premier devoir, c'est de mettre ses jours en sûreté.

(Au moment où il s'approche de la porte, elle s'ouvre, et le Roi sort.)

S C E N E I X.

L E S F R É C É D E N S , L E R O I .

(Tous les Grands, effrayés à son aspect, se rangent des deux côtés et le laissent passer au milieu d'eux. Le désordre de ses vêtemens et l'altération de ses traits, annoncent le trouble affreux de son ame. Il s'avance lentement, regarde tous les Grands l'un après l'autre, avec des yeux sombres et effarés. Enfin il s'arrête sur le devant de la scène, pensif et les regards attachés à la terre.)

L E R O I .

R E N D S - M O I ma victime. O terre ! rends-moi celui dont tu couvres la dépouille.

D O M I N G O , bas , au duc d'Albe.

Parlez-lui.

L E R O I .

Il mourut en me méprisant ! Oh rends-le-moi. J'ai besoin de son estime.

A L B E s'approche du Roi avec crainte.

Sire....

L E R O I .

Qui ose élever la voix ? (il regarde tous les Grands d'un œil sévère.) A-t-on oublié qui je suis ? pourquoi dans cette attitude ? A genoux, créatures ! de la soumission ! je suis encore votre Roi. Parce qu'un seul mortel m'a méprisé, pensez-vous avoir le droit de l'imiter ?

ALBE.

Sire ! oubliez désormais un sujet indigne...

LE ROI.

Indigne ! quel est l'insensé qui a osé prononcer ce blasphème ?... Indigne ! ah ! il vous seroit plus aisé de rendre à vos ames souillées la pureté des anges, que de vous élever à une pareille indignité.

ALBE.

Daignez nous écouter, Sire : — Un ennemi nouveau, plus formidable, se lève dans le cœur de vos états.

FERRIA,

Le prince Carlos...

LE ROI,

Il avoit un ami, un ami qui mourut pour lui, qui dédaigna mes faveurs, ma confiance, mon amitié, toute la puissance du père... et mourut pour le fils ? Quel homme ! quel ami ! quelle distance de lui... à ceux de Philippe !

ALBE.

Méconnoissez-vous, Sire, vos plus fidèles serviteurs ?

LE ROI.

Avec quelle fierté dédaigneuse ses derniers regards s'arrêtèrent sur moi !... Que je me sentois petit auprès de ce caractère auguste et majestueux, que l'approche de la mort imprimoit sur son front pâle et agonisant !

DOMINGO, inquiet, au duc d'Albe.

Duc ! il ne faut pas tarder plus long-temps ; — ce délire....

LE ROI.

Pourquoi, avec tous mes royaumes, ne puis-je racheter sa vie?... Vous, qui m'adorez, vous, qui m'érigez en dieu, pourquoi ne me donnez-vous pas le pouvoir de ranimer sa cendre?... Un seul homme libre naquit dans le cours de ce siècle.... et ce seul homme meurt en me méprisant.

ALBE, aux Grands.

Nous avons vécu en vain, Espagnols. Un jeune homme nous ravit, jusques dans le tombeau, le cœur de notre souverain.

DOMINGO.

Par quel enchantement ?

LE ROI continue, sans écouter le duc d'Albe.

Il meurt — et pour qui ? — pour mon fils ? non. La seule amitié ne pouvoit remplir un cœur comme le sien. Le bonheur de l'humanité entière, celui des générations futures étoit le but de sa pensée, l'objet de ses affections. Ce n'est point Philippe qu'il a sacrifié à Carlos ; mais le vieillard au jeune homme. Ma carrière étoit trop avancée pour ses projets. On attendoit qu'elle fût terminée, pour en confier l'exécution à des mains plus vigoureuses.

ALBE.

Oui, Sire ! et ces lettres en donnent la preuve.
(il lui remet des papiers.)

Mais il s'est trompé, Graces à la nature ! je me sens encore dans toute la force de la virilité. Je renverserai l'échafaudage élevé par son génie orgueilleux. Il m'a sacrifié à l'humanité. Je briserai son idole, et c'est par son ami, par son élève, que ma vengeance commencera. (au duc d'Albe) Répétez-moi ce qui s'est passé entre moi et l'Infant. Et ces lettres, que m'apprennent-elles ?

A L B E,

La correspondance du Marquis de Posa avec Don Carlos,

LE ROI parcourt les papiers, tous les Grands l'examinent avec attention. Après un moment de lecture, il les pose sur la table, et se promène en silence dans l'appartement. Ensuite il se tourne vers les Grands,

Qu'on envoie dire au grand-inquisiteur, que je lui demande un moment d'entretien. (Un des Grands sort. Tous les autres sont dans une attente respectueuse. D'Albe et Domingo se jettent des regards expressifs. Le Roi reprend les papiers, continue d'en faire lecture, et les replace de nouveau sur la table.) Ainsi dans cette nuit même ?

T A X I S,

A deux heures précises, la poste doit s'arrêter devant le couvent des Chartreux.

A L B E,

On me rapporte en même temps que différens effets de voyage, marqués aux armes de la couronne, y ont été transportés.

F E R I A.

On assure également que de fortes sommes empruntées au nom de la Reine, sont déposées entre les mains de l'agent de la Mauritanie, pour être délivrées à Bruxelles.

L E R O I.

Où a-t-on laissé l'Infant ?

A L B E.

Près du corps de son ami,

D O M I N G O.

Qu'il a sans doute quitté en ce moment, pour s'occuper d'une affaire plus importante.

L E R O I.

Le pavillon de la Reine est-il encore éclairé ?

A L B E.

Non, Sire. Tout y est tranquille. La Reine a renvoyé ses femmes plutôt qu'à l'ordinaire ; et la duchesse d'Arcos, qui est sortie la dernière de son appartement, l'a laissée profondément endormie.

(Un officier de la garde entre, et parle bas au duc de FERIA. Celui-ci s'adresse au duc d'Albe. Un murmure de surprise parcourt toute l'assemblée.)

F E R I A, T A X I S, D O M I N G O, avec étonnement.

Cela est singulier.

L E R O I.

De quoi s'agit-il ?

F E R I A.

D'un événement, Sire, bien difficile à croire.

Deux factionnaires qu'on vient de relever, racontent que, — il seroit ridicule d'y ajouter foi....

LE ROI.

Eh bien ?

DOMINGO.

Que dans le pavillon gauche du palais, l'ombre de feu l'empereur Charles s'est fait appercevoir. Tous les gardes, placés dans cette partie du palais, témoins de cette apparition, ajoutent que le fantôme, après avoir passé au milieu d'eux, est disparu dans les appartemens de la Reine.

LE ROI.

Et sous quelle forme ce fantôme est-il apparu ?

L'OFFICIER.

Sous la forme d'un moine de l'ordre de Saint-Jérôme.

LE ROI.

Et à quel signe a-t-on reconnu cette ombre, pour celle de l'Empereur ?

L'OFFICIER.

Au sceptre qu'il tenoit dans les mains.

DOMINGO.

Le même événement, dit-on, a eu lieu déjà plusieurs fois.

LE ROI.

Et personne ne lui a adressé la parole ?

L'OFFICIER.

Personne. La crainte et le respect en ont empêché les gardes.

LE ROI.

Et tout est disparu dans les appartemens de la Reine ?

L'OFFICIER,

Dans son vestibule. (il se fait un grand silence.)

LE ROI se tourne brusquement vers les Grands,
Que dites-vous ?

A L B E.

Sire, — nous sommes muets.

LE ROI, à l'officier, après une réflexion.

Qu'on fasse mettre mes gardes sous les armes, et défendre tous les passages qui conduisent à ce pavillon. Je suis curieux de dire moi-même un mot à ce fantôme. (l'officier sort, un page entre.)

L E P A G E.

Sire ! le grand-inquisiteur....

LE ROI aux Grands,

Laissez-nous,

(Le cardinal grand-inquisiteur, vieillard aveugle et octogénaire, entre appuyé sur un bâton en croix, et soutenu par deux Dominicains. Tous les Grands rangés des deux côtés, se prosternent à son arrivée, et s'empressent de toucher le bord de son vêtement. Il passe au milieu d'eux, en leur donnant des bénédictions. Enfin les Grands se relèvent, et s'éloignent. Le Roi les suit, et revient après avoir fermé toutes les portes à clef.)

SCÈNE X.

LE ROI, LE GRAND-INQUISITEUR.

L'INQUISITEUR.

SUIS-JE devant le Roi ?

LE ROI.

Oui.

L'INQUISITEUR.

Je ne m'attendois plus à cet honneur.

LE ROI.

Je renouvelle ici une scène de ma jeunesse. Philippe encore Infant, se trouva bien de vos conseils ; Philippe Roi, les réclame de nouveau.

L'INQUISITEUR.

Charles, votre père et mon élève, n'en eut jamais besoin.

LE ROI.

Je sollicite votre assistance....

L'INQUISITEUR.

La mienne, ou celle de l'église ?

LE ROI.

L'autorité de l'église, — et votre prudence. (après une pause) J'ai commis un homicide.

L'INQUISITEUR.

Pourquoi ?

LE ROI.

Pour punir une fourberie sans exemple.

L'INQUISITEUR.

Je la connois.

LE ROI, étonné.

Comment ? par qui ? depuis quand ?

L'INQUISITEUR.

Depuis nombre d'années je sais ce que vous n'avez appris que depuis le coucher du soleil.

LE ROI, avec surprise.

Quoi ! vous connoissiez cet homme ?

L'INQUISITEUR.

Sa vie toute entière est consignée dans les registres de la sainte inquisition.

LE ROI.

Et il étoit libre ?

L'INQUISITEUR.

Il le croyoit lui-même ; mais il se trompoit. Le lien par lequel nous tenons enchaînés ses pareils, est, en effet, imperceptible ; mais aucune puissance ne sauroit le briser.

LE ROI.

Quoi ! même hors de mes états, il étoit en votre puissance ?

L'INQUISITEUR.

Par-tout où il étoit, j'étois à côté de lui.

Comment ! on savoit à qui je m'étois confié, et l'on ne daigna pas m'en prévenir !

L' I N Q U I S I T E U R .

Falloit-il vous jeter dans ses bras avant d'avoir demandé notre avis ? vous pouviez le connoître, un regard suffisoit pour démasquer l'hérétique. Pourquoi soustraire cette victime au saint-Office ? que deviendra ce tribunal, si les rois, au lieu de le protéger, s'entendent avec ses plus cruels ennemis ? Est-ce pour épargner un seul, que trois cent mille ont été sacrifiés ?

L E R O I .

Il a été sacrifié à son tour.

L' I N Q U I S I T E U R .

Non. Il a été assassiné, assassiné bassement. Son sang, qui devoit couler pour la gloire de Dieu et du saint-Office, a été versé par le bras d'un assassin. Il nous appartenoit. C'étoit par nous qu'il devoit mourir, par nous qu'il devoit éprouver tous les supplices de la torture, et servir d'exemple à ses pareils. Tel étoit mon plan, le travail de plusieurs années ; il est détruit. Nous avons perdu une victime, et vous — vous avez commis un meurtre.

L E R O I .

Les passions m'y ont entraîné. Pardonne-moi.

L' I N Q U I S I T E U R .

Les passions ! est-ce Philippe l'Infant, ou Phi-

lippe le vieillard qui me répond ? Si ton ame est encore le jouet des passions , que n'accordes-tu , pour comble d'horreurs, la liberté aux consciences ! Non , Philippe. Je ne suis pas content de vous. Quand cet hérétique obtint votre confiance , la barrière qui sépare le bien du mal , la différence qui distingue le vrai du faux , n'existoient-elles plus ? Que deviennent vos sermens , vos promesses ? que devient cette constance , cette fidélité que vous avez vouées au saint-Office , si une maxime , suivie pendant soixante ans , doit s'évanouir en un clin-d'œil comme le caprice d'une femme !

LE ROI.

Je croyois lire dans ses yeux , dans son ame ;
— mon erreur est celle d'un mortel.

L'INQUISITEUR.

Et que pouvoit-il vous dire ? Ne connoissez-vous pas depuis long-temps la doctrine perfide des novateurs , et le langage empoisonné des philosophes ? S'il ne faut que des paroles pour renverser vos principes , si vous soumettez à vos propres lumières les vérités de notre religion , de quel front , répondez-moi , avez-vous signé l'arrêt de mort de cent mille de ses semblables , dévorés par la flamme de nos bûchers , et qui étoient moins coupables que lui ?

LE ROI.

Je cherchois un homme , et je n'en ai point trouvé parmi ceux que vous m'avez donnés.

Et pourquoi vous faut-il des hommes ? que sont-ils pour vous ? des chiffres que vous effacez d'un trait de plume, telle est la maxime favorite des monarques : et pourtant quels sont vos droits, pour vous croire formés d'un autre limon qu'eux ?

LE ROI.

Ah ! je ne le sens que trop.

L'INQUISITEUR.

Sire, on ne nous trompe pas. Vous vouliez vous soustraire aux liens trop pesans qui vous enchaînent à notre ordre ; vous vouliez être libre, agir d'après vous-même. (il s'arrête un moment) Nous sommes vengés. Rendez grâce à l'église, qui vous traite en mère tendre et indulgente. Maintenant, retournez dans son sein. Encore un mot, Philippe ! si aujourd'hui vous ne m'aviez fait appeler comme ami, demain j'eusse été votre juge.

LE ROI.

Prêtre ! modérez-vous. Philippe n'est point accoutumé à un pareil langage.

L'INQUISITEUR.

Pourquoi Philippe ose-t-il évoquer l'ombre de Samuël ? — J'ai donné deux rois à l'Espagne, dans le dessein d'affermir notre saint tribunal. Il en coûte d'avoir vécu en vain, de perdre le fruit de près d'un siècle de peine et de travail. — Pardonnez,

Sire ; mais les momens sont précieux à mon âge ,
et ma mission est achevée. (il veut s'en aller.)

LE ROI.

Encore un service.... ce sera le dernier. La paix
est donc faite entre nous , et nous sommes récon-
ciliés ?

L'INQUISITEUR lui tend la main.

Oui , si le Roi s'humilie devant le ministre de
l'église.

LE ROI.

Mon fils m'est suspect du crime de haute trahi-
son.

L'INQUISITEUR.

Et que décidez-vous ?

LE ROI.

De le laisser fuir , (en regardant l'inquisiteur) si je ne
puis le faire mourir.

L'INQUISITEUR , en observant le Roi.

Eh bien ? (tous deux gardent un moment le silence.)

LE ROI.

Connoissez-vous quelque religion qui permette
au père de livrer son fils à la mort ?

L'INQUISITEUR.

Pour appaiser la justice divine , le fils de Dieu
mourut lui-même sur la croix.

LE ROI.

Vous chargez-vous aussi de faire adopter cette
opinion par les différentes cours de l'Europe ?

D O N C A R L O S ,
L' I N Q U I S I T E U R .

Par-tout où la croix est révérée.

L E R O I .

Et la voix de la nature, m'apprendrez-vous à l'étouffer ?

L' I N Q U I S I T E U R .

La nature doit se taire quand la religion parle.

L E R O I .

Je me démetts entre vos mains de mon office de juge. L'acceptez-vous ?

L' I N Q U I S I T E U R .

Je l'accepte.

L E R O I .

C'est mon fils unique. Pour qui ai-je conquis tant d'états, tant de royaumes ?

L' I N Q U I S I T E U R , avec feu.

Pour la destruction plutôt que pour la liberté.

L E R O I se lève.

Nous sommes d'accord. Venez.

L' I N Q U I S I T E U R .

Où ?

L E R O I .

Recevoir la victime de mes mains.

(Il donne le bras au grand-inquisiteur , et ils sortent.)

SCÈNE XI et dernière.

Le théâtre représente l'appartement de la Reine.

DON CARLOS, LA REINE, puis LE ROI avec sa suite.

(Carlos déguisé en moine, une épée nue sous le bras, et le visage couvert d'un masque, qu'il ôte après quelques momens. Une porte s'ouvre ; au même instant la Reine sort, en vêtement de nuit.)

C A R L O S, un genou à terre.

Elisabeth !

LA REINE, jetant sur lui un regard doux et mélancolique.

Dans quel état nous revoyons-nous ?

C A R L O S.

Dans quel état !

LA REINE, cherchant à se remettre.

Levez-vous, Carlos, n'allons pas nous attendrir. Ce n'est point par des larmes stériles et impuissantes que veulent être honorées les mânes de votre ami. C'est pour vous qu'il est mort, c'est par sa vie qu'il a racheté la vôtre. Vous sentez quel prix ce sacrifice ajoute à la conservation de vos jours ! — et son sang n'auroit coulé que pour une

chimère? — Carlos! j'ai répondu de vous, de votre attachement aux principes sacrés de l'humanité. Je lui ai promis le bonheur des peuples que vous gouvernerez un jour. Accomplirez-vous mes promesses?

CARLOS, avec enthousiasme.

Oui. J'érigerai un monument à son amitié, comme il n'en fut jamais élevé à la gloire d'aucun souverain. C'est sur son tombeau que je poserai la première pierre de l'édifice de la prospérité publique.

L A R E I N E.

Telles étoient les dernières volontés de votre ami. C'est à moi qu'il les a confiées; et j'ai juré moi-même de vous rappeler un jour le serment que vous venez de prononcer. (après une pause) Il m'a fait un autre legs non moins cher, non moins précieux. Il m'a légué son ami, il m'a abandonné son Carlos. — Je brave désormais les soupçons et la calomnie. Je ne tremblerai plus devant aucun mortel. Je n'ai point hésité, vous le voyez, de me trouver seule avec vous, à cette heure, au milieu de la nuit. — Mon courage égalera, s'il se peut, son amitié pour vous, et si jamais cet amour qu'il appeloit vertu, se rallumoit dans nos cœurs. . . .

C A R L O S.

N'achevez pas, ma mère! — La femme qui a connu le mortel que nous pleurons, pourroit-elle descendre jusqu'à moi? — Ne nous abusons plus.

J'ai fait un rêve long et pénible. J'aimois; — mes yeux se sont ouverts, l'illusion est détruite. Oublions le passé. Voici vos lettres. Ne craignez plus rien de mon cœur. Un feu plus pur anime tout mon être, ma passion s'est éteinte avec le souffle de mon ami. Aucun desir terrestre ne trouvera désormais de place dans mon ame. (après un silence, lui prenant la main) Ma mère, je venois prendre congé de vous.

LA REINE, d'une voix foible, et en détournant les yeux.

Carlos!

CARLOS.

Ne vous étonnez pas de ce sacrifice, il n'a point coûté de combats à mon cœur. J'entrevois enfin qu'il est un bonheur plus précieux, plus désirable encore que celui de vous posséder. Les fautes d'une jeunesse aveugle et impétueuse m'ont donné, de bonne heure, l'expérience de l'âge mûr. Quelques instans d'une courte soirée m'ont suffi pour épuiser la somme des plaisirs, dont la Providence vouloit embellir ma vie. * Tous mes beaux jours sont passés. (il s'approche de la Reine, qui se cache le visage de ses mains) Vous ne me dites rien, ma mère ?

LA REINE.

Ces larmes vous en disent assez. Je pleure... et je vous admire.

* Vorbei sind alle meine äernten.

Toutes mes récoltes sont faites et consommées.

CARLOS,

Vous fûtes la seule confidente de deux amis que la mort a séparés. Sous ce titre, vous serez toujours pour moi ce que j'ai de plus cher au monde. — Plus d'amour; mais une amitié pure, inaltérable, éternelle, voilà le sentiment qui m'attachera désormais à vous. — La veuve de Philippe sera toujours sacrée pour moi, et si jamais la Providence me place sur son trône... (le Roi, accompagné du Cardinal-inquisiteur et des autres Grands, paroît dans le fond, sans être aperçu.) Je vais quitter l'Espagne. Je ne reverrai jamais mon père... jamais dans cette vie. La nature est morte dans mon sein, depuis que j'ai cessé de l'estimer. Rendez-lui son épouse, dédommangez-le de la perte d'un fils. — Moi, je cours délivrer un peuple opprimé du joug de ses tyrans. Madrid ne me reverra que Roi, ou jamais. — Maintenant, pour dernier adieu, ma mère, embrassez votre fils,

LA REINE,

O Carlos ! non, non, tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi. Je ne puis que la concevoir, et l'admirer.

CARLOS la tient dans ses bras,

Oui, Elizabeth, oui, mon ame est forte. — Encore hier aucune puissance humaine ne m'eût arraché de vos bras, et maintenant moi-même... (il l'assied, et s'en éloigne de quelques pas) C'en est fait; le destin n'a plus rien qui puisse effrayer mon cou-

rage. J'ai tenu Elizabeth dans mes bras, et je suis resté maître de moi ! — Silence ! écoutez.

L A R E I N E.

Quoi ?

C A R L O S.

N'entendez-vous pas respirer derrière nous ?

(ils écoutent. L'horloge du palais sonne une heure.)

L A R E I N E.

Je n'entends que la cloche lugubre qui sonne l'heure de notre séparation.

C A R L O S.

Adieu donc , ma mère. Vous recevrez de Genève ma première lettre. Elle dévoilera le secret de notre liaison , et rendra en même temps justice à la pureté de votre ame. Bientôt les yeux de toute l'Europe seront fixés sur Philippe et son fils. Que dès ce moment tout mystère soit banni entre nous , il seroit également indigne et de vous et de moi. Ma mère , vivez heureuse. — Que ce déguisement soit le dernier de ma vie.

(Au moment où il étend la main , pour saisir son masque posé sur une table , le Roi paroît à côté de lui.)

L E R O I , avec véhémence.

C'est ton dernier. (la Reine tombe évanouie.)

C A R L O S court à elle , et la reçoit dans ses bras.

Elle est morte ! Dieu ! Dieu !

512 DON CARLOS, INFANT D'ESPAGNE,

L E R O I, au grand-inquisiteur, d'une voix sombre.

Cardinal ! j'ai fait mon devoir, (en lui montrant Carlos) faites le vôtre.

(Il sort , les Grands le suivent. Le Cardinal fait signe aux archers de l'inquisition de s'emparer de Carlos. Ceux-ci l'entourent. La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.